

## LA GUERRE EN RUSSIE ET EN SIBÉRIE

LUDOVIC H. GRONDIJS

### TROISIÈME PARTIE

#### EN SIBÉRIE

...saepe homines morbos magis esse timendos infamemque ferunt uitam quam Tartari leti,...

...auariis et honorum caeca cupido quae miseras homines cogunt transcendere fines

iuris et interdum socios scelerum atque ministros

haec uulnera uitae non minimam partem mortis formidine aluntur.

(Lucretius, De rerum natura III.)

“Je te donne ce premier conseil: ne cause jamais de tort à ceux de ton sang: et quand ils te feraient injure, modère ta vengeance...”

“Je te donne aussi ce conseil: de ne jamais croire aux promesses d'un ennemi dont tu as égorgé le frère ou terrassé le père. Le loup vit encore dans le louveteau, bien que tu penses l'avoir assouvi d'or.”

(Brynhildar quida, I.)

#### CHAPITRE PREMIER

##### À KHARBINE

*Au commencement de septembre 1918, je quittai la France pour la Sibérie. De passage à Washington, j'y eus plusieurs entrevues extrêmement intéressantes avec l'ambassadeur de France. Je m'y entretins avec quelques personnalités du War Office, et du State Department. J'eus le plaisir de causer longuement avec l'ancien président Roosevelt, à New-York, ensuite dans sa propriété d'Oysterbay. Il plaidait, par la suite, une forte intervention militaire des États-Unis contre les soviets. Sa mort qui intervint deux mois plus tard, a privé son parti d'une politique extérieure indépendante et l'a livré aux impulsions des luttes de politique intérieure.*

*A Tokyo, je me suis entretenu avec le ministre de la Guerre, avec le chef et le sous-chef du G.E.M. Le problème de l'intervention japonaise m'apparut dans toutes ses complications. Vers Noël, je fis la traversée de la mer du Japon, sur un transport japonais, en compagnie du général Takayanagi, très gai convive et fin diplomate. Enfin, à Vladivostok, je me hasardai, prudemment, dans le corridor de la longue aventure sibérienne. Avant d'aller voir de mes propres yeux ce qui se passait dans les Ourals – je compris que la question Koltchak ne serait résolue que là-bas – j'allai causer à gauche et à droite.*

*Le général Khorvat fit sur moi une excellente impression: vieillard très fin, grand patriote, ne perdant jamais de vue les intérêts de la Grande Russie rétablie. Le général Knox me donna l'impression d'un tempérament de conspirateur contre-révolutionnaire, aimant la manière forte, d'ailleurs caractère franc et énergie infatigable. Le général Graves, exactement son antipode, sympathique, mais peut-être un peu trop paternel, semblait convaincu que ses sept mille soldats se trouvaient en Sibérie pour empêcher que les gardes blanches, dans leur traitement des bolcheviks, s'écartassent des préceptes évangéliques. Le général Otani, vieux gentilhomme, sembla incorporer le meilleur raffinement et l'inimitable correction de l'aristocratie japonaise.*

---

Kharbine, le 10 janvier 1919.



Le transsibérien traverse la Chine neutre sur une longueur de 1,400 kilomètres<sup>1</sup>. Les villes et terrains avoisinant la voie ferrée se trouvent – par une exterritorialité fictive, réglée par traité – sous la juridiction russe, devenue bien illusoire, depuis que gendarmes et soldats russes manquent pour la soutenir.

Les garnisons chinoises ont partout repris de l'importance depuis la chute du prestige russe en Mandchourie. Et par une singulière ironie de l'histoire, la Russie doit en premier lieu aux baïonnettes des peureux indigènes la reconstitution de son gouvernement.

Pendant les plus obscurs moments de la domination bolcheviste, la résistance des partis «de l'ordre» s'est organisée le long de ce réseau neutre du Transsibérien. Et après que les armes étrangères ont fait refluer le courant politique, la même neutralité chinoise continue à protéger les partis vaincus contre les représailles des poursuivis de jadis.

### **1. La Ville.**

La gare et la ville russes (ville nouvelle et le quartier Pristan) tombent sous la surveillance de la police russe qui, déjà fort affaiblie en Sibérie, a de tous temps été considérablement relâchée ici. Kharbine sert d'asile aux criminels russes qui ont réussi à franchir la frontière, et qui se rencontrent librement avec les bagnards de tous les pays.

Au quartier Pristan, ville des commerçants, les marchés les plus infâmes sont librement conclus. L'astuce orientale, combinée avec la criminalité, plus savante, des occidentaux, peut seule expliquer l'abondance des grands capitaux.

Parmi les nombreux millionnaires se font en premier lieu remarquer d'anciens bolcheviks, venus de Russie et de Sibérie, les poches pleines. Anciens présidents de comités militaires qui ont vidé la caisse des armées, anciens commissaires révolutionnaires qui ont amassé une fortune par le «chantage à exécution» ou par la réquisition des capitaux privés, mènent ici une vie luxueuse.

D'anciens ouvriers et soldats entretiennent des artistes de théâtre. Des fonctionnaires gagnant 2,000 roubles par mois en dépensent 15,000. Des officiers en retraite perdent au jeu, sans broncher, des sommes de 40 et 5,000 roubles, dans une seule soirée.

Toute cette horde vit du désordre et le protège comme son gagne-pain. La décentralisation de tous les services permet l'exercice de cent métiers louches. Il y a la contrebande des boissons alcooliques, qu'on introduit avec la connivence des douaniers. L'opium, la cocaïne, fabriqués en Perse et introduits en Chine depuis l'avènement du régime rouge, sont introduits par des civils et des militaires qui font la navette entre les villes frontières et gagnent à chaque voyage une petite fortune. Ce sont l'anarchie et la désorganisation des transports qui causent les énormes différences de prix des articles de première nécessité dans les villes sibériennes. Le retour de l'ordre les ferait disparaître. Aussi le parti des commerçants de Kharbine est-il opposé au rétablissement des services réguliers, et considère-t-il l'intervention des Alliés comme une peste.

### **2. – Le chemin de fer.**

À l'exception des divisions japonaises, généralement bien tenues en main, les troupes alliées sont disséminées le long de la voie ferrée en trop petits paquets, et ébranlées par le désordre général, participent aux abus. D'autre part, les fonctionnaires du chemin de fer continuent à désorganiser intentionnellement les services. L'anarchie est telle, que les ordres les plus pompeux, les nécessités militaires les plus impérieuses peuvent se briser contre la mauvaise volonté d'un tout petit fonctionnaire.

Le transport de wagons de marchandises en Sibérie, supprimé depuis le 23 décembre, en faveur des transports militaires, continue avec la même régularité. Les chefs de gare et les officiers russes et alliés, disposant de trop grandes quantités de wagons pour articles militaires, tous obéissant au principe «Tolko douraki nié imiéout diénég tiépiér»<sup>2</sup> vendent aux commerçants des voitures à des prix qui augmentent à mesure que les transports en Sibérie promettent plus d'avantages. Le prix d'un wagon varie de 20 à 50,000 roubles pour un voyage jusqu'à Irkoutsk; il faut y ajouter une prime d'assurance contre la confiscation par les garnisons russes situées en route.

---

<sup>1</sup> Entre Mandchouria et Pograditchnaia.

<sup>2</sup> Il n'y a que les imbéciles qui maintenant n'ont pas d'argent.



Le wagon acheté et rempli de denrées pour la Sibérie, la mauvaise volonté du chef de gare et des officiers est éliminée. Mais tel petit fonctionnaire, chargé de la vérification des voitures, peut le refuser comme «inapte au transport». 200 roubles dissipent ses doutes. Pour que le wagon ne reste pas indéfiniment en gare, il faut un permis du chef de gare ou du fonctionnaire du jour, pour le faire accrocher à l'unique train par jour, qui part en Sibérie: 1,000 roubles. Rangeurs et mécaniciens ont maintenant le droit, mais non l'obligation, d'accrocher le wagon: 50 roubles pour chacun.

Le wagon parti, les risques du commerçant restent considérables. Il peut être réquisitionné par un Sémeonovets<sup>3</sup> ou déclaré brûlé par un officier chef de transport, et dans les deux cas, vendu à des marchands en embuscade. Pour que les marchands de Kharbine continuent à courir de tels risques, ils doivent se proposer des bénéfices immenses, qu'on s'explique par la hausse des prix à mesure qu'on s'éloigne de la Chine. Le sucre coûte 90 kopeks ici, et 20 roubles à Omsk, les paquets de vingt cigarettes, respectivement, 1 et 10 roubles.

La vénalité traverse toutes les sphères. «Nous en sommes venus au point, me dit M. Stevens, que la situation ne peut plus devenir pire.»

On trouve le guichet fermé: plus de places disponibles. Mais en entrant par une porte de derrière, et en payant quatre fois le prix du billet, on l'obtient. Le conducteur refuse avec véhémence qu'on porte d'avance ses valises dans le coupé qu'on s'est réservé. Dix roubles, et il sourit obséquieusement. Les mécaniciens, irrégulièrement payés, accélèrent, ralentissent la marche, prolongent ou diminuent les arrêts aux gares, à des prix vraiment raisonnables.

A l'exception des Français et des Japonais, rigoureusement contrôlés par leurs missions, et d'ailleurs également gouvernés par des traditions contraires à tout genre de commerce, les officiers, tant russes qu'alliés, se livrent pour une partie au trafic, et font peser sur l'intervention militaire le reproche des mercantis, qu'on est venu pour leur faire concurrence.<sup>4</sup>

### 3. – La Bourse et la politique.

La Bourse de Kharbine est la seule en Sibérie, où les cours et valeurs suivent celles des marchés étrangers. La finance et le commerce de Kharbine influencent donc profondément le trafic – et la politique – sibériens. Ces marchands russes et étrangers, qui ont l'œil constamment fixé sur le théâtre de la guerre civile, y forment un troisième groupe politique, essentiellement neutre, aussi indépendant des patriotes que des rouges, sans convictions, et occupé à acheter et régler celles des autres, à son gré. Leur louche bande – d'autant plus dangereuse que le monde moderne leur reconnaît une sorte d'honorabilité – n'a aucune sympathie prononcée pour le bolchevisme qui ne semble pas leur offrir assez de sécurité pour l'exercice de leur métier. Mais le régime Koltchak-Sémeonof et l'intervention des Alliés, que les patriotes implorent et que les mercantis étrangers acclament, certes pas pour des raisons d'ordre moral, signifie pour les marchands de Kharbine le rétablissement d'un ordre moins profitable que l'anarchie, et l'intrusion d'un commerce menaçant de les chasser du marché sibérien.

Chez tous ces commerçants, accourus en quantités impressionnantes, aucun souci national, cela va sans dire. Ceux de Mandchouria et Tchita, vivant en symbiose avec les officiers, se sont rangés parmi les patriotes et regardent d'un œil favorable les Japonais, dont la présence leur garantit la stabilité de leurs commanditaires militaires. Ici, à quelques centaines de kilomètres de Tchita, l'intérêt dicte une politique différente: un gouvernement russe faible et livré à leurs manigances, l'éloignement du contrôle étranger. A mesure qu'ils sont plus ou moins haut placés sur l'échelle sociale, qu'ils ont des attaches plus ou moins solides avec la finance, ces âmes de Melmoth flottent vers un patriotisme à vues larges, ou vers la trahison pure et simple.

De larges groupes de mercantis – sans faire un appel direct aux rouges après une tentative échouée – envisagent avec sympathie les émeutes et insurrections contre lesquelles se débat le gouvernement d'Omsk, et les difficultés que rencontrent les étrangers. Des émissaires qu'ils encouragent et soutiennent, entretiennent un continuel va-et-vient le long du Transsibérien, jusqu'à Tomsk et Omsk, et permettent de fomenter des troubles dans la

---

<sup>3</sup> Les garnisons russes entre Vladivostok et Verkhné-Oudinsk ne reconnaissent pas l'amiral Koltchak. Ils n'obéissent qu'au chef régional, l'ataman Sémeonof.

<sup>4</sup> Les envois qu'on confie à certains groupes d'officiers alliés sont généralement, pour la plus grande partie, pillés, si l'on ne peut se remettre qu'à leurs sentiments d'honneur. Des caisses renfermant des articles pour usage personnel, que je m'étais fait envoyer d'Amérique, ne me sont jamais parvenues qu'ouvertes et honteusement pillées: et ce fut la règle! Mais c'était la mode de n'accuser que les Russes des malversations.



nouvelle armée russe. Je rencontrai chez un intellectuel juif un de ces jeunes émissaires, qui raconta joyeusement les progrès de la propagande bolcheviste (ou socialiste-révolutionnaire de gauche, ce qui revient pratiquement au même) dans l'armée sibérienne.

A l'égard des étrangers, les opinions des commerçants varient, à mesure qu'ils envisagent des intérêts d'ordre plus ou moins général. On peut dire que les cercles russes craignent surtout l'effort américain, et que les milieux juifs s'opposent avec le plus de vigueur à l'intervention japonaise.

Voici les opinions du président du Comité de la Bourse de Kharbine, homme nouvellement converti à l'orthodoxie, et qui m'a été spécialement recommandé par le prêtre principal de l'église de Sainte-Sophie.

“Les Américains et les Japonais veulent introduire leurs marchandises, exploiter le pays, immobiliser le commerce russe. Surtout les Américains sont dangereux. Sortis de la guerre, sans y avoir presque rien perdu, ils peuvent s'adonner au commerce. Ce ne sont pas des démocrates – comme ils veulent le faire croire par leurs proclamations – mais des bourgeois infatués. Il n'est pas vrai que les Alliés aient ici rétabli l'ordre. Le contraire est vrai: chaque fois que des patriotes russes ont établi un système convenable, des étrangers sont survenus – les Tchèques après Sémeonof, les Japonais après Kalmykof – s'attribuant le mérite des opérations, mais ne faisant pour nous qu'occuper le chemin de fer, et en diminuer le rendement. Notre armée est forte, et bientôt viendra le jour où nous pourrons dire aux Alliés: “Nous n'avons plus besoin de vous, allez-vous-en d'ici.”

Ainsi parle M. Vodianski, nouveau converti, récent patriote, et surtout boursier.

Les cercles juifs en Chine et surtout à Kharbine sont fortement influencés par l'effort américain qui s'exerce presque exclusivement par l'intermédiaire de Juifs américains. Aussi rencontre-t-on chez les Juifs russes, très bien accointés avec la finance américaine en Chine et en Sibérie<sup>5</sup>, une extrême japonophobie. Elle ne peut être que partiellement expliquée par l'invasion du marché par la manufacture japonaise. Les articles de la presse – exclusivement dans les mains des Israélites – sont généralement d'une violence qu'on doit attribuer aux difficultés qu'éprouve le génie commercial juif à assujettir la société japonaise. Le militaire japonais, si honorable et mesuré, le code d'honneur japonais, tellement opposé à l'immoralité du mercanti, sont, on ne peut plus, contraires à leurs convictions. L'Empire japonais, jalousement gardé par un gouvernement très nationaliste contre les empiétements de tous les efforts internationalistes, échappe, peut-être seul, aux combinaisons de la haute finance. En Sibérie, les Japonais n'ont pas voulu se contenter d'une gloire exclusivement militaire, en laissant cueillir les fruits de leurs sacrifices par des alliés. Ils ont voulu assurer à leurs commerçants et industriels un gain proportionné aux efforts du pays. En s'isolant et se méfiant des immenses entreprises financières machinées en Amérique et en Europe, ils s'attirent l'antipathie des agents qui en ressortissent en Chine.

#### **4. – Grands et petits bolcheviks. – Une plainte juive.**

On a parfois exagéré l'importance de la coopération des Juifs au régime rouge. Ni en Russie, ni en Sibérie, on ne pourrait leur reprocher d'avoir obéi à une sorte de vaste conspiration contre la société russe. Ils ont partout joué un rôle exceptionnel, mais très peu prémédité. Ils n'ont fait en somme qu'accepter les fonctions pour lesquelles la révolution, arrivée à une certaine phase de son développement, les a trouvés aptes. Ils se sont laissé aspirer par le vide qu'avait laissé la disparition de l'“intelligence”, mais cela si uniformément, avec une telle conformité de dispositions et de talents, avec un entrain si remarquable, et une solidarité si naturelle, qu'on a cru parfois devoir expliquer cette large harmonie de leur ensemble comme l'effet d'un complot.

Ce qui confond, au contraire, l'observateur, c'est, chez une grande majorité des Israélites sujets russes, le constant souci de leurs intérêts joint à une inexplicable indifférence politique. Je n'ai cru au talent politique de Sémeonof, qu'après avoir observé les bataillons de Juifs, qu'il a mobilisés. Sans les exposer au feu (il les croit peu sûrs en première ligne), il s'est assuré leur appui, en les invitant à participer, fût-ce nominalement, aux privilèges et aux devoirs de son régime. Partout où un gouvernement établi, rouge ou blanc, semble peu sûr, les Israélites ont rarement voulu se décider à prendre parti. On les a vus traverser plusieurs régimes consécutifs, s'enrichissant toujours, protégés par tous les gouvernants qu'ils ont fait participer aux profits de leurs négoce.

---

<sup>5</sup> Parmi les interprètes russes qu'emploie la mission américaine de l'ingénieur Stevens, mission à vastes vues financières, 90 % au moins appartiennent à la religion juive. Je donne leurs noms dans un autre chapitre. Les sympathies pour la politique “démocratique” de la mission, et l'aversion séculaire pour le service, y entrent pour une partie. D'autre part, ces gens sortent tous de milieux commerçants, intéressés à l'œuvre américaine.



Il n'y a que quelques personnages de moindre rang, qui ont mal fait leurs calculs. Ce sont, en Sibérie, de petits Israélites que leur énergie et leur intelligence avaient fait remarquer dans les premières réunions révolutionnaires, et que la perspective d'un pouvoir sans contrôle et de succès sans bornes a séduits. D'ailleurs, ces déshérités de l'ancien régime, grisés par des acclamations inespérées, attirés par l'espoir d'éclatantes vengeances, se sont partout ici grièvement brûlé les ailes.

Tel cet Arkous, garçon apothicaire de Kharbine, petite âme, petite intelligence, mais vif et bruyant. Personne ne le connaissait, mais il avança au premier plan dès que le mouvement bolcheviste commença à se dessiner à Kharbine. Les soldats le remarquèrent: il avait la même "soif de la liberté" qu'eux-mêmes, et puis il avait la parole facile, il était ambitieux, violent, et il n'était pas tsariste. Trop turbulent au gré de ses coreligionnaires, et trop imprudent, il en fut désavoué, mais il put se consoler: le Comité révolutionnaire en Chine emprunta toute sa force à l'élément Israélite, comme ailleurs. Sous un président russe – comme ailleurs – qui avait la responsabilité, les Israélites Arkous, Slavine, Maïoffes, etc., furent l'âme du mouvement. Les soldats nommèrent Arkous à l'importante fonction de chef de police. Il échangea sa chemise crasseuse contre un uniforme tout neuf, et se promenait avec un grand pistolet automatique qu'il mettait à chaque instant sous le nez de quelque bourgeois. Il arrêta bon nombre de "suspects" "“f", extorqua de l'argent aux "capitalistes", mena un train considérable. Mais, un certain jour, les deux mille soldats russes, sur lesquels reposait son pouvoir, furent subitement désarmés par les soldats chinois. Le président Routine, ses aides, Slavine, Maïoffes, etc., purent se sauver. Mais Arkous eut tous les yeux fixés sur lui. L'attention de toute une ville scandalisée ne lui permit pas de s'esquiver. On l'arrêta, et on le fit conduire, par quelques complaisants soldats chinois, à Mandchouria, où Sémeonof le fit fouetter et fusiller.

Le chef et les membres de la communauté juive me confirmèrent ces informations. Le premier, Mordokhovitch, fabricant de vodka, à la figure de sage, à l'aspect vénérable et intelligent, se plaignit, de sa voix grave et douce, que tant de jeunes Israélites se fussent laissé entraîner par les idées bolchevistes.

«Le sang de tant de nos pauvres coreligionnaires qu'on tue depuis quelques mois en Galicie et en Pologne est sur leur tête. Nous les avertissons de ne pas s'occuper de ces néfastes doctrines qui ne les regardent nullement. Tout le monde s'en mêle, mais on fait payer cette faute plus cher aux nôtres qu'à ceux qui les ont séduits (!). Et encore, les plus coupables sont des renégats, qui ont pris des noms russes, qui ont trahi la foi de leurs pères, des internationalistes qui renient chaque lien avec nous, et contre les actes desquels nous protestons.»

Je lui réponds que les sentiments qu'il professe lui font honneur. Mais les Israélites qui se sont mêlés du bolchevisme en Sibérie ont été si peu séduits que, sans eux, ce mouvement n'aurait nulle part pu durer. L'ancien président de Vladivostok, Krasnochtchokof, les Goldberg et Goldslein d'Irkoutsk ont été non des victimes mais des animateurs. Si quelques manitous du bolchevisme juif ont été des incrédules, on doit leur avoir pardonné depuis longtemps cette apostasie. Aucune synagogue en Russie ou Sibérie n'a été souillée, les «bourgeois» juifs ont été traités partout avec une extraordinaire douceur. Ceux qui viennent de repasser la frontière voyagent avec des passeports en règle, et ont sauvé une partie importante de leur fortune. On ne peut s'empêcher de supposer qu'ils rendent de très importants services, puisqu'on semble avoir acheté leur participation avec des privilèges considérables: les armées «blanches» n'en rencontrent jamais en première ligne, et les morts et blessés qu'on ramasse sur les champs de bataille sont presque sans exception des "douraki" russes, dont la servitude a changé de nom, non de caractère.

Et puis, parmi le groupe des mécontents, il y a ici toute une classe d'individus qui gravitent, par le poids de leur origine ou de leurs ambitions sociales, vers le bolchevisme, sans y appartenir. Mus par des sentiments de révolte, esprits inquiets et sans doctrines (la pensée se repose dans une conviction), ils sont condamnés à être dans l'opposition, toujours et partout, à force de vouloir être quelque chose. Ce sont les socialistes-révolutionnaires de gauche. Sous le régime bolcheviste – qui est un système d'ordre et d'autorité – leurs sympathies se dirigent vers le libéralisme, et l'ancienne société russe (la plus libre qui fût) leur inspire des regrets.. Mais la domination glisse fatalement d'un extrême dans l'autre. Dès que, à nouveau, les sabres et les éperons tintent sur les trottoirs, leur activité s'anime de la jalousie des privilèges de caste, et de la répugnance contre la force, qui fut l'âme de la révolution. Anciens détenus politiques ou leurs descendants, étudiants pauvres, cosaques ambitieux, ils guettent chaque régime, essayent d'en découvrir les faiblesses, et s'y attaquent dès qu'il meurt. On a donc raison de dire que la Sibérie, récalcitrante contre chaque autorité, fût-ce celle d'un simple agent de police, mais se rangeant parfaitement sous chaque pouvoir capable de se maintenir, soit socialiste-révolutionnaire. Peut-être n'est-il pas toujours possible de tenir compte des programmes des socialistes-révolutionnaires de gauche, mais il est toujours intéressant de les observer: la virulence de leur parti indique l'état de faiblesse du gouvernement.

## 5. – Opinions d'un patriote.



Il existe donc à Kharbine tout un groupe de gens qui ont un intérêt à s'opposer au rétablissement de l'ordre par les Alliés. Commerçants, socialistes-révolutionnaires de gauche, anciens commissaires rescapés, se trouvent idéalement placés, en terre neutre, sur l'unique voie de communication entre le gouvernement d'Omsk, ses armées, les missions étrangères et les bases du Pacifique. D'ici se répand toute une propagande contre la discipline militaire, qui est la bête noire de tous les révolutionnaires. Ici se fabriquent des milliers de rumeurs alarmantes, qui essaient et vont se poser en Sibérie jusque dans les hameaux et stanitsas les plus éloignées. Pas un seul bruit qui renforce le moral de la population. Tous les propos, sur des révoltes dans la nouvelle armée, sur de graves désaccords entre Alliés, sur d'importants soulèvements dans les provinces, tiennent les citoyens en haleine et empêchent la consolidation des convictions agitées par mille expériences contraires.

Agissant par cent mobiles différents, les mécontents sont généralement d'accord sur les éminentes qualités de la jeune armée sibérienne. Ses soldats sont braves et patriotes, tous ses officiers font leur devoir. Et cette appréciation est encore une façon de protester contre l'intervention des Alliés.

Au contraire, le parti cadet en Mandchouria montre que l'ordre relatif qui règne actuellement en Sibérie n'est que pour une partie presque négligeable l'œuvre d'un petit nombre de détachements russes, encore peu consolidés. Il est assuré que la retraite des forces étrangères signifierait immédiatement le retour définitif de l'anarchie.

Le chef du parti cadet, M. Tichenko, maire de Kharbine, m'explique, comme suit, ses opinions:

– Quand nous avons signé, le 18 juin dernier, une supplique des citoyens de Kharbine aux gouvernements alliés de venir en aide à la Russie, nous avons surtout pensé à la France et à l'Angleterre, et nous nous sommes ainsi laissé exclusivement inspirer par des considérations d'ordre patriotique. Nous avons besoin d'une armée étrangère, et il est évident que ni la France ni l'Angleterre n'ont des vues sur la Sibérie. Une aide exclusive par les armes françaises nous serait la plus agréable: la politique française n'a jamais été une politique rapace, l'actuelle mission française est la seule qui ne soit pas accompagnée de conseillers financiers.

«il est cependant évident que nous ne pourrions compter que sur les Japonais et les Américains. Le parti commercial en Chine est pour ces derniers, d'abord parce que les financiers américains abordent plus facilement des transactions avec les nôtres, parce que les conditions dans lesquelles s'effectue l'intervention armée des Japonais permet aux trafiquants japonais des facilités considérables, et parce que l'armée japonaise appuie Séméonof, qui est peu populaire parmi nos mercantils.

“Quant à nous, qui nous plaçons exclusivement au point de vue patriotique, nous préférons l'aide japonaise. Le Japon a été absolument correct pendant la guerre. Sa politique est intéressée – comme la politique de tous les gouvernements qui se respectent – mais claire et lucide. Cette intervention américaine, montée comme une affaire, nous effraye: la Croix-Rouge en avant, puis une aide généreuse en vêtements, mais seulement aux fonctionnaires du chemin de fer, dont les Etats-Unis veulent s'emparer, ensuite ces soldats qui répandent partout des proclamations, offrant d'aider nos citoyens à fonder une république comme la leur (sans demander si celle-là nous conviendrait), tout cela nous semble inquiétant. Pour tous les deux, Américains et Japonais, le caractère national est trop éloigné du nôtre pour que nous nous sentions tout à fait à l'aise avec eux. Nous sommes des alliés de la France et de l'Angleterre, non seulement au point de vue militaire, mais parce que nos civilisations se ressemblent. Nous n'avons rien à apprendre de l'Amérique ou de l'Australie, civilisations si incomplètes, ou du Japon, civilisation profonde mais différente de la nôtre. Mais nous croyons que nous pourrions trouver facilement un terrain d'entente avec le Japon. Nos militaires admirent les leurs à tel point que notre défaite n'a laissé aucun amer souvenir chez ceux qui se sont battus contre eux en 1904. Leurs troupes se conduisent partout d'une façon excellente. Il y a très peu de cas d'inconduite chez les soldats, et les officiers ne participent pas au commerce éhonté auquel se livrent la plupart des officiers russes et étrangers.”

## CHAPITRE II

### VICTOIRES DE L'ARMÉE SIBÉRIENNE

Après de courts séjours à Tchita, Irkoutsk et Omsk, je me rendis au front. Ce fut surtout par les armes que le sort du nouveau gouvernement allait être décidé. Je ne m'attardai pas dans les états-majors, souvent mal informés, et pour qui la valeur combative des unités restait un facteur mystérieux. Je ne pus voir clair que parmi les troupes.



J'arrivai à Tchéliabinsk, siège de l'état-major de l'armée de l'Ouest,<sup>6</sup> quelques jours après la prise d'Oufa (13 mars). Le général Khangine, artilleur émérite, et son état-major étaient pleins d'espoir. L'arrivée des missions alliées, la distribution de nombreuses mitrailleuses (400 dans la seule armée Khangine) et de canons par la mission française, l'annonce d'ailleurs erronée d'une intervention militaire des Alliés, la certitude que le monde entier suivait le cours des événements en Sibérie, fouettaient l'énergie. Et puis, ni Koltchak ni ses généraux n'étaient encore grisés par des succès. Dans ce pays, où l'optimisme est toujours un danger, l'incertitude au sujet des forces ennemies, l'inquiétude devant la bataille qu'on venait de hasarder, stimulaient encore au travail.

En somme, le centre de gravité de toute cette guerre civile ne se trouvait nullement en arrière, chez l'état-major qui exagérait son importance, il était situé dans certaines unités de choc qui allaient partout facilement décider de l'issue des combats, si elles voulaient bien se battre.

Pour bien comprendre la situation au front, à cette époque de l'année, il faut se représenter toute la région que couvraient les hostilités, comme couverte de trois pieds de neige (jusqu'à dix pieds sur certaines pentes), en dehors des routes. Très peu de skieurs. Tous les mouvements se font donc par les chemins et les sentiers. Aucune retraite n'est possible, si l'ennemi a réussi à se glisser entre un détachement avancé et sa base. Tous les calculs chez ces troupes gélatineuses sont donc régis par la crainte de l'encerclement.<sup>7</sup> On sent chaque armée presque toujours prête à céder, et la plus petite masse de manœuvre, bien conduite, peut apporter la victoire.

L'armée Khangine dispose de deux remarquables unités «de choc» ; «la division de tirailleurs d'Oufa» sous le colonel Kosmine, et la «brigade Igevski» sous le colonel Moltchanof.<sup>8</sup> Avant de les faire marcher, l'état-major Khangine en divulguait en quelque sorte le secret, en faisant répandre par ses espions à Oufa, que l'armée «blanche» allait tourner Oufa pour faire toute l'armée d'occupation prisonnière. Les commissaires rouges étaient même obligés de rassurer leurs troupes dans un journal d'Oufa du 20 février, mais le coup était porté.

Quand la «division Kosmine» perça le front ennemi dans la direction de Birsik, deux bataillons ennemis se joignirent à elle et se battirent par la suite contre leurs anciens camarades. Cinq détachements rouges, envoyés pour enrayer son avance sur Oufa, furent facilement défaits: il suffisait d'attaquer avec force et décision. Les pertes furent peu nombreuses. Oufa fut évacué dans un tel désordre que la garnison de Sterlitamak n'en fut même pas avertie. Un commissaire israélite, envoyé à l'état-major d'Oufa, croyant voyager en sécurité sur la chaussée, fut pris par des cosaques qui le mirent en pièces. L'avance décisive de la division Kosmine avait été accompagnée par le capitaine François de la mission française. Je l'avais connu à Rostof.

## Note sur l'armée soviétique en Sibérie

I

Chaque «division» compte 3 brigades, à 3 régiments, à 3 bataillons, à 3 compagnies, à 3 sections (*vzvod*s), à 3 *otdiélén*és.

Chaque chef de régiment dispose d'une compagnie de mitrailleuses (8 pièces), chaque chef de bataillon d'un «*komanda*» de mitrailleuses (6 pièces), chaque chef de compagnie d'une section de mitrailleuses (2 mitrailleuses). Chaque régiment compte ainsi nominalement 44 mitrailleuses.

Une compagnie compte normalement 150 hommes, un régiment entre 1,200 et 1,300. une division a 10,500 baïonnettes.

Par division, une brigade d'artillerie à 3 «divisions» d'artillerie, à 3 batteries, à 4 pièces. Chaque chef de régiment a une batterie à sa disposition. Le chef de chaque brigade d'artillerie ne donne à ses batteries que des ordres techniques.

---

<sup>6</sup> Il y a trois armées: l'armée de Sibérie, général Gaïda à Iekaterinbourg; l'armée de l'Ouest, général Khangine, à Tchéliabinsk, et l'armée Doutof.

<sup>7</sup> La guerre changera de caractère par la fonte des neiges, qui rendra au front son immense longueur.

<sup>8</sup> Cette belle troupe fut composée d'ouvriers de l'usine Igevsky, particulièrement acharnés contre les soviétiques. Les femmes accompagnaient leurs maris aux combats, transportaient les munitions, soignaient les blessés. On les utilisait toujours aux endroits de résistance maxima (contre les Magyars, les Chinois, les détachements de communistes).



Chaque division dispose d'une division de pièces lourdes, à 3 batteries, à 4 pièces. Nominale, chaque division compte 2 batteries de canons anti-aéroplanes, et 2 détachements d'aviateurs.

II

La guerre est organisée par le Comité Supérieur révolutionnaire de la Guerre, sur trois fronts:

Front Ouest: contre Polonais et Lettons ;

Front Est: contre l'armée sibérienne ;

Front Sud: contre l'Oukraine, le Don, Dénikine.

Le chef d'état-major au G.Q.G. est le colonel Kostiaief.

III

Le front sibérien est gardé par cinq armées. Chaque commandant technique est secondé par des membres du Comité Supérieur Révolutionnaire de Guerre, qui ont droit de veto, J'ajoute à certains noms d'officiers tsaristes la mention: "forcé" (à la collaboration avec les bolchevistes), sans pouvoir en garantir l'exactitude.

Le groupe d'armée en Sibérie est commandé par le colonel Kaménef (forcé) ; chef d'état-major, capitaine Koliankofsky (forcé) ; membres du C.S.R.G., Chmilga et Mikhanochine.

3<sup>e</sup> armée devant Perm (29<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup>, et moitié de la 7<sup>e</sup> divisia): commandant Lachevitch; chef d'état-major, capitaine Alafouzof (forcé), membre du C.S.R.G., le cosaque Trifonof.

2<sup>e</sup> armée devant Krasno-Oufimsk (28<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> divisia d'Ouralsk et moitié de la 7<sup>e</sup>): commandant général Khorine (forcé); chef d'état-major, colonel Afanasief (forcé) ; chef du bureau des opérations, général Sunblad (forcé); membres de C.S.R.G., professeurs Steinberg et Solovief, tous deux Israélites.

5<sup>e</sup> armée devant Oufa (26<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> divisia): commandant Blumberg, 23 ans, Israélite; chef d'état-major, colonel Iermoline (forcé); membres du C.S.R.G., Mikhaïlof, Smirnof.

1<sup>re</sup> armée devant Orenbourg (24<sup>e</sup> et 1<sup>re</sup> divisia de Penza): commandant, praporchtchik Gaï; membre du C.S.R.G., Berzine, ancien commandant de la 3<sup>e</sup> armée, mais déposé après les défaites de Kouchno et Perm.

4<sup>e</sup> armée devant Ouralsk (25<sup>e</sup> divisia): commandant Antonof ; membres du C.S.R.G., Lindof et Maïolof, tous deux tués par les cosaques lors d'un assaut sans lendemain.

Les cinq armées comptent entre 120 et 140,000 baïonnettes avec 200 canons.

---

## 1. – Oufa.

Oufa, le 28 mars 1919.

La rive Sud de la rivière l'Oufa s'élève ici brusquement, en formant une colline, au sommet large, aux pentes raides, qui rompt d'une façon inattendue la monotonie d'un paysage qui continue les plaines infinies de Russie. En haut, Oufa, avec son rayonnement de tours dorées et de clochers verts, son monastère, les riantes couleurs des toits, et le fleuve, source de vie pour les habitants, évoque l'émouvante image des grandes villes russes et surtout la vision de l'immortelle cité des antiques pèlerinages, Kief, couronnée de cyprès, que reflètent les eaux rapides du Dniepr.

Mais, en remontant les escaliers et les routes escarpées vers la ville, on perd cette impression de beauté et de félicité. Dans ce chef-lieu de gouvernement, naguère prospère et animé d'une agréable culture provinciale, les rues sont vides, les familles dispersées, la vie est rabaissée à l'état de barbarie par la plus terrible des guerres civiles. On ne voit que paysans et de rares ouvriers. Les autres ont suivi l'armée rouge en fuite.

Les bonnes maisons bourgeoises, en bois, et toutes couvertes, à la mode sibérienne, de décorations sur poutres et planches, travaillées à jour, sont maintenant délaissées et en désordre. On s'attendait toutefois, dans une guerre qui sévit si atrocement contre les personnes, à plus de traces d'incendies et de dévastations. Mais cette guerre se distingue de toutes les autres en ceci: qu'elle est menée parmi une population qui, de plus en plus neutre, s'écarte du conflit, et que les deux partis veulent gagner à leur cause. En perdant une ville, chacun des partis prononce hautement l'espoir de la reprendre et de revenir y vivre. Tant qu'ils espèrent encore réoccuper la





Sibérie, qu'ils réclament intégralement pour eux, les bolcheviks, en quittant ces territoires, s'y conduisent comme chez eux.

Ils n'ont pas observé les mêmes ménagements à l'égard des sujets qu'ils revendiquent. Pendant les deux mois et demi que le régime bolcheviste a pesé sur la malheureuse ville, le nombre d'exécutions a atteint un chiffre entre 1,200 et 1,300. Il est facile de recueillir les témoignages les plus complets sur les meurtres d'hommes, de femmes, d'enfants.

Une dame Gharovkina avait exprimé, en cercle intime, son contentement quand les troupes de Koltchak approchaient. Dénoncée et accusée de "sentiments bourgeois", elle a été fusillée dans la nuit.

Un certain Pountakof, adolescent de seize ans, avait ramassé des proclamations imprimées, que d'intrépides cosaques avaient jetées aux habitants d'un faubourg de la ville. Dénoncé par des camarades, auxquels il avait distribué quelques feuilles, il a été condamné par un tribunal révolutionnaire. Ses parents, en pleurant, me décrivent son pauvre cadavre, dont la tête fut percée de multiples coups de baïonnette.

Pour "épurer" les faubourgs, les gardes rouges jouaient souvent la comédie suivante: ils entraient d'une façon mystérieuse chez les habitants et demandaient logis, en disant: "Nous sommes des blancs !" Si l'hôte répondait: "Dieu soit loué !", on le fusillait.

Ces massacres ne sont pas l'œuvre de l'armée rouge, qui est une armée de mobilisés, mais d'équipes spéciales d'étrangers (Chinois, Lettons, Austro-Allemands, etc.) sous les ordres de commissaires pleins de rancune contre la bourgeoisie. A Oufa, ce fut surtout une Israélite, appartenant à l'entourage du commandant Komrakof, qui se distingua par son acharnement. Chaque matin, elle se rendait à la prison soviétique et demandait au commissaire-geôlier:

– Est-ce qu'il y a des oies aujourd'hui ?"

S'il y avait des pies à tuer, cette femme, encore jeune, universitaire, prenait rang au peloton d'exécution, en épaulant son fusil comme les autres.

Il ressort de tous mes renseignements que l'élément Israélite a été fortement représenté parmi les commissaires. Ici, comme partout ailleurs en Russie, les Israélites protègent leur religion, même s'ils affichent publiquement leur apostasie. D'autre part, il est jugé mauvais ton parmi les orthodoxes de s'avouer orthodoxes. Exprimer la plus légère méfiance à l'égard d'un commissaire juif expose le critique à être dénoncé comme "pogromtchik" ou même "tchernosotniets". Ce délit, inventé par la propagande judéo-bolcheviste dès le début de la révolution, a de tous temps exposé le délinquant à être exécuté comme suspect de "sentiments contre-révolutionnaires". L'outrecuidance des Israélites, que le régime protège-- comme protestation contre l'ancienne société russe – et la fausse honte des croyants dont nulle autorité en Russie n'ose patronner la culte, renverse les bases de la vie religieuse. Les commissaires fermaient à Oufa (et ailleurs) leurs bureaux un jour par semaine, et ce fut le samedi. La signature de commissaires israélites figure sur des brochures officielles et des articles de journaux soviétiques, où j'ai lu l'avis aux gardes rouges de ne pas tolérer que les prêtres portassent en public la croix de la "riassa" (soutane). Jamais de propagande contre les synagogues. Nulle part, aucune synagogue n'a été souillée. On punirait de mort le pogromtchik qui oserait commettre un sacrilège dans une synagogue. Mais je vois dans l'église des casernes les clous que les gardes rouges ont enfoncés dans le nez du Christ et de la Sainte Vierge, pour y suspendre leurs casquettes. Dans la chapelle de l'école de l'église léparkhalnaia, les gardes rouges ont commis des orgies bestiales. Sur une église, dont je ne me rappelle pas le nom, la croix au-dessus du toit a été remplacée par l'étoile à cinq pointes.

Je trouve quelques officiers supérieurs – entre autres le général commandant la garnison – logés chez des commerçants israélites, et vivant en bons termes avec eux. Après que ces derniers ont fait de bonnes affaires avec leurs camarades rouges, on les utilise pour leur faire dénoncer les bolcheviks et anciens amis attardés en ville, ce qu'ils font avec un louable empressement. Peut-être profite-t-on aussi de leur expérience mercantile. Ils font ainsi oublier leurs anciennes complicités et survivent – en s'engraissant toujours – aux régimes consécutifs.

## 2. – Un nouvel accessoire le l'armée: le podvodchik – Praporchtchiks russes.

Kamykli, le 1<sup>er</sup> avril 1919.

Le matin, à 10 heures, je pars d'Oufa, seul en traîneau, La grande chaussée vers Sterlitamak descend rapidement de la ville en haut, vers la plaine, couverte de deux à trois pieds de neige. Je me trouve bientôt dans un immense désert de neige, mal protégé contre une violente bise de 10 degrés par les rares platanes qui bordent la route. Aucune maison, La solitude n'est interrompue que rarement par quelques convois: du foin, de la farine. Mais sur



ce chemin désert, je me sens en sûreté, en pleine guerre civile: la population ne prend aucune part aux hostilités. Il y a deux armées qui se battent, voilà tout.

Le vent augmente en violence dans cette immense plaine d'Oufa et d'Orenbourg, qui est fameuse pour ses terribles hivers. Dans les traîneaux de fourrage, les soldats sont couchés, la tête complètement enfouie dans le foin. Des paysans passent rapidement, sur des chevaux sans selle. Je les interroge. Ils avaient été mobilisés par les rouges, avec chevaux et traîneaux. Il ont profité des désordres de la retraite pour déguerpir en abandonnant les traîneaux.

A côté de la route quelques cadavres que personne ne songe à enterrer. Un groupe de nos soldats les regarde avec curiosité: ce sont peut-être d'anciens compagnons d'armes qu'on avait quittés pour suspendre la guerre contre l'étranger et qu'on retrouve ici dans une guerre entre frères. Les corbeaux ont élargi les blessures faites à la baïonnette ; la tête de l'un d'eux a presque déjà disparu.

A Kamychli, je m'arrête à un commandement d'étape. Trois sous-lieutenants y sont occupés à assurer le départ des provisions pour le front. A chaque instant, ils envoient un soldat appeler le "starost", le maire.

– Starost, tout de suite dix traîneaux pour un transport de cartouches à Tolbasy !”

Le vieux répond: "J'obéis !", et court immédiatement les chercher. A mesure que les transports arrivent de l'arrière – mais ils arrivent rarement – le village livre traîneaux avec chevaux et conducteurs pour les convoyer aux régiments, sans que personne y mette un obstacle.

La contrainte que l'ancien régime imposait aux villages, toujours obligés à des services gratuits, est mille fois surpassée par la tyrannie des rouges qui à la dureté militaire ajoute je ne sais quelle goujaterie de soldats débandés. Un des bienfaits de la révolution les mieux appréciés de la classe rurale fut sa libération des charges militaires: après avoir rendu les jeunes classes au travail agricole, les bolcheviks non seulement les ont reprises, mais ils mobilisent les pères de famille, parmi lesquels des vieillards, pour les transports ; ils les emmènent avec eux loin de leurs foyers, souvent dans d'autres gouvernements, et les exposent fréquemment au feu de l'adversaire.

L'armée sibérienne apporte plus de sagesse dans ses réquisitions et se fait suivre d'un train peut-être unique dans les annales militaires. Les "podvodchiki" (de podvoda, voiture de transport) font le transport nécessaire jusqu'au prochain village – généralement sur une distance de 20 à 26 kilomètres – où ils retournent après avoir remis les effets militaires à d'autres paysans. Il y a donc toujours sur les routes un va-et-vient de traîneaux chargés montant vers le front et de traîneaux vides rentrant chez eux.

Après une année de liberté absolue et une autre année de tyrannie intolérable, compliquée de vols et tracasseries, le paysan est content d'un arrangement, qui ne l'éloigne de sa ferme que pour un ou deux jours, qui ne le sépare pas de sa monture, et qui lui en assure (à part un maigre paiement – 5 roubles par jour) la disposition entière, dès que les armées sibériennes avancent.

Les militaires sont contents aussi: on trouve toujours des traîneaux pour les services d'étapes, et on dispose – en éventualité de retraite – selon le même échelonnement, de chevaux frais et dispos.

Vers le soir, le vent est chargé de neige. Des tourbillons de gros flocons aveuglent gens et chevaux. Je préfère passer la nuit chez les trois praporchtchiks, très jeunes, étudiants, mobilisés par le gouvernement d'Omsk après avoir fait déjà sur l'autre front la guerre contre l'ennemi national.

Ils appartiennent, comme la plupart de leurs camarades, à la bourgeoisie moyenne et petite, mobilisés et partant en guerre, non sans regrets. Peu enthousiastes et ne cherchant pas les brillants sacrifices, ils ne posent pas – comme nombre de volontaires – des conditions à leur concours. Ce sont les officiers dont la nouvelle Russie a besoin. "L'intelligentsia" contribue pour une trop petite partie aux détachements de volontaires. Mais, forcés à se battre, ces jeunes bourgeois se résignent vite, et s'abandonnent à la tâche imposée. Ils vont à la guerre, comme les bons pions qu'ils sont, exécutent avec zèle quoique sans grande expérience, le travail que leur imposent des chefs impatientes et railleurs.

L'officier ancien régime exaspère parfois par sa raideur, sa morgue ou une inconciliable hauteur un soldat revenu aux devoirs militaires, mais demandant de légères concessions à sa dignité passagère. Ces praporchtchiks ont envers le soldat jeune et de bonne volonté, tout comme eux-mêmes, un ton sans dureté qui n'exclut pas le prestige.



Ces jeunes officiers sont pauvrement vêtus, presque en haillons, et manquent de toutes les commodités dont regorge l'arrière. On ne voit d'ailleurs les beaux uniformes, les manteaux, dolmans, bonnets en couleurs éclatantes, les sabres richement décorés, qu'à Omsk, Irkoutsk, Tchita, Kharbine, Vladivostok, où les officiers ancien régime qui se disent ruinés par la révolution, étonnent et épatent le public par leurs largesses. Ici, dans l'armée combattante, on ne trouve ni tabac, ni sucre, ni calé, ni même de farine, quoique les intendances du C. A. et de l'armée en disposent. On ne profite des provisions qu'en arrière, hors de portée de la voix du canon.

Mes jeunes amis – l'aîné a vingt ans – apportent dans leur nouvelle vie les habitudes de leurs familles. L'un d'eux joue admirablement du violoncelle ; je trouve chez l'habitant un vieux violon, et nous organisons le soir un petit concert. Au dehors hurle un ouragan déchaîné. Par toutes les ouvertures des portes et fenêtres, aux coins du poêle et d'une armoire monumentale, apparaissent des têtes de soldats et paysans, et les figures souriantes de femmes tatares, tout étonnées de se trouver en présence de Bach et de Corelli. Pendant que je joue, un petit veau furette mes bottes avec une douce insistance, et une oie essaye d'en démolir les agrafes. Et dans cette classique et bienheureuse atmosphère de Noël, les instruments chantent des adagios italiens et de traînantes mélodies slaves.

### 3. – Guerre de surprises.

Békétova, le 2 avril 1919.

Aujourd'hui la tempête continue, véhémement, chassant de grands nuages de neige et de grêle à travers la blanche immensité. On me fournit des chevaux, et, suivi de mon ordonnance et d'un traîneau avec mes valises, je me jette dans l'orage. Sur toute cette large chaussée d'Oufa à Sterlitamak, bordée de bouleaux séculaires, il n'y a qu'une seule ornière que, depuis de longs mois, tour à tour, rouges et blancs utilisent. Dès que je la quitte pour dépasser le lent cortège des podvodchiki, mon cheval s'enfonce dans une neige de deux ou trois pieds, molle sous une légère surface plus dure.

Seize kilomètres plus loin, je m'arrête, à Békétova, prendre haleine dans la maison du prêtre, où, très hospitalièrement, on nous prépare le samovar et le pain. J'y rencontre l'artilleur S... qui, au moment le plus critique de l'avance des rouges, il y a une semaine, a perdu ses canons. Voici le récit qu'il me fait :

– Désireux d'effacer l'impression énorme que la reprise d'Oufa par l'armée sibérienne avait faite sur la nation, le commandant de la 5<sup>e</sup> armée soviétique avait entassé des forces importantes devant la seule ville d'Oufa: 8,000 baïonnettes avec 120 mitrailleuses et 21 canons. Le 3<sup>e</sup> régiment international et le 3<sup>e</sup> régiment soviétique figuraient parmi les troupes de choc qui, en trois jours, devaient ramener les rouges à Oufa.

“Le 27 mars, Békétova était occupé par deux bataillons du 45<sup>e</sup> régiment sibérien. L'ennemi pouvant surgir de n'importe quelle direction, dans cette guerre sans front, la petite garnison ramena ses deux canons à côté des mitrailleuses, au sommet de la colline qu'elle occupait, creusa des tranchées à l'Ouest, au Sud et à l'Est, et posa dans les vallées environnantes des sentinelles.

“Averti de l'approche des ennemis, la garnison veilla toute la nuit, mais vers l'aube, qui s'annonça à travers un fort brouillard, tous les hommes s'endormirent avec une incroyable insouciance. A 6 heures, les rouges se trouvèrent au milieu du village, sans avoir tiré un coup de feu. Un chef de bataillon fut achevé dans son lit, l'autre grièvement blessé. Les artilleurs tirèrent, d'un mouvement instinctif, trois coups. Le lieutenant S... essaya de retirer les pièces de fermeture de ses canons, mais les rouges attaquèrent à la baïonnette. Le même brouillard qui avait favorisé la surprise permit à un petit nombre d'officiers et de soldats d'échapper.”

Un paysan qu'on m'amène confirmé que le lieutenant Lochkine, gravement blessé à la poitrine, fut porté dans sa maison, où les rouges l'étendirent par terre, en le couvrant d'injures. Quand il demanda à boire, un soldat lui versa de l'eau bouillante dans la bouche. L'officier poussa un cri terrible. Personne ne peut me dire ce qu'il est ensuite devenu.

### 4. – Un général letton – les Lettons pendant la révolution – guerre de bataillons.

Bouzoviaz, le 2 avril 1919.

Vers l'après-midi, après de passagères clartés, l'horizon disparaît. La tempête redouble en violence. Des cosaques me dépassent, debout sur les étriers, courbés sur le cou de leurs montures, pressés de trouver le gîte espéré. Dans les traîneaux que je dépasse, paysans et soldats m'étonnent par leurs faces immobiles et flegmatiques.



A la tombée de la nuit, j'arrive à Bouzoviazi, village tatare. Rien que de sordides petites cabanes, rangées sans ordre autour du médzjid et de l'école musulmane. Le général Banguerski, commandant la 12<sup>e</sup> division, me reçoit dans une petite pièce de l'école.

Il est Letton, de haute stature, issu du peuple. De ses trois frères, soldats dans l'armée russe, deux ont été tués à l'ennemi. Après avoir reçu sa première éducation dans un village sur la rive baltique, il a réussi à être admis à l'Académie du G.E.M. à Petrograd, dont il est sorti avec un beau numéro. N'appartenant pas à un clan privilégié, il est resté profondément attaché à l'armée combattante, dans laquelle il est ancré par sa bravoure reconnue, par ses dispositions envers les nouveaux soldats, par la part qu'il prend aux privations et dangers de la vie au front.

Sa double popularité l'avait en quelque sorte désigné comme porte-parole du front entier, quand il demanda, en novembre 1918, à Perm, au ministre de la guerre Koltchak, au cours d'un banquet monstre, de mettre fin à l'anarchie politique qui sévissait en Sibérie, et de prononcer sa dictature. Ce ne fut pas le parti monarchiste qui exigea le règne du sabre. Tous les officiers le réclamèrent, au nom de l'ordre. Koltchak ne sut pas immédiatement répondre au toast que le républicain Banguerski lui porta, mais l'armée s'était prononcée contre les doctrines socialistes-révolutionnaires, comme toute armée saine l'aurait fait. Le coup d'État sortait d'en bas.<sup>9</sup>

La guerre sibérienne est menée par des forces restreintes – 140 to 150,000 chez les rouges – sur un front d'à peu près 900 kilomètres. Il ne pourrait donc être question d'entretenir un front continu. Dans ces gouvernements, où pendant de terribles hivers de six mois, les neiges s'accumulent sur de larges espaces, la guerre est limitée aux routes, en dehors desquelles la neige atteint une hauteur de deux à trois pieds dans les champs et jusqu'à douze pieds dans quelques vallées. Les forêts sont inaccessibles aux deux partis. Avances et

---

<sup>9</sup> La conduite des régiments lettons pendant la seconde révolution a étonné Russes et étrangers. Voici l'explication: l'ancien régime n'avait jamais osé mobiliser les populations lettonnes, dont les sentiments antirusse étaient notoires. En 1915 le capitaine Banguerski proposa d'utiliser la haine des Lettons contre les Allemands. En effet, les premiers ont, de tous temps, difficilement supporté le joug féodal des barons baltiques. Des faits comme le suivant continuent à vivre dans l'imagination de ces paysans farouches et intelligents. Pendant la révolution de 1905, un propriétaire balte tua 45 paysans lettons qui voulurent entrer chez lui, et fut ensuite protégé contre les vengeances de la population par la police russe.

Le capitaine Banguerski proposa de ramasser de partout les Lettons affectés aux services des ambulances, du télégraphe, des bureaux d'état-major, etc. Le G.Q.G. accepta son plan. En juillet 1916, 8 bataillons étaient organisés, dont Banguerski commanda le premier et le capitaine Watséties, breveté d'état-major comme lui, et son adversaire, le deuxième. Watséties méditait l'organisation des Lettons en régiments, divisions, en un G. A. Banguerski était d'opinion qu'il fallait se limiter à la formation de petites unités de choc, et n'utiliser les éminentes qualités guerrières de cette race, dont les sympathies nationales sont si peu sûres, que pour de petits coups très osés. Ces bataillons lettons furent particulièrement haïs des Allemands, et ni d'un côté, ni de l'autre, on ne se donnait quartier.

Quand la paix de Brest-Litovsk entra en vigueur, les Lettons eurent le choix de se rendre à l'armée allemande, ou de se retirer en Russie avec l'armée débandée. L'armée allemande ayant commencé à servir la politique des barons baltes par de sanglantes représailles parmi les paysans lettons, les bataillons que Banguerski avait formés suivirent les rouges et tombèrent lentement sous l'influence des meneurs bolchevistes, qui leur promirent la rentrée dans leur pays, et les comblèrent d'argent et de privilèges.

Watséties montra beaucoup de souplesse pendant la révolution. Ayant fait des offres à Kérenski, quand celui-ci arriva au pouvoir, il proposa sa collaboration à Trotsky dès le mois d'octobre 1917, et en devint la main droite. Toute la récente organisation des armées soviétiques est son œuvre. Il est juste d'ajouter que la plupart des officiers lettons ont refusé de suivre son exemple. Le mouvement contre-révolutionnaire à Moscou, en juin 1918, comptait 1,825 officiers russes et 400 officiers lettons qui s'étaient désolidarisés de leurs soldats. Une indiscretion livra le secret au fameux géant Mouralof, qui réussit à en arrêter 125, qui furent fusillés.

Pendant longtemps les troupes lettonnes ont été l'unique appui des commissaires de Moscou, et c'est un fait curieux que, ennemis des Allemands à Riga, les Lettons ont été leurs alliés à Moscou, sans y gagner le moindre droit à des ménagements, s'ils rentraient dans leurs foyers.

Je les ai vus deux fois. D'abord à Tikhoriëtkaia au Caucase, en avril 1918, où on les avait envoyés sous Watséties pour en finir avec les Kornilovtzi. Ils faisaient bonne impression parmi les inqualifiables troupes bolchevistes. La seconde fois, ils m'arrêtèrent au Kremlin en mai de la même année. Ces beaux gars s'y étaient installés en maîtres, faisant, sous le regard bienveillant des commissaires, exactement ce qu'ils voulaient, et protégeant, par la seule menace de leur présence, la tranquillité de Trotsky.



retraites se font donc – si l'on exclut quelques petits détachements de skieurs – presque uniquement par les routes et sentiers, que la cavalerie ne peut sous aucun prétexte quitter.

La guerre emprunte à cette simplification des mouvements un caractère extrêmement curieux. Les forces se heurtent toujours sur les routes, dont la défense est relativement facile. Toute cette guerre se résume donc en des efforts pour isoler et entourer les détachements ennemis. Les cas sont rares, où ils réussissent, entourés, à se frayer, baïonnette au canon, un chemin à travers le cordon ennemi.

Il n'y a que les village qui soient occupés. La colonne de manœuvre part donc, en suivant les sentiers, pour couper une garnison ennemie de l'arrière. Dès que l'adversaire flaire le danger, il envoie à son tour une colonne par un sentier perpendiculaire, pour couper la retraite à la première, qui est souvent obligée de rebrousser chemin.

Parfois aussi, de fortes colonnes ennemies partent simultanément des deux côtés, s'emparent d'une base de l'adversaire, et, revenant chez eux, après un succès vivement remporté, y sont reçus avec des salves de mitrailleuses. Ainsi le 46<sup>e</sup> régiment sibérien, occupant Térégoulova, et le 231<sup>e</sup> soviétique, au village Adzitarova.

Ces attaques ne pourraient d'ailleurs réussir que si elles étaient exécutées avec célérité et entrain. On se figure aisément le caractère irrésistiblement comique et horriblement meurtrier de ce genre de manœuvres dans un pays où toutes les actions sont ralenties par l'apathie et l'obstination.

#### **5. – Bachkirs neutres. – Une armée de prolétaires en voitures. – On ne sera approvisionné que par l'ennemi.**

Tolbasy, le 3 avril.

Après avoir passé la nuit chez le maître d'école tatar au village Bouzoviaz, j'ai longuement causé avec lui pendant que je me rasais sans miroir, en multipliant les mouvements de mon rasoir, que femmes et enfants, tassés devant l'ouverture de la porte, suivaient avec des "Ah" et des "Oh" d'un effroi sincère et amusant.

Le chef de la famille m'assure que la population musulmane est contente du départ des rouges et de notre arrivée, sans toutefois vouloir prendre une part active dans la guerre civile. C'est une autre race, avant-poste de la Mongolie et du Caucase, se désintéressant de conflits entre Russes. Ce sont d'ailleurs des paysans, ressemblant peu aux montagnards caucasiens, leurs frères, mais ayant conservé les appétits des anciennes invasions guerrières.

Gens alertes, mais peu robustes, au teint basané, aux yeux vifs, ils sont sérieusement attachés à leur religion et aux anciens usages. Ils ne désirent que vivre modestement dans le cercle étroit de la vie communale. Les femmes, peu jolies, marchent le visage découvert, mais ont une attitude pleine de réserve et de dignité. Les cabanes sont, à l'exception de celles du prêtre et du maître d'école, pauvres et mal entretenues. Nous nous trouvons parmi une race vaincue et repoussée jusqu'aux confins de la civilisation chrétienne.

Ils prétendent s'être soumis aux exigences des rouges, parce qu'ils en étaient bousculés. Mais si nous leur parlons d'une voix plus douce, ils essaieront de nous cacher leurs petites provisions, et nous n'obtiendrons rien. Il faut donc hausser la voix, les pousser par les épaules, puisqu'ils n'obéissent qu'à la force, et puisque l'arrière ne nous envoie rien du tout.

Nous partons tôt dans la matinée, le général Banguerski, son aide de camp et moi, couchés tout long dans des paniers d'osier, posés sur patins, qui sont ici le véhicule coutumier pendant l'hiver. Une escorte de cosaques nous protège contre une attaque toujours possible de la cavalerie ennemie.

La grande et ancienne chaussée d'Oufa à Sterlitamak, que nous utilisons, ne montre qu'une seule ornière au milieu, par où les traîneaux et toute l'artillerie amie et ennemie ont passé. La route présente l'aspect d'une mer fouettée par une tempête, et dont un froid terrible et subit aurait coagulé les vagues. Les chevaux tirent difficilement nos traîneaux par d'énormes fosses, perpendiculaires à la chaussée, profondes parfois de plus d'un mètre, qui se succèdent sur des dizaines de kilomètres, sans interruption.

Le vent a cessé. A travers un brouillard qui se dissipe, un faible soleil jette des lueurs rouges sur la quadruple rangée de vieux bouleaux qui borde le chemin. D'énormes volées de corbeaux se lèvent à notre approche, des champs, où gisent les chairs sanglantes d'hommes et de chevaux. Seuls, les rares cadavres tout près de notre ornière, livides et durs comme pierre, ont, par le bruit continu des transports, échappé à leurs becs. Personne ne les enterre, mais je vois chaque fois des groupes de soldats qui ont arrêté leurs traîneaux pour les observer, froidement et en silence. Ce ne sont que des cadavres d'ennemis.



Nous nous arrêtons à Tolbasy, pour la nuit. Les affaires vont bien, mais notre situation n'est pas sans danger.

L'ennemi fuit par la chaussée, sur laquelle tous les villages avoisinants ont déversé leurs garnisons. Une ligne ininterrompue de traîneaux, longue de plusieurs dizaines de kilomètres, se meut, en panique, vers le Sud.<sup>10</sup> Notre division, la 12<sup>e</sup>, les poursuit, le 45<sup>e</sup> régiment sur la chaussée ; les autres, à notre droite et à gauche, les menacent d'encerclement. Les régiments 47<sup>e</sup> et 46<sup>e</sup>, devançant le 45<sup>e</sup> d'une dizaine de kilomètres, ont pris à la baïonnette les villages qui leur avaient été désignés. Mais notre rapide avance nous a fait perdre la liaison avec nos voisins de gauche. Et évidemment, les rouges; qui se retirent devant ces derniers, pourraient nous jouer un mauvais tour, en nous tombant dans le dos, par des sentiers de traverse, que garde incomplètement notre régiment 47<sup>e</sup>, qui a été réduit à un quart de son effectif par des combats antérieurs.

Mais nous supposons que des troupes qui se font transporter en traîneaux et se font suivre de si nombreux bagages ne pensent qu'à leur sécurité. La division rouge, qui se retire par la chaussée Arkhanguelski Zavod-Sterlitamak, est menacée par la 3<sup>e</sup> brigade de cosaques d'Orenbourg, opérant de l'Est. Mais on ne peut généralement compter sur les cosaques, tant qu'ils ne flairent pas la défaite chez l'ennemi. Et les rouges, qui se retirent sans pertes considérables, ne peuvent encore être considérés comme battus.

Je passe la nuit dans une ferme tatare, avec trois officiers d'artillerie, qui ont fait la grande guerre. Après avoir fait enlever tous les lits et divans, qui sont infectés de vermine, nous nous sommes couchés sur la paille. Au milieu de la nuit, le téléphone résonne dans notre pièce. Le colonel Chlésinski, réveillé en sursaut, écoute les plaintes de deux batteries lourdes et de deux batteries légères (chacune de 2 pièces) que l'ennemi, supérieurement organisé, arrose avec abondance. Ayant reçu l'ordre de bombarder les positions ennemies dès l'aube, les artilleurs demandent des renforts immédiats en projectiles. Les batteries lourdes disposent, l'une de 35, l'autre de 10 obus, les batteries légères respectivement de 5 et de 10 obus. Le colonel Chlésinski, furieux de son impuissance, hurle dans l'appareil:

“Vous n'avez qu'à obéir aux ordres que le commandant du corps vous a donnés. Quant à moi, je ne puis rien vous envoyer. Je vous ordonne d'observer la plus stricte économie avec vos provisions ! Vous vous approvisionnez demain chez l'ennemi !”

Immédiatement après, il expédie au C.A. le téléphonogramme suivant:

“Je vous propose de donner un ordre pour retirer immédiatement toutes les batteries du front, où elles sont en danger. Depuis plusieurs jours, nous ne recevons plus aucun projectile.”

Le fait est que les obus qui nous sont destinés se trouvent depuis six jours à Tchesnakovka, et ne peuvent être transportés, faute de traîneaux. A Oufa, où habitent le général, directeur d'artillerie du 4<sup>e</sup> C.A., avec ses aides de camp, etc., tous responsables de l'approvisionnement du front, les traîneaux ne manquent pas, mais il fait gai dans les cafés, on y trouve quantité de femmes faciles, on peut encore y mener -Dieu soit loué – une existence digne d'un gentilhomme, tandis que, dans ces villages de païens, il fait diablement froid, on s'y ennuie, et on s'y trouve parfois en danger.

Mes braves camarades, colonels Chlésinsky et Bek-Mamédof, se plaignent surtout de la pénurie d'obus, mais je n'ai eu aucune peine à constater que rien, ou à peu près, n'arrive de l'arrière, ni farine, ni surtout ces friandises qui rendent la dure vie au front supportable: café, sucre, tabac, etc. On se console déjà:

“Si nous parvenons à accélérer la fuite de l'ennemi, il sera bien obligé de rendre gorge.”

Et je commence à comprendre que cette armée, portée en avant par l'énergie des chefs et les excellentes qualités du soldat, mais presque isolée de l'arrière, se bat non seulement pour vaincre l'ennemi, mais aussi pour se ravitailler.

---

<sup>10</sup> Oui, les soldats rouges, prolétaires et communistes, s'épargnent les fatigues de la marche, en se laissant transporter en traîneaux par les paysans. Calculé à 4 hommes par traîneau, cela fait, pour un régiment de 1,400 baïonnettes, et le reste, 450 traîneaux, auxquels il faut ajouter au moins 650 traîneaux pour provisions de toutes sortes, munitions, etc. Chaque régiment forme donc une immense procession de 1,100 transports, qui occupe l'unique route qu'elle peut suivre, sur une longueur de 10 kilomètres ou plus. Nos soldats, qui vont à pied, – tout comme nos officiers – ont ainsi l'avantage de la vitesse, étant moins encombrés.



## 6. – Soldats sibériens. – Entrée a Sterlitamak.

Sterlitamak, le 4 avril 1919.

La neige continue à tomber à gros flocons dans une très vague clarté du jour. Cavaliers, paysans tatares, soldats sibériens, et les traîneaux et canons, placés sur de longs patins, tout ce cortège d'hommes et de choses semble se mouvoir comme sous la surface d'une eau transparente, où la lumière pénètre de tous les côtés à la fois.

A une distance de 6 kilomètres de la ville, je rejoins le chef du régiment, gesticulant dans un groupe d'officiers, sous un des bouleaux séculaires qui bordent la célèbre chaussée. Le 45<sup>e</sup> se trouve seul sur la route. A droite le bruit du canon: les rouges résistent devant la route vers Samara, qu'on veut leur couper. A gauche, rien. Une reconnaissance, pour retrouver la liaison avec le 47<sup>e</sup>, faiblement menée, n'a pas eu de résultat. Devant nous, sur la même route que l'ennemi ne pourra quitter, d'importantes forces qu'il faudra bousculer, si elles ne se retirent pas, car il faut occuper Sterlitamak cette nuit.

Je regarde attentivement les soldats qui se rassemblent autour de nous. Ce sont les jeunes classes, gamins de 18 à 20 ans, dans lesquels la révolution n'a pas encore tué toute obéissance. Ils ont fait de rudes marches pendant quatre jours, dans une neige profonde, pauvrement vêtus et nourris, se trouvant au feu deux ou trois fois par jour, et n'ayant eu pour dormir que trois heures chaque nuit. Je vois parmi eux des garçons maigres, aux yeux écarquillés de fatigue, presque des enfants qui font pitié, puisqu'ils n'ont pas la consolation d'être partis comme volontaires. Mais ils sont d'une race accoutumée à toutes les duretés de la vie, aux terribles froids qu'aucun autre soldat au monde ne supporterait pendant six mois consécutifs, qui, enfants encore, dans les immenses solitudes de Sibérie, ont pu s'attendre à devoir s'engager, armés seulement de haches, des combats avec des loups et des ours affamés. On n'a pas eu le temps – placé devant une armée nombreuse, et ne manquant de rien, – d'exercer ces jeunes soldats, d'aguerrir leurs corps contre les fatigues de la vie militaire. L'arrière s'enrichit à leurs dépens, leur volant jusqu'aux couvertures et bottes, les laissant sans médicaments, sans armes suffisantes, sans munitions, sans les douceurs qui consolent les soldats des autres armées.

Mais ils sont soutenus par une discipline que je trouve excellente, obéissant à de jeunes officiers sans arrogance qu'ils comprennent, soutenus par leur classe à laquelle le régime bolcheviste répugne profondément, et par les villages qui les reçoivent en sauveurs. Ils sont soutenus aussi par la victoire, par les preuves du désarroi chez les rouges, et enfin par ce mélange de camaraderie et d'orgueil militaire, qui – déjà – constitue l'âme du régiment. Ils sont les cadets de ces soldats russes, qu'on envoyait au feu, en 1914 et 1915, sans fusils, sans préparation d'artillerie, en masses denses que fauchaient les mitrailleuses allemandes, ces braves qui étonnaient l'étranger par leur douceur et leur enthousiasme, ces incomparables soldats russes – que l'histoire ne reverra plus.

Deux bataillons du 45<sup>e</sup> restent en place ; le premier, commandé par le capitaine Sédich – que j'accompagne – avance. Sédich range ses 200 hommes (certaine compagnie ne compte que 43 soldats) en deux lignes perpendiculaires à la chaussée. Plusieurs soldats se mettent à creuser dans la neige dure de petites tranchées, d'où il faut les chasser, puisque nous attaquons. Il est 8 heures. Une neige humide nous souffle au visage, mais l'atmosphère s'éclaircit. Bientôt il nous semble apercevoir à l'horizon le profil sombre de la ville entre la neige claire et le ciel grisâtre. Au loin, de furieux aboiements, qui, pendant des périodes d'assoupissement, semblent une longue plainte âpre et étouffée. Là-bas, passe probablement le train des rouges.

A gauche, vers l'horizon, un petit point rouge qui s'élargit: une maison qui flambe. Contre les nuages incendiés, nous distinguons l'élégant profil d'un minaret et de la cathédrale. Quelques cavaliers passent au loin, parfaitement visibles contre le brasier et qui reviennent, puis des mitrailleuses qui éclatent.

Des coups de fusil sont tirés en face de nous. Il faut de nouveau pousser nos soldats qui se sont arrêtés. Un éclaireur vient nous avertir que la tranchée ennemie se trouve devant nous, à un demi-kilomètre. Par nervosité, quelques soldats se mettent à tirer, sans but, et il faut encore leur imposer le silence.

D'un clocher de la ville, nous parviennent très distinctement les neuf coups de l'heure. Presque aussitôt, un nouvel incendie éclate, tout près du premier, et nous assistons à de brillants feux d'artifice, des fusées à double éclatement, de longues paraboles lumineuses, allumant le ciel d'un bout à l'autre, et accusant contre la neige rougie la longue ligne double de silhouettes noires des soldats. Bientôt de longues séries d'explosions violentes nous parviennent. La retraite des rouges est donc un fait accompli, puisqu'ils incendient leurs magasins de munitions.

Des cris prolongés sortent des tranchées ennemies. D'abord des noms ou mots que nous ne comprenons pas, et après quelque temps une voix forte et claire qui crie:



“Le 3<sup>e</sup> bataillon vers la chaussée!”

Nous nous attendons maintenant à une furieuse attaque par la chaussée, menée par les Magyars et Chinois que nous savons en face de nous (de jeunes troupes auraient depuis longtemps ouvert le feu). Nous mettons nos trois mitrailleuses en position sur la chaussée, mais le silence revient.

Je rejoins les éclaireurs qui, cent mètres en avant, se sont installés des deux côtés du chemin. Au loin de vagues figures qui se meuvent dans l'obscurité relative. Il faut en avoir le cœur net. Je pousse les deux praporchtchiks, et leurs 17 hommes en avant. Après trois minutes, les tranchées ennemies, vides. Après dix autres minutes, les premières maisons ; les habitants, vivement interpellés, rapportent que les rouges viennent de passer.

A un demi-kilomètre de la cathédrale, voilà des figures qui courent: toute une débandade de fuyards. Des avertissements, ensuite des coups de fusil. Nous poursuivons les ombres les plus proches dans la cour d'une maison, où elles disparaissent, mais, au moment où nous y entrons, revolver en main, elles sautent par-dessus un mur. Il faut bien abandonner la poursuite.

Tandis que nos soldats, par groupes de deux, fouillent les maisons, pour y découvrir des bolcheviks cachés, une fusillade derrière nous: le 1<sup>er</sup> bataillon, enfin arrivé en ville, nous prend pour des ennemis. Nous épuisons notre vocabulaire militaire: “Idiots, cochons, espèces de saletés, vous tirez sur les vôtres !”

Dix coups d'airain sonnent d'en haut. Une furieuse galopade: les cosaques viennent “poursuivre” l'ennemi. La nouvelle que nous étions entrés en ville a donc atteint l'arrière-garde. Au tournant d'une rue, c'est une joie de voir la sombre masse de la vieille cathédrale, avec son lourd clocher, noirci par l'âge, surgir de l'immense fond des neiges. Sterlitamak est à nous !

## **7. – Les habitants. – Un “ traître”.**

Sterlitamak, le 5 avril 1919.

Quand j'entre dans la rue, ce matin, toute la population est dehors. Bourgeois et prolétaires, ouvriers et paysans, Russes, Tatares ou Bachkirs, chrétiens ou musulmans, hommes, femmes et enfants, pleins d'une joie nerveuse, se rassemblent en groupes autour de nos soldats et cosaques.

Habités à des fusillades et à d'incessants mouvements de troupes, ils ont passé la nuit, enfermés dans leurs maisons, sans se douter que leur sommeil fût interrompu – déjà – par le bruit de nos armes. Quand on a vu les insignes distinctifs des grades chez nos officiers, les pattes d'épaule rouges chez les cosaques, et l'ordre parfait chez nos troupes qui entrent d'un flot continu, tout le monde est resté ébahi de surprise. Il n'y a pas d'épanchements de joie ni acclamations ou chansons dans les rues, puisque ce sont des Russes. Mais les habitants semblent respirer comme une atmosphère rassérénée, ils se promènent – du matin au soir – en masses compactes, sans but, bavardant avec les nôtres, suivant nos musiques, entrant dans les églises pour prier ; il n'y a que les malades restés à la maison.

La réalisation des rêves bolchevistes avait été confiée aux camarades tous ensemble, et à chacun individuellement. Les soldats prenaient aux passants les paletots qui leur plaisaient, tel communiste entrait dans les chambres de femme, exigeant une place au lit ou le lit tout entier. On entrait dans toutes les maisons, jour et nuit, armes en mains, pour voler. A la moindre résistance, vous voilà arrêté comme contre-révolutionnaire et, le malentendu “éclairci”, vous trouviez votre maison vide. Et entendez bien que ces mesures n'étaient plus dirigées contre les “bourgeois”. On s'attaquait à tout le monde, on prenait les meubles aux pauvres, qui, apeurés, laissaient faire.

Devant la maison qu'habite le chef du 45<sup>e</sup> régiment, tout un attroupement de pauvres paysans tatares et russes, à l'aspect misérable, aux vêtements déchirés. En criant, en pleurant, ils se plaignent que les rouges leur aient pris les derniers chevaux, la dernière vache. Voilà bien des gens guéris du bolchevisme, pour les quelques jours que nous serons là.

La note gaie ne manque pas. Mme N..., pianiste méritoire, me raconte que les commissaires rouges avaient décidé, dès leur entrée en Sterlitamak, que les soldats profiteraient des bienfaits de la culture, que la bourgeoisie s'était monopolisée. Mme N... et une collègue, sortie, comme elle, du Conservatoire de Petrograd, furent nationalisées, pour donner des leçons de piano collectives aux camarades. On rassembla une quarantaine de pianos dans une salle publique. Les deux dames, assises sur une estrade, devant deux pianos à queue, enseignèrent les secrets musicaux à une centaine d'ambitieux, pressés autour des instruments dans la salle. Les pauvres prolétaires apprirent à leurs dépens que les meilleures joies de la civilisation n'appartiendront jamais qu'aux “kaloi kagathoi” et que leur or pur se changera, par le contact avec la foule, en vil métal d'ennui et de





souffrance. Quand ils s'aperçurent, après deux séances, qu'il leur était impossible de jouer un fox-trot ou un two-step (idéal musical de la canaille), ils s'éloignèrent en grommelant.

Sterlitamak, le 7 avril 1919.

Avant-hier, une vingtaine d'officiers, qui avaient servi les rouges, se sont présentés chez le général Banguerski, demander asile. Ils appartiennent à trois catégories:

La première, celle des aventuriers, est représentée par un Tchèque, individu louche qui, après avoir servi le général Doutof comme espion et s'être attaché à un service de contre-espionnage bolcheviste (il le prétend, afin de mieux servir notre cause), offre de s'engager dans notre état-major. Il supplie de ne pas l'envoyer à Omsk, où il serait très probablement fusillé par ses compatriotes.

Il y a ensuite une quinzaine d'officiers de régiments bachkirs, qui, trahis par leurs troupes et entourés par les communistes, avaient été forcés de suivre leurs soldats chez les rouges. On les accepte après une courte enquête.

La dernière catégorie divise les opinions de nos officiers. Un poroutchik de l'ancienne armée, qui vient de remplir les fonctions de chef d'état-major de la 20<sup>e</sup> division de Penza, est tombé dans nos mains. Je l'ai rencontré trois fois dans les bureaux et couloirs de la 12<sup>e</sup> division. Il cause avec nous d'un air distrait, accepte les cigarettes que je lui offre, mais se sent déjà séparé de nous par un abîme. Il refuse de dire ce qu'il sait sur l'armée rouge, et s'expose à la malveillance, même chez ceux qui seraient portés à excuser sa "trahison". Dans les violentes discussions qui s'engagent sur lui entre nous, les mêmes faits servent de prémisses pour des arguments opposés. Pour les uns, son refus de révéler les plans des rouges prouve des conceptions honorables de l'honneur militaire. Pour les autres, le poroutchik accepte ainsi la solidarité avec une armée qui a traité avec la dernière sauvagerie nos officiers – et ses anciens camarades – qu'elle avait pris. En général, les officiers volontaires qui ont appartenu à l'armée tsariste demandent sa mort, à l'exception des vieux, auxquels la vie a appris le pardon pour les faiblesses humaines, et qui ont peut être des fils en Russie.

Le poroutchik a été fusillé cette nuit. Il s'était laissé forcer par un membre du Comité supérieur révolutionnaire de guerre, à mettre sa signature sous un décret de condamnation à mort de nombre de civils. Le peloton d'exécution fut dirigé par un de mes amis, jeune officier très brave, sympathique, silencieux, qui avait perdu ses biens par la révolution, dont le père avait été massacré et les sœurs maltraitées par des rouges. Il avait prié le général Banguerski de lui accorder la faveur de pouvoir commander le feu contre les "traîtres" condamnés. Nous sommes dans les meilleurs termes, et j'échange avec lui une chaude poignée de main quand je le rencontre. Il a une conversation pleine d'intérêt ; mais, quand je l'interroge sur "ses" exécutions, il sourit d'un sourire énigmatique, et refuse de répondre.

## 8. – Optimisme a Omsk.

Sterlitamak, le 8 avril 1919.

Le général Banguerski vient de recevoir copie des nouvelles directives pour l'armée. Omsk, tout en joie et répandant son allégresse dans l'univers, ordonne de poursuivre l'opération, sans relâche. On prendra Kazan et Samara, on marchera ensuite sur Moscou. En attendant, nos soldats feront des marches de 30 verstes par jour contre le feu ennemi. Bien entendu, ce chaleureux optimisme de l'arrière, ce patriotisme des embusqués n'améliorera pas le service des intendances. La farine n'arrive pas, ni les munitions, ni les bottes, ou les couvertures, ou les fusils. Le dégel élargit les rivières ; de petits fleuves ont des lits d'une ou deux verstes de largeur. Mais l'enthousiasme supportera nos jeunes soldats, là où le feu de mitrailleuses posées derrière d'immenses champs de boue, le manque de nourriture et de vêtements démoraliseraient tout autre soldat au monde. Les compagnies comptent en moyenne une quarantaine d'hommes de bonne volonté, mais trop jeunes, épuisés. On complétera les effectifs, pendant la marche. Les commandants de régiment supplient d'accorder du repos, des équipements et du temps pour le cimentage de la troupe. Mais à Omsk, cercles civils et militaires rivalisent en toasts ronflants sur les merveilleuses qualités de ce pauvre soldat russe, qui se tirera bien lui-même d'affaire, supporté qu'il est par la sympathie et la reconnaissance de l'arrière.

Cependant les rouges, en retraite mais non battus, commencent à offrir de la résistance; les cosaques d'Orenbourg, envoyés à leurs trousses, s'en aperçoivent. Leurs soldats ne manquent de rien, nous le constatons par les provisions qu'ils nous abandonnent. Ils disposent d'une classe qui nous manque: celle des «communistes», qui envahissent, partout animés de la même furie de fanatisme, tous les services. Ils ont de la discipline, de haut en bas. Ils ont retrouvé, tous, la soumission, ce bienfait de l'ancien régime, sous des hommes funestes, mais qui sont des maîtres.



### CHAPITRE III

#### UNE RETRAITE STRATÉGIQUE

##### I. – L'évacuation d'Oufa.

Tourkan (Ouest d'Oufa), le 29 mai 1919.

La retraite générale de l'armée de l'Ouest sur la ligne de la Bielaia a été décidée. Les raisons en sont multiples: Enfiévrés par des succès miraculeux depuis deux mois, Omsk et l'état-major de l'armée avaient décidé de continuer l'avance, contrairement à l'avis des états-majors au front. Les troupes étaient épuisées et avaient perdu jusqu'à deux tiers de leurs effectifs<sup>11</sup>. Plusieurs régiments comptaient entre 700 et 800 hommes, certaines compagnies entre 40 et 50 soldats. La fonte des neiges avait démesurément élargi les rivières, dont la défense était devenue extrêmement facile. L'ennemi allait nous opposer des unités de choc, très bien organisées et conduites, qu'enflammerait l'âcre parole du prophète Trotski. Nos soldats, mal équipés et mal nourris, feraient des marches de 30 verstes par jour, et seraient – pour éviter tout retard dans la marche victorieuse sur Samara – complétés et consolidés en route.

Aux inévitables arrêts de l'avance s'est ajoutée la trahison. Dans cette armée de paysans mobilisés dans les gouvernements d'Oufa, Perm et Akmolinsk, n'ayant donc aucune raison pour se rendre à l'ennemi, on vient d'ajouter des Oukrainiens, supérieurement équipés en costumes anglais tout neufs. Au lieu de les disperser parmi les Sibériens, on les a organisés collectivement, probablement pour leur faciliter la trahison. En leur confiant les attaques, le long de la voie ferrée, on a peut-être voulu leur suggérer l'idée d'une reddition en bloc, et l'entrée dans leur patrie. La propagande bolcheviste n'a pas tardé à s'en emparer. Près de Bougourouslan, un régiment oukrainien, favori de la mission anglaise et du général Kappel, a massacré un grand nombre (on rapporte deux cents) d'officiers, s'est unanimement joint aux troupes rouges qui attaquaient et a ainsi ouvert le front.

Une longue série ininterrompue de petites défaites, tout le long du front, ne permet plus d'espérer un retour de la fortune. Il sera même impossible de prendre brusquement position sur la rive droite de la Bielaia, ce qui ôterait pour le soldat fatigué et désappointé, à cette grande opération, le caractère d'un nouvel échec.

Des milliers de wagons, l'artillerie de trois corps d'armée, d'importantes provisions de guerre, poussés en avant pour la marche sur Samara, sont maintenant entassés derrière un front faiblement défendu. Tout l'intérêt que présente donc la retraite d'une armée quelque peu démoralisée devant un ennemi supérieurement approvisionné, se concentre sur ce tronçon de chemin de fer qui de Tchichma – point de réunion des deux lignes de Simbirsk et Samara – mène, par le grand pont de Dioma, à la ville d'Oufa.

La zone entre la Bielaia et le front d'aujourd'hui, déjà vouée à l'abandon, et où l'ennemi commence désormais à s'infiltrer ici et là, ressemble ainsi à un vague champ de bataille, par les fréquentes incursions de la cavalerie rouge, et l'inégalité des résistances que nos troupes, si peu homogènes, opposent à la constante pression de l'ennemi.

Dans cette zone, tout le long du chemin de fer, des troupes de garde, stationnées près des gares et des haltes, et campant en plein air, surveillent les accès de la voie ferrée. Dès le coucher du soleil, on allume dans les prairies et forêts de grands feux de camp. Pendant les interminables soirées, les soldats, couchés ou assis autour des flammes rouges, retrouvent de chères réminiscences de la vie villageoise dans les danses et les délicieuses ritournelles des mélodies nationales, souvent supérieurement exécutées par un artiste campagnard. Les départs réitérés des éclaireurs et sentinelles pour les postes avancés sont à peine remarqués dans la flegmatique et insouciant gaîté, qui étonne par son contraste avec l'incalculable calamité qui frappe nos armées.

Mon wagon, voyageant contre le courant des trains qu'on renvoie vers l'Est, n'a avancé que fort lentement pendant les dernières vingt-quatre heures. A Tourkan, il s'arrête indéfiniment.

Une seule fois, ce matin, un commandement a rangé les trains dans les haltes et gares sur des voies latérales, sur toute la longueur de la voie, et un train blindé, transportant des plates-formes chargées d'autos-mitrailleuses, en route pour le front, a traversé, lourd et menaçant, les resplendissants paysages ensoleillés.

---

<sup>11</sup> Morts, blessés, prisonniers, déserteurs



Je me trouve maintenant depuis douze heures immobilisé dans la petite localité-halte de Tourkan, à 6 kilomètres de Tchichma. Des coups de fusil éclatent à proximité. Nos avant-postes chassent une reconnaissance de cavalerie ennemie. Les rouges font quelques efforts pour couper la voie entre Tchichma et Oufa, où un millier de wagons sont entassés. Ne voulant pas risquer de perdre mon wagon, je le fais accrocher au premier train en destination d'Oufa.

## 2. – Optimisme pendant la retraite,

Oufa, le 29 mai 1919.

Par les mauvaises routes, on voit l'artillerie se retirer, avec un peu trop d'empressement. Les lourds convois, précédés de fortes cavalcades, cherchent de nouvelles positions en arrière, positions qu'on abandonnera bientôt, faute de confiance dans l'infanterie.

Quelques états-majors envoient leurs trains en arrière, et ne retiennent pour leurs transports que voitures et montures. Tous ces trains, wagons d'état-major, wagons sanitaires, d'intendance, de munitions, de transport de troupes, d'ateliers militaires, plates-formes chargées de pontons, de canons, de charrettes, de traîneaux, et de toutes les machineries imaginables, roulent, avec une lenteur amusante, vers Oufa, sur une ligne, dont les constructeurs ne se sont certainement jamais laissés inspirer par des considérations stratégiques. Des entassements se produisent à Dioma, devant le grand pont, sur la Bielalaia, et ici à Oufa. Mais de ce désordre apparent se dégagent régulièrement d'énormes trains de 70 à 76 wagons qui, retardés à chaque halte pendant des heures, rampent tout doucement, en faisant leurs 2 kilomètres à l'heure, vers la zone de sécurité.

Pendant sa retraite, notre armée détruit les petits ponts pour retarder les trains blindés ennemis, et s'il le faut, sacrifiera le grand pont de Dioma. Mais un tel acte de vandalisme, après onze mois d'une guerre, dont l'acharnement ou le désespoir ne sont jamais allés jusqu'à supprimer un des principaux instruments pour la revanche, signifierait peut-être le trop complet aveu d'une irrémédiable défaite.

Acha Balachovska, le 1<sup>er</sup> juin.

Après avoir mis mon wagon en sécurité, je retourne au front. Mais l'esprit simpliste des fonctionnaires, tant civils que militaires, admet difficilement – une fois la retraite commencée – un seul mouvement en sens inverse. J'ai donc tout le temps, dans la "tiéplouchka", où j'ai pris place avec une dizaine d'officiers et une vingtaine d'hommes, de faire mes petites observations.

Les espérances d'il y a un mois ont un caractère si obstiné, et la retraite y est tellement contraire, que les bruits les plus extraordinaires se répandent et se font admettre, même par les officiers généraux, bruits qu'il serait difficile de contrôler, puisque les relations avec certains états-majors, complètement perdues depuis quelques jours, n'ont encore pu être rétablies. On croit, toutefois, que notre retraite fait partie d'un plan général, que l'armée Gaïda, qui s'était déjà trouvée à 120 kilomètres de Kazan, aurait forcé cette dernière redoute du bolchevisme sur la Volga, que la fuite des rouges et la liaison avec les troupes de Dénikine ne seraient qu'une question de quelques jours, etc. On revit, les courages se raniment.

Plusieurs des états-majors se sont bien conduits. Celui du général Voïtsekhovski, commandant le 2<sup>e</sup> C. A. d'Oufa, est par deux fois resté à portée de fusil de l'ennemi. Tel autre, par exemple celui du général Kappel, s'est mis à cheval, entouré d'une garde de cavalerie, pour pouvoir plus longtemps contrôler le travail des régiments. L'absence complète de ses nouvelles, depuis cinq jours, a donné naissance aux conjectures optimistes, dont j'ai parlé. Il est toutefois étonnant qu'on ne soit pas parvenu à établir une liaison par postes de cosaques.

## 3. – Misère de réfugiés.

Entre Acha-Balachovska et Oufa, le 2 juin.

Et toujours ce bruyant mouvement vers l'Est. 3,500 wagons transportent le matériel de l'armée, et la bourgeoisie d'Oufa. Fonctionnaires du gouvernement, autorités locales, personnel du chemin de fer, prêtres, grands et petits bourgeois. Chrétiens, Juifs, ou Tatares, tous ceux qui, sous la terreur rouge, sont menacés de mort ou de tracasseries réglementées, et qui, par leur position sociale ou leurs amis, ont pu s'emparer d'un wagon de voyageurs, ou de bagages, ou à bestiaux. Partout, les portes des wagons sont ouvertes, et dans ces milliers de voitures se déroule une vue kaléidoscopique sur la misère humaine.

Tous ces pauvres gens, revenus à Oufa, il y a un peu plus que deux mois, avec meubles et bagages, pleins de confiance en des proclamations et perspectives trop optimistes, s'étaient mis à rebâtir leurs foyers détruits. Cette fois, ils n'emmènent dans leur douloureuse fuite que ce qui leur tient le plus à cœur. Une dame, propriétaire, que



j'avais rencontrée à Sterlitamak, voyage avec deux enfants et cinq chevaux, tous entassés dans le même wagon de bétail. Dans d'autres voitures, deux ou trois familles se sont réunies: gens de condition, bien habillés, mais qui, en ce sordide entourage, ont de la peine à maintenir la propreté. Parfois aussi des spectacles plus gais: autour d'une table chargée d'un énorme samovar, un étonnant nombre de jeunes filles, en robes claires, pleines de gaîté et de verve. Mais par la plupart des larges portes entrebâillées, on croit voir dans des wagons de bétail, des gens courbés sous l'inquiétude et le découragement.

Et encore, parmi la nombreuse population en fuite, tous ceux qui ont su se faire inscrire sur les listes pour les wagons, sont-ils des êtres privilégiés. Aux côtés de la voie ferrée, un autre interminable cortège accompagne la fuite de la bourgeoisie: c'est l'exode des petites gens. Il y a d'abord quelques "bourgeois", qui n'avaient pas voulu croire à une si invraisemblable et subite défaite, ou avaient préféré rester sous la terreur rouge plutôt que d'abandonner le peu qu'ils possédaient, et qui, le dernier jour, quand le canon tonnait devant la ville, pris d'une peur féroce, ont jeté quelques effets dans une charrette, et se sont sauvés, comme s'ils étaient poursuivis par des démons. Et puis, en nombres incalculables, des ouvriers et paysans, parents de soldats qui servent dans l'armée "blanche" ou simplement gens qui avaient fait l'expérience du bolchevisme, et qui remplissent maintenant, jusqu'à l'horizon, les routes menant d'Oufa à Zlatoust.

Après l'exode encombrée de la classe aisée et rattachée aux traditions gouvernementales, en voici donc une autre qui donne bien plus à penser. Toute une populace, sur laquelle le gouvernement n'a pu exercer aucune pression et qui, par une fuite éperdue et spontanée, manifeste ses véritables sentiments à l'égard d'un régime qui prétend se fonder sur ses aspirations. Campagnards, ouvriers, ou tout petits bourgeois, fuient la cherté des vivres, l'insécurité de la vie, la famine, une intolérable tyrannie à mille têtes, qui n'épargne ni les croyances séculaires, ni les traditions de la race, ni l'intimité de la famille. Ils ne manifestent aucune affection exagérée pour le gouvernement de l'Amiral, mais ils y apprécient un régime purement national, dans le sens très vague et d'autant mieux compris du mot. Et ils opposent au règne des classes aristocratiques russes ce régime rouge avec son incroyable grossièreté qui n'est d'ailleurs qu'une grotesque exagération des mauvaises manières, naturellement inhérentes à toutes les démocraties.

Tout près de nous passe un paysan tatar, avec sa femme et un petit garçon, nu-pieds, chargés de sacs, sombres et fatigués. Partout, dans les prairies, les champs et aux abords des forêts, je vois des camps de réfugiés, qui préparent leurs sommaires repas au-dessus des branches sèches que les enfants sont allés chercher sous les arbres. Des chevaux dételés, du bétail qu'on sauve, paissent autour des groupes que composent toutes les classes, mêlées dans la fraternité du malheur. Et enfin, sur tous les chemins, jusqu'à perte de vue, la procession de réfugiés, par petits paquets. Ce que je vois est comme le plébiscite muet et éloquent de tout un peuple, sur cette révolution, acclamée comme transition vers un état social supérieur, et qui, n'aboutissant pas, devient définitive.

#### **4. – Soldats en équipements anglais. – Réquisitions.**

Tavtimanova, le 3 juin.

L'armée Khangine est composée d'unités de valeur fort inégale. Tout un corps d'armée, aussi bien préparé qu'il pouvait l'être à mille kilomètres de cette guerre de surprises, par le général Kappel, avait récemment fait son entrée au front, des soldats, chez qui on avait voulu éveiller, par de complets équipements anglais, une nouvelle dignité devant engendrer ensuite, tout naturellement, toutes les autres vertus militaires, n'ont en rien prouvé être supérieurs à leurs frères d'armes, ces sans-culottes qui se battent depuis onze mois. Au contraire, un régiment, que tout le monde à l'intérieur de la Sibirie admirait comme une preuve vivante du secours que les Alliés apportent à leur sœur malheureuse, s'est rendu aux bolcheviks – comme je l'ai dit plus haut – et ces faux braves attendent, pour prix de leur trahison, d'être renvoyés en Oukraine.

Je vois, dans les voitures d'ambulance et "tiéplouchkas" qui passent, de nombreux blessés, vêtus à l'anglaise. Un calcul sommaire donne pour résultat: 80 % blessés à l'index de la main gauche, 15 % au même doigt de la main droite (des gauchers vraisemblablement), et seulement 5 % blessés plus sérieusement. Tout cela est fort peu rassurant. Je doute que de si palpables cas de lâcheté soient avec la même impunité commis chez les bolcheviks, dont il y a lieu d'admirer la sévère et sanglante discipline.

Igino, le 3 juin.

Deux wagons de munitions, demandés d'urgence pour le front, et auxquels j'ai fait attacher notre tiéplouchka, se trouvent déjà depuis deux jours à Tavtimanova. Puisqu'il y a un ordre général de retraite, MM. les fonctionnaires,



à moins d'être suffisamment secoués, – il n'y a rien comme les commissaires rouges ou les cosaques pour leur mettre le revolver sur la tempe – n'envoient plus rien en avant.

Je laisse donc rouiller cartouches et obus à 00 kilomètres du front, je fais réquisitionner une charrette de paysan à deux chevaux, conduits par un Bachkire, et pars avec mon ordonnance pour Iglino.

Au village Bachkirskaia – qui est *mirabile dicta* un village russe – où je m'arrête pour prendre quelque part le samovar,, de simples paysans, auxquels je me suis adressé, me désignent une petite maison blanche: “Ne venez pas chez nous. Allez là-bas, c'est un bourgeois !”

Quelle accusation mortelle à un moment où tout le monde croit l'arrivée des rouges prochaine! Dans la maisonnette blanche, pauvre mais propre, et où des gravures et de gracieux bouquets de fleurs montrent un certain goût, je trouve la femme et la mère du maître d'école, qui lui-même s'est enfui en compagnie du prêtre et d'un certain nombre de paysans.

A Iglino, je passe la nuit chez des paysans. Comme presque partout, le village se trouve en lutte avec le commandant d'étapes, auquel les militaires s'adressent à chaque instant pour voitures et chevaux. L'armée “blanche” avait introduit, après les méthodes arbitraires et vexatoires des bolcheviks, un plus humain système de réquisitionnement. La populace avait commencé par accueillir joyeusement – parfois en processions religieuses<sup>12</sup> – les “libérateurs”, mais a inévitablement fini par se cabrer contre les abdications du droit sacré de la propriété, que chaque armée range parmi les non moins inviolables devoirs du citoyen. Pour la guerre sainte contre les bolcheviks, les paysans ont donné, sans résistance, leurs fils ; mais dès qu'il s'agit de leur apporter vivres et cartouches au front, ils cachent les voitures et chassent les chevaux dans les lointaines forêts. Ils espèrent que, sitôt la paix déclarée, leurs fils leur reviendront, et qu'ils retrouveront la cour et l'écurie remplies.

Mais le temps presse, et il est impossible de faire le procès aux intentions récalcitrantes des habitants. Après avoir, par une politique sage et prudente, qui est celle du gouvernement d'Omsk pour les provinces, si longtemps ménagé la chatouilleuse susceptibilité des petits propriétaires, sur lesquels le régime a voulu s'appuyer, il faut donc hâtivement arrêter et punir les gens qu'on soupçonne de vouloir se dérober aux ordres de réquisitionnement.

Torbasly (sur la Bielaia), le 4 juin.

Parti d'Iglino dans la matinée, j'arrive à midi à Chakcha, petite gare au bord de la rivière l'Oufa, où réside le général Voïtsekhovski, commandant le 2<sup>e</sup> C. A. C'est un jeune officier plein d'énergie et d'intelligence, dont les débuts en Sibérie – comme ceux du général Grévine – ont été secondés par les Tchèques. Je retrouve auprès de lui le capitaine Lacau, officier français d'une bravoure éprouvée et d'une culture distinguée.

Les deux armées se regardent, tout le long des rives de la Bielaia. Les rouges ont l'initiative, puisque notre rôle se borne à attendre. On craint leur traversée à un point particulièrement dangereux, où la rivière forme, près de Krasni Yar, une boucle qui empêche la défense intégrale de notre rive.

Je me rends ensuite chez le général Kosmine, commandant la 4<sup>e</sup> division, à laquelle le secteur Nord d'Oufa est confié. Le général Kosmine s'est acquis une renommée, en pénétrant, au mois de mars, avec 4,000 hommes, profondément dans les lignes rouges, et en déterminant ainsi la prise d'Oufa. C'est un officier instruit et énergique, et il a donné les preuves d'une intrépidité qui n'est pas de trop chez les chefs de division dans cette guérilla sibérienne. Au courant de ce qui se passe à Omsk et dans les intendances, il m'annonce son arrivée prochaine à Omsk, si les circonstances au front le permettent, pour y balayer toute la bande d'embusqués, avec ses quatre régiments, qu'il assure avoir complètement en main.

Dans la soirée, j'arrive chez le colonel Slotof, commandant le 14<sup>e</sup> régiment. C'est un cosaque d'Orembourg, trapu, respirant l'énergie, aimant la guerre pour la guerre, partageant les haines de ses troupes et les enflammant à

---

<sup>12</sup> Ces mêmes paysans se sont plus tard partout portés à la rencontre des troupes soviétiques, prêtre en tête, portant des icônes et des bannières flottant au vent, offrant le pain et le sel aux vainqueurs. Fut-ce une protestation contre les atrocités du gouvernement de l'amiral ? Ou la pure joie du prolétariat de pouvoir acclamer ses libérateurs ? Nullement. Un gouvernement russe (ou autre) aurait le plus grand tort d'attribuer une valeur excessive aux manifestations de la «volonté du peuple». Le gouvernement d'Omsk ne disposait pas de l'élite nécessaire pour diriger la nation. Il avait été trop dur dans les villes et trop mou en province. Les paysans redoutaient les commissaires et se moquaient de l'humanité des officiers et fonctionnaires de Koltchak. En portant chaque fois au vainqueur non seulement le pain, mais l'hostie, ils semblaient dire: « Qui que vous soyez, soyez forts, et nous vous obéirons et vous aimerons !”



propos. Il appartient, comme les généraux Banguerski, Kosmine, Grévine, les colonels Moltchanof, Lareonof, et quelques autres, à une catégorie d'officiers supérieurs patriotes – pas très nombreux en Sibérie – intrépides, d'habitudes simples, aimant et cherchant le contact de leurs hommes, ouverts à leurs plaintes et souffrances, en somme le genre d'officiers pour ces organisations de soldats forcés à la guerre, et qui pourraient faire plus, s'ils étaient mieux appuyés par l'arrière, qui les lâche ou à peu près. Il existe un abîme entre les régiments qui se battent, isolés, dans une profonde misère, et les états-majors éloignés qui dirigent la guerre d'une distance de quinze cents verstes. Et on y rencontre deux opinions opposées sur le recrutement, l'exercice, l'armement des unités combattantes.

Par le nombre peu élevé des troupes par rapport au front, par les convictions peu décidées chez les adversaires, la guerre sibérienne est plus sujette aux surprises et au hasard. Elle exige des chefs plus hardis, animés d'un esprit d'initiative et d'à-propos, et dont une longue expérience de la guérilla a créé une renommée personnelle de bravoure et comme une habitude du succès pouvant agir sur les hommes.

Il y a un an, les officiers dont j'ai parlé ont groupé sous l'égide des Tchèques – on retrouve l'étranger dans tous les commencements en Sibérie – les premiers volontaires autour du drapeau russe. Ces officiers, promus à des postes plus importants, sont à peu près les seuls exécutants d'aujourd'hui, ne pouvant en aucune façon influencer la conduite générale de la guerre.

On organise en arrière du front, sous des officiers dont l'expérience militaire a été interrompue par un séjour en Chine et dans les capitales sibériennes, de nouvelles unités, auxquelles on distribue en abondance armes, équipements et commodités de la vie. On abandonne à eux-mêmes ces autres régiments qui sont en campagne depuis une année, on les laisse se débrouiller comme ils le peuvent, pour la nourriture, l'habillement, l'armement, et on leur conseille cyniquement, quand ils se plaignent, d'aller s'approvisionner chez les rouges. Ils l'ont fait depuis l'avance. Pendant la retraite, l'intendance rouge, abondante et contrôlée par des maîtres sévères, leur fait défaut!

## 6. – Sans-culottes mahométans.

Novo-Torbasli, le 5 juin.

Le colonel Slotof me présente son régiment. Figurez-vous plusieurs centaines de jeunes gens, ayant en général bonne mine, et dont une grande partie ont un air fort décidé, mais qui, par l'ensemble de leurs costumes, casquettes, armes, ressemblent plutôt à une bande de brigands qu'à un régiment de ligne. Ils sont vêtus de tuniques, vestons, fracs, blouses ou chemises, la plupart honteusement déchirés. Ils portent une effroyable collection de culottes, pantalons collants ou flottants de toutes couleurs, et à travers les innombrables déchirures desquels le corps nu est pleinement visible. Des casquettes grises, brunes, noires et vertes, bonnets d'étoffe ou de fourrure, chapeaux de feutre, de cuir, de castor, ronds, pointus, carrés, tricornes, chapeaux de noce, de Tyrolien, de prêtre. Des bottes noires, rouge flamboyant, jaunes, souliers de cuir ou de feutre (valenki), jambières et guêtres, dans un état horrible, déchets de collections préhistoriques. Un soldat sur neuf ou dix est nu-pieds. Ici et là un type souriant, tout fier de pouvoir se présenter dans un costume neuf, aux bottes reluisantes: l'heureux bougre a tué un communiste de marque.

Pourtant cette troupe s'est battue depuis un an, manquant parfois de linge pour se couvrir les pieds par un froid de 40 degrés (pendant quelques mois, personne ne disposait de chaussures). Après avoir commencé la campagne de Lékatérinbourg en septembre 1918 avec 5 cartouches par homme et sans mitrailleuses, ce régiment en loques et haillons peut maintenant mettre en ligne 70 mitrailleuses, prises à l'ennemi.

Une des raisons de ces remarquables qualités de combat consiste en un acharnement religieux et racial. Le régiment est, pour 70 %, composé de musulmans (Bachkires) du district (ouezd) de Zlatooust, dont les habitants ont considérablement souffert des détachements rouges. Le nombre des volontaires (200 sur les 900 hommes que compte le régiment) est relativement élevé. Les populations musulmanes, cherchant une remarquable solidarité avec les orthodoxes, dont ils ont parfois défendu églises et cloîtres, ont apporté, dans les attaques, un peu de la sainte fureur que les trop prétentieuses négations de la religion inspirent au vrai musulman: "Les incroyables ont le mensonge pour guide. Les croyants marchent au flambeau de la vraie foi!"<sup>13</sup> Un jeune garçon

---

<sup>13</sup> Les seules églises auxquelles la propagande bolcheviste en Sibérie ne s'est jamais attaquée sont les synagogues. Les églises orthodoxes ont été le plus souvent abandonnées par les Russes avec une volonté remarquable. Au gouvernement d'Oufa, non seulement les mosquées, mais les cloîtres chrétiens ont été défendus par les Bachkires. Un Tatare qui remplit à Oufa, au mois de mars la fonction de gardien de deux boutiques, l'une d'icônes, l'autre de linge, ne quitta pas la ville – quand les



me dit: “Les bolcheviks nous ont dit qu'il fallait que la Russie tout entière ait les mêmes opinions en toutes choses, et que nous-mêmes, pour cette raison, devrions sacrifier les nôtres. Ils ont pris à nos parents le blé et les chevaux, ils veulent aussi nous prendre la foi. Nous ne nous soumettrons pas!”

Je considère comme une autre raison des remarquables succès que le régiment a connus, l'impitoyable dureté qu'il exerçait envers l'ennemi. Après avoir trouvé officiers et camarades massacrés dans des circonstances atroces, ces soldats ont usé systématiquement et sans pitié du droit de représailles. Leur renommée, faite de bravoure et de dureté, est telle, que partout le vide s'est fait autour d'eux. Dans cette guerre, toute la tactique des petites unités consiste en des essais d'encerclement: une force ennemie, menacée d'être coupée de sa base par un tel régiment, se retire immédiatement.

Le gouvernement d'Omsk flotte entre deux courants: celui des cosaques, dont on oppose la nagaïka à la terreur bolcheviste, et une politique, peut-être influencée par l'étranger, qui repose sur des principes humanitaires et des considérations utilitaires. Au moment où j'écris, des procureurs militaires provoquent arrestations et emprisonnements de nombreux officiers qui ont exercé des représailles contre le prisonnier ennemi. Des chefs méritoires ont ainsi été jetés en prison, pour avoir maltraité et tué des communistes.<sup>14</sup> Si les quatre services du contre-espionnage d'Omsk avaient usé des mêmes méthodes – ils auraient sans danger pu apporter des ménagements dans les leurs – envers ceux qui conspiraient contre les précieuses vies de l'amiral, de ses ministres et des 2,500 officiers des bureaux de la capitale, le gouvernement aurait succombé depuis longtemps.

Même la guerre au front occidental – guerre entre gens plus civilisés et de mœurs apparemment plus douces – a connu de nombreux cas d'atrocités qu'on a été obligé de commettre, afin de ne pas laisser à l'adversaire un avantage dont il abusait. Dans toutes les guerres, les inventions de l'adversaire le plus dur et impitoyable ont une tendance à devenir de droit et définitives. Seul celui qui se sent fort, a droit d'être généreux. La générosité d'un faible n'est jamais interprétée comme une vertu, mais comme un calcul.

## 7. – Guerre défensive

Novo-Torbasly, le 5 juin.

La rivière Blanche (Bielaïa) sépare les adversaires sur une longueur de 200 kilomètres, et il semblerait que chaque rivière sibérienne est une idéale ligne de défense. Ici, le fleuve forme cependant une boucle, coupant dans notre front une presqu'île, qu'il est difficile de défendre intégralement. L'ennemi en occupe – c'est-à-dire sur notre rive – la pointe, où ses positions fortifiées et cachées derrière une forêt, sont, en outre, protégées par ses mitrailleuses sur la rive gauche. Il a un excellent observatoire au sommet d'une colline, remontant à pic de la rivière.

En face, près du village Krasni-Yar, qu'il occupe, l'ennemi tient sous vapeur un bateau, que nos troupes ont malheureusement laissé sur l'autre rive, et que la forêt dont j'ai parlé plus haut ne permet pas de repérer. Nos batteries ont reçu pour tâche de détruire par tir indirect ce navire qui pourra, un jour, servir au transport des canons ennemis. Avant d'épuiser les 45 obus qu'on vient de nous apporter, il faudrait installer un observatoire, dans la forêt qui nous cache le navire. Il faudrait pour cela une centaine d'hommes décidés, sous un chef énergique, mais il semble que, depuis peu, un ressort se soit brisé. L'ordre d'aller incendier la forêt n'a pas été exécuté: “Le sol serait trop marécageux!” Un autre ordre: “Pousser les rouges à l'eau et installer sur la rive un artilleur pour diriger le tir”, ne l'est pas non plus, “On ne connaît pas exactement le nombre des ennemis !” Les tranchées dans la presqu'île, que je visite minutieusement, se trouvent séparées de la forêt que l'ennemi occupe par une bande de terrain d'un demi-kilomètre. Aucun désir d'avancer. L'artillerie ne pousse donc pas, l'infanterie reste sur la défensive, et chacune des deux se plaint de l'autre. L'esprit d'initiative est sévèrement atteint.

A ceux de mes lecteurs qui seraient disposés à blâmer sévèrement les jeunes officiers de l'armée sibérienne, je fais remarquer qu'aucun officier au front occidental ne s'est jamais trouvé dans des circonstances semblables:

---

rouges approchèrent – avant d'avoir mis les icônes en sécurité. Il abandonna le linge. Au gouvernement de Belebey, les Tatares vivant près d'un cloître de femmes en défendirent, armes en mains, l'approche aux rouges: les paysans russes l'avaient abandonné.

<sup>14</sup> Deux jeunes officiers m'ont écrit des lettres demandant d'intervenir à leur profit auprès du général Sakharof: pour avoir fait battre un spéculateur bolcheviste, ils étaient menacés de détention comme criminels de droit commun.



après la trahison de Bougourouslan, chaque chef russe peut craindre d'être abandonné par ses hommes et livré à d'atroces tortures, tandis que les ordres d'en haut défendent des représailles préventives.

Les ordres de retraite étant donnés, on n'attaque plus, ni ici, ni nulle part ailleurs. Sur un front aussi dégarni (des deux côtés), la chance est inévitablement pour l'adversaire qui attaque, si l'autre n'est décidé qu'à tenir. On laisse donc tranquillement en possession de l'ennemi ce bout de terrain dans notre zone, ou, probablement, une traversée – que tout le monde craint avec une philosophie stoïque et résignée – se prépare déjà.

## 8. – La ville d'Oufa sous un régime de cosaques.

Oufa, le 5 juin.

J'entre à Oufa, du côté Nord, à la fin de l'après-midi. A part un bombardement peu intense, auquel les rouges soumettent la ville, j'y trouve un ordre parfait. Dans les faubourgs – pour une grande partie abandonnés – quelques familles d'ouvriers et paysans, tranquillement assises devant leurs maisonnettes, attendent les rares soldais qui passent, pour les interroger. Le centre de la ville est complètement abandonné: le regard traverse les maisons vides.

Au logis qu'on me désigne, je trouve la lumière électrique, l'eau dans la salle de bain. La municipalité siège ; un bureau pour les affaires du gouvernement, un autre pour les questions du ravitaillement, fonctionnent ; la milice occupe les carrefours ; les pompiers traversent les rues pour éteindre les incendies causés par les obus des rouges. Cet appareil de l'ordre dans une grande ville vide, cette apparence de vie normale dans une population d'ouvriers, travaillant sous le regard des cosaques qu'on voit circuler partout, fait soupçonner que la nagaïka et le revolver n'ont pas été étrangers à ces subites conversions. Voici ce qui s'est passé:

Le 1<sup>er</sup> régiment de cosaques de Sibérie, en temps ordinaire caserne à Omsk, avait été envoyé dans la direction de Tchichma, pour y arrêter l'avance ennemie. Il se trouva en face d'un détachement monté, fameux pour sa bravoure et ses cruautés, celui de Kachérine.<sup>15</sup> Il le retint pendant 24 heures devant le grand pont de Dioma, permettant ainsi aux piétons et équipages attardés de se retirer en ville. Pendant cette journée, les scènes les plus sinistres s'y jouèrent.

Une nuée de spéculateurs – on dit pour la plupart Israélites – venus de Sibérie pour attendre ici, entre deux fronts, la vague de famine montant du Centre de Russie, se mirent en contact avec les soldats, qui leur vendirent les provisions de farine (240 tonnes à la gare) de l'armée. Les énormes quantités d'eau-de-vie que le gouvernement de l'amiral avait préparées dans les villes sibériennes furent l'objet de tous les désirs. La direction du Vinni-sklad distribua aux soldats, à leurs amis et amies, en quelques heures, mille védros (20,000 bouteilles) d'alcool à 96 %. Ce fut bientôt une ivresse générale. On brisait les devantures des boutiques, des bandits entrèrent dans les maisons et commirent des vols et des meurtres. Hommes, femmes et enfants se réfugièrent dans les églises pour prier. Les ouvriers de toutes les usines cessèrent le travail, prétextant le bombardement. Le personnel médical d'un grand asile d'aliénés, médecins et gardiens, déserta. Les incendies qui éclatèrent partout ne furent plus éteints, sous le prétexte que tous les chevaux avaient été emmenés par l'armée "blanche". Les bolcheviks locaux, en face de ce désordre, croyant en la prochaine entrée des bataillons soviétiques, sortirent de leur longue réserve. Quelques "intelligents" rouges répandirent des proclamations acclamant la République soviétiste et préparèrent d'énormes drapeaux rouges, où j'ai vu en colossales lettres blanches: "La bienvenue à la République socialiste soviétique fédérative russe !" Ils entrèrent en contact avec l'ennemi et favorisèrent l'entrée de quelques commissaires et officiers bolcheviks déguisés. Vers le soir, des signaux lumineux éclatèrent tout près de nos batteries en haut de la gare. Nos radeaux, amarrés près de la rive droite, en vue d'une digression possible vers l'autre rive, furent détachés et emmenés par le courant. Dans ce pandémonium, de petites bandes de brigands furetaient les maisons pendant une interminable nuit sans lumière.

C'est à ce moment que les cosaques entrèrent en scène. Le 1<sup>er</sup> régiment de cosaques de Sibérie a une longue expérience à manier les problèmes que les révolutionnaires posent aux gouvernements russes. Dans quelques

---

<sup>15</sup> Trois frères Kachérine ont organisé des détachements de cosaques «rouges». Leur père, riche cosaque, ataman d'une stanitza de l'Oural, et ancien khorounji au front allemand, avait posé sa candidature pour le poste d'ataman du district (okroug) de Verkhnié-Oural, et échoué. *Deinde irae*. Homme sans conviction – comme Goloubief au Don, etc., – il offrit son bras aux bolcheviks. Ses trois fils, officiers russes comme lui, gens fort peu intelligents, comme la plupart des cosaques, mais brutaux, féroces, grands buveurs, compris et aimés des leurs, organisèrent des détachements de choc qui sont parmi ce que Trotski a de meilleur au front.





heures, les ouvriers de l'usine à eau et de l'usine à électricité avaient été ramenés à leur travail par des pelotons de cosaques parfaitement disposés à les exécuter au moindre signe de chômage ou de sabotage. Les médecins de l'asile d'aliénés, placés entre l'alternative d'être fusillés sur place ou de continuer leurs travaux, se rangèrent docilement, suivis de leurs acolytes. Les pompiers, sous leurs énormes casques de cuivre poli, attelés, au lieu de chevaux, aux pompes, et toujours escortés de cosaques fort taciturnes, allèrent partout éteindre les incendies,. Les explosions de joie des rares, mais bruyants bolcheviks cessèrent. Espions, propagateurs du nouvel évangile, bandits, spéculateurs, marchèrent, en lignes ininterrompues, sous les fouets des cosaques, hauts à cheval, vers les lieux les plus déserts, et certes pas pour y être décorés. Après un jour et demi, on aurait pu entendre tomber une épingle à Oufa. Il y régnait un ordre qu'elle n'avait pas connu dans ses jours les plus prospères. Ce fut l'ordre de Varsovie.

Mais là ne s'arrêtèrent pas les bienfaits des cosaques. Le commandant de la ville, le très énergique aide du chef du 1<sup>er</sup> régiment, jugea nécessaire la reprise de la vie "normale". Puisque le conseil municipal avait été évacué avec tous ses services, la population tout entière fut convoquée, toujours par les cosaques. Le commandant tint à cette foule apeurée un discours plein de menaces et de bon sens, lui fit nommer, en moins d'une heure, sous un beau ciel d'été, un maire, un conseil municipal, un conseil régional (ziemskaia ouprava) et quelques autres comités qui reçurent l'ordre d'ouvrir, sans aucun retard, leurs bureaux.

Pour ma part, je suis d'avis que les cosaques, à Oufa, ont donné un excellent exemple au régime démocratique. Ils ont, sans effort apparent, tiré de l'anarchie une organisation sociale, basée sur le système électif, et appuyée sur un ordre absolu. Il est vrai qu'ils ne se sont pas pour cela démis – après cet insigne bienfait – de leurs pouvoirs de contrôle. La milice portait les rouges pattes d'épaule des cosaques de Sibérie, et les pelotons d'exécution continuèrent à organiser, jour et nuit, de sinistres cortèges par les rues, dont le spectacle fit perdre l'haleine aux bourgeois mêmes.<sup>16</sup>

Dans les sociétés civilisées, nous ne connaissons la force qui en assure la stabilité que sous l'aspect d'agents de ville paternels et débonnaires, posés – presque en sinécure – aux coins des rues. Ces cosaques de Sibérie sont leurs confrères, et il serait injuste de leur associer, tant en Russie qu'en Sibérie, les organisateurs de meurtres en masse et les assassins de citoyens innocents.

Il faut toutefois que cette force brutale, inexorable et – il faut le dire – parfois aveugle qu'on lâche sur des groupes entiers de fauteurs de désordres, soit bien domestiquée. Que leur chef soit Son Excellence Volkof ou quelque autre formidable cosaque enraciné dans le dogme de la force, il faut que le chef du gouvernement soit tellement au-dessus et indépendant de lui, qu'un simple geste d'autorité – sans jeux d'équilibre – suffise pour le faire rentrer dans son rôle subordonné. Des deux côtés de la frontière d'Asie, c'est la faiblesse des gouvernements qui se venge sur les citoyens.

## 9. – La Bielaia est traversée.

Oufa, le 6 juin.

Hier, la Bielaia, puissant fleuve sibérien et obstacle quasi définitif, a été traversée par l'ennemi, en face du C.A. du général Galitsine, au moment même où son état-major rapporta au commandant de l'armée que les rouges ne passeraient pas et que les patriotes pouvaient dormir sur deux oreilles. Pendant toute la journée, les officiers de notre 12<sup>e</sup> division (général Banguerski) occupant le secteur Sud d'Oufa, ont observé des transports de troupes et de canons dans la direction Nord. C'est donc là que va se jouer le sort de la ville.

Cette nuit, les rouges ont avancé leurs canons, avec une incroyable audace, jusque tout près du fleuve, d'où nous les avons chassés par un tir direct. Pendant ce duel d'une heure qui n'a, en somme, abouti à rien, l'ennemi a fait un essai de traversée qui a échoué, grâce à une bonne surveillance par le 13<sup>e</sup> régiment.

On a placé quelques batteries légères en haut de la gare, surplombant la rivière. J'y trouve une vue magnifique sur les immenses prairies du gouvernement d'Oufa, couvertes d'une herbe claire et touffue, et inondées par la fonte des neiges. Les eaux puissantes de la Bielaia serpentent entre les rares bosquets et dessinent en bas, sur l'interminable pelouse, un large méandre, resplendissant sous un ciel brûlant. Sur les rives de ce fleuve, jadis si vivant et maintenant si complètement abandonné par la navigation, au-dessus de la ville naguère si prospère, et sur les champs que personne ne laboure, éclatent les obus, au hasard, et dans le vide.

---

<sup>16</sup> Les cosaques ont fusillé à Oufa, pendant leur court interrègne, 670 personnes



Nos batteries attirent le feu de l'ennemi, notamment deux canons lourds, posés en plein marché, au centre de la ville, et quelques batteries derrière la crête qui surplombe la Bielaia. Mais on semble en avoir mal signalé les emplacements à l'ennemi. Le bombardement traverse la ville, ne portant l'indice d'aucun système. Après trois jours, aucun obus n'a touché nos batteries, aucun soldat n'a été tué ou blessé. La bourgeoisie est entièrement absente. On ne voit courir partout, blêmes et haletants, que des femmes et enfants, appartenant à la classe ouvrière, pour échapper aux projectiles de leurs amis.

Ce matin, la Bielaia, insurmontable obstacle, si elle était gardée par de bonnes troupes régulières, a été franchie par l'ennemi à un second endroit, près du village Krasni-Yar, exactement au secteur que j'avais visité. Les rouges ont utilisé pour le transport des 24 canons, qui se trouvent déjà sur notre rive, ce bateau à vapeur que nous n'avons pas, depuis quatre jours, réussi à détruire.

Qui est-ce qui se trouve à la base de ces séries ininterrompues de coups d'audace (audace si peureuse !) et de succès chez l'adversaire et des uniformes négligences, faiblesses, aveuglements chez les nôtres. Pourquoi cette brusque inversion des rôles ? D'où vient aux bolcheviks, après une si misérable retraite, cette subite tension de l'esprit qu'on appelle un "moral élevé", et comme une confiance en la supériorité de leur cause ? Comment cette volonté si tenace de vaincre, chez les chefs bolchevistes, se communique-t-elle avec une plus grande facilité aux jeunes paysans, pourtant si peu enflammés pour la guerre civile ?

L'absence de boissons alcooliques chez les rouges, les formations de volontaires communistes, l'impossibilité pour les officiers du métier de se faire embusquer, le contrôle des intendants et des états-majors par des commissaires politiques intéressés à la conservation de leur régime, voilà autant de facteurs imperceptibles, dont chacun semble sans importance et négligeable, mais qui découlent si uniformément de leur système, qu'ils en prouvent la supériorité et qu'ils déterminent nos défaites.

#### **10. – Batailles sans énergie.**

Stepanovka, le 8 juin.

Trois régiments rouges ont franchi la Bielaia et marchent sur Oufa. Le commandant de l'armée leur oppose un groupe de manœuvre composé de trois régiments (29<sup>e</sup> and 30<sup>e</sup> d'infanterie et 1<sup>e</sup> de cosaques d'Orembourg), sous le colonel Lareonof, compagnon d'armes de Pépélaief, Voitsékhovski, Grévine. Voici donc un objectif déterminé: on devra rejeter une force à peu près égale, acculée à une large rivière, sur l'autre rive.

Le salut de toute l'armée dépend de l'issue de la lutte, et peut-être celui de la patrie. Combien de raisons impérieuses pour engager toutes ses forces dans le combat! Malheureusement, on n'improvise rien sur les champs de bataille. Les forces, les actions du passé s'y jugent, toutes les fautes et impréparations s'y vengent!

A peine sorti d'Oufa, je tombe dans un groupe nombreux de soldats en guenilles, conduits par des sous-officiers. Ce sont des effectifs de complément, qu'on vient d'envoyer à quelques régiments au front, sans fusils (il n'en manque pourtant pas), et qu'on a utilisés, faute de mieux, à charger, dans les wagons les provisions de l'armée à la gare d'Oufa. Ce travail terminé ou simplement interrompu par l'approche des rouges, on les envoie en arrière, sans indications quelconques.

Le colonel Lareonof se trouve à Stepanovka. La route qui y mène se trouve sous le feu ennemi. En faisant un détour, pour épargner nos montures, je rencontre le colonel Lareonof, en route pour l'état-major du groupe. Un lieutenant-colonel offre de me conduire vers les lieux du combat. Il semble qu'on va attaquer! Nous prenons le galop pour arriver à temps, et distançons bientôt mon ordonnance, un Serbe, dont – contrairement aux traditions de sa race – l'ardeur guerrière diminue à l'aspect d'une bataille.

La bataille se déroule dans une vallée formée par deux énormes vagues de terrain parallèles à la Bielaia. Du village où nous nous trouvons, une brusque pente descend vers un petit ruisseau et forme ensuite, en remontant doucement vers une seconde crête qui ferme l'horizon et qu'occupe l'ennemi, une plaine sans élévations et tout unie, profonde de deux kilomètres. Deux petits ruisseaux et quelques longues haies la coupent en larges bandes, couvertes de blés et d'herbes fleuries et parsemées de petits bosquets d'arbres et d'arbrisseaux. Un second village, Gladigewa, situé en bas et à droite, dont les maisons disparaissent dans une sombre verdure, est le premier objectif de l'ennemi. Les mitrailleurs ennemis arrosent la vallée de balles, dans toute sa largeur et au hasard.

Descendus dans la plaine, nous dépassons, déjà avant le premier ruisseau, nos cavaliers, une compagnie d'éclaireurs montés et deux sotnies de cosaques, en réserve. Plus loin, deux auto-mitrailleuses qu'on me dit inutilisables, et les voitures de munitions pour fusils et mitrailleuses, cachées derrière les buissons. Ensuite une



longue ligne de petites fosses individuelles, parcourant toute la vallée, et d'où nous poursuivent les yeux fatigués des fantassins sordidement vêtus. Devant les fermes isolées, qui précèdent le village, quelques officiers d'un régiment en ligne et une demi-sotnie de cosaques cachent leurs chevaux pour les protéger contre les nombreuses balles égarées dont on entend, autour de nous, le doux bruissement dans l'herbe, ou le clapotement dans les étangs et flaques de boue. Les habitants attendent avec une obstination vraiment russe, mais la mort dans l'âme, la fin de la bataille dans leurs maisons sans caves, que, de temps en temps, les balles traversent, mais qu'ils craignent d'abandonner au hasard d'un incendie.

A un demi-kilomètre en avant de nous, deux vagues de soldats ont dépassé le village dans la direction de l'ennemi. Le feu ennemi redouble d'intensité, je vois les hommes subitement se coucher et puis se lever après des signes ou menaces des officiers. Un ralentissement du mouvement ; puis la première vague, en s'arrêtant, arrête la seconde. Au village, nous trouvons une compagnie entière, nouveaux soldats, pour une partie sans armes, errant derrière les maisons, craintifs comme des moutons. Nous leur crions qu'il faut se mettre en ligne, rejoindre leurs camarades en haut et nous demandons où se trouvent leurs officiers. On ne peut nous en désigner. Probablement ceux-ci ont-ils simplement ôté – comme j'ai déjà pu le constater quelquefois – les insignes de leur grade, qui, en cas de capture, aggraveraient leur sort. Voilà donc la démonstration faite de l'utilité des atrocités, contre ceux, bien entendu, qui n'y répondent pas.

Nos soldats, en haut, n'ont pas mangé depuis deux jours, les provisions ont été envoyées en arrière, par surcroît de prudence, et personne ne leur apporte quoi que ce soit. Pourtant, je les entends qui poussent des cris : a "Hourrah!», cris bien faibles et presque étouffés par le piaffement des chevaux, le sifflement des balles, et par d'autres cris venant de l'arrière et qu'il est difficile de comprendre. A nos côtés, les piétons regardent, hébétés. A gauche, près de la crête que les rouges ont abordée obliquement, une sotnie de cosaques attend l'issue du combat, décidés à poursuivre, mais non à attaquer.

Sur la crête, devant les nôtres, se dessinent contre un flamboyant coucher de soleil, les nombreux profils des rouges, accompagnés de celui d'un cavalier haut à cheval, probablement un commissaire, en tout cas un type qui n'a pas la frousse. Il y a comme un moment d'attente entre nos vagues qui avancent et la ligne de rouges, immobile à cent mètres, inondant la vallée de balles. Deux silhouettes tombent, encore une, quelques soldats à côté commencent à fuir, la première vague arrête la seconde, puis toutes deux disparaissent, mais après quelques instants, nous voyons les nôtres, ici et là, surgir des hautes herbes et, par bonds courts, fréquemment interrompus, revenir derrière les postes avancés et la ligne de tranchées. Les blessés sont, comme presque toujours, abandonnés.

C'est donc le tour aux rouges de crier "Hourrah!", et ils pourraient, en poursuivant leur élan, enfoncer nos lignes. Mais n'oubliez pas que ce sont exactement les mêmes soldats que les nôtres, ni mieux ni moins bien disposés et que leur supériorité relative est composée d'un nombre de facteurs impondérables, n'agissant que lentement. Ne vous attendez pas à des coups de théâtre chez ces troupes si faiblement inspirées ! Dès que nos vagues sont rentrées et que nos mitrailleuses ont commencé à tirer, les rouges victorieux disparaissent à leur tour. Nos réserves se mettent à fuir. Il n'y a plus rien à faire, nous suivons le courant. Très peu de blessés, et déjà quelques-uns de ces fuyards que la guerre actuelle a fait connaître et qu'une subite et souveraine peur emporte, isolés, sans arrêt, jusqu'à 30 ou 40 kilomètres en arrière. Je vois encore la face d'un pauvre diable de paysan bachkire, qui nous dépasse, vieillot, les yeux écarquillés et en pleurs dans un visage hébété par l'effroi, et courant à perdre haleine. Nous lui demandons : "Où ? Pourquoi ?" Mais il n'entend rien et poursuit sa course sans regarder.

Rentrés près de nos autos-mitrailleuses, nous persuadons le commandant de les faire avancer. Il objecte que les moteurs se trouvent dans un pitoyable état et s'arrêtent fréquemment, que les pneus sont pleins de trous et de cassures, que les cartouches (françaises ou américaines, je ne me souviens plus) ne sont pas adaptées aux mitrailleuses, et que toute réparation a été impossible depuis deux semaines, puisque, par une des inexplicables maladresses auxquelles on se heurte ici à chaque instant, les voitures-ateliers ont été envoyées 50 verstes plus loin. Le commandant, un capitaine et officier du métier, hésite à envoyer ses machines à l'avant, mais je réussis à l'y décider. Quelques verres de vodka au chauffeur et aux hommes de l'équipage, et nous voilà partis.

Je suis placé à côté du chauffeur. Quand nous dépassons notre première ligne, je vois passer dans les yeux de ces soldats misérables un éclair d'espoir. Avancés à une centaine de mètres plus loin, nos deux mitrailleuses se mettent à tirer ou hasard, ne faisant chaque fois que sept ou huit coups, après lesquels il faut extraire du canon une cartouche, dont le culot est resté enfoncé. Mais ceci suffit. Au loin, dans la soirée tombante, de multiples points noirs courent et deviennent invisibles dans les hautes herbes. Par deux fois, notre moteur s'arrête : il faut alors sortir pour le remettre en marche. Si les rouges vivaient un peu d'initiative, il leur aurait été facile de nous mettre en mauvaise posture, mais ce sont les mêmes moutons que les nôtres. Toutefois, le chauffeur refuse



d'entrer au village Gladigewa, alléguant que nous ne serions pas secourus par l'infanterie, en cas de danger. Je dis qu'une avance concertée des autos-mitrailleuses et de l'infanterie déciderait définitivement de la bataille, et je fais un effort en ce sens auprès du commandant des autos-mitrailleuses, dont je tairai le nom. Celui-ci a continué ses abondantes libations, et ne veut rien entendre. Le teint enflammé, il décide que ses deux machines iront en réserve: "On se reposera d'abord, puis demain on verra"

Les opérations s'arrêtent donc pour la nuit. Le principal coupable est le commandant du groupe, le colonel Lareonof, dont la place est ici, au milieu de la troupe, et non parmi les inutiles paperasseries de son «état-major» ridicule. Après s'être fait une renommée, les Tchèques aidant, par l'organisation d'un détachement de volontaires au beau début de l'affaire sibérienne, il aurait dû continuer, puisque les circonstances ont à peine changé, en se battant au front parmi ses soldats. Il n'a pas le droit de restreindre son action à des ordres tactiques, sans en contrôler et en forcer l'exécution par une action directe sur ses troupes, qu'il sait commandées par de jeunes élèves de gymnase, indécis et incapables de transmettre à leurs soldats la volonté de vaincre du commandement.

Mais chez nous, tout le monde est déjà rudement content que les ennemis se soient retirés un peu plus que les nôtres. Voilà un fameux résultat. On en restera donc là pour aujourd'hui !

Ces fuites simultanées, satisfaisant les deux adversaires, se produisent fréquemment dans cette guerre, et on y reconnaît facilement le prototype classique des retraites mutuelles simultanées, qui eut lieu en 1480 dans les armées du tsar Iwan III, et du Khan Akhmet. Ces armées avaient été séparées pendant deux semaines par les eaux rapides de la rivière l'Oka. Dans une seule nuit de froid terrible, l'Oka se couvrit de glace. Cet événement imprévu ouvrit aux deux armées, rangées depuis longtemps en ordre de bataille et incitées à la guerre sainte par deux clergés, la possibilité de réaliser leurs intentions belliqueuses. Mais, prises de panique, au même moment, elles s'enfuirent sans se retourner, et ne s'arrêtèrent que, l'une à Sarai sur l'Aktouba, l'autre à Moscou. La Russie était libérée, des Mongols, et par miracle.

Malheureusement, les hordes rouges, conduites avec plus de méthode que celles du Khan Akhmet, reviendront certainement demain à la charge.

#### **11. – Le soldat a faim.**

Maximovka, le 7/8 juin.

La nuit est tombée, et une profonde tranquillité règne sur le "champ de bataille". Entre les trois régiments rouges, tenus à exploiter leur traversée sensationnelle de la Bielaia, et les trois "blancs", qui doivent les refouler vers la rive opposée, il reste toute la nuit une zone neutre, large d'au moins de trois kilomètres. Des nuages sombres se détache une pluie tiède et pénétrante; on entend la chute des gouttes sur les toits. Rien dans ce paysage indécis et mélancolique ne rappelle la guerre. Les profils pittoresques des cavaliers cosaques, lance à l'étrier, si ardents dans les poursuites et les retraites, sont depuis longtemps passés, et ont disparu dans les ténèbres. Suivi de mon ordonnance serbe, que je retrouve en sûreté et bien reposé, à trois kilomètres du front, je chevauche vers le village bachkire Maximovka, situé six kilomètres en arrière.

On m'y trouve une place, en compagnie d'un prêtre militaire et de trois officiers, dans une petite chambre de paysans, où des régiments entiers semblent avoir passé. La saleté du lieu et la vermine abondante nous forcent à aller nous coucher en plein air sur la paille, près d'un feu que les cosaques ont allumé. L'air nocturne est délicieusement frais et embaumé des parfums qui se dégagent des prairies en fleurs. Dans la direction du Sud-Ouest, un ouragan de détonations semble descendre des nuages en feu. Vers le matin, nous apprenons que des rues entières de la ville d'Oufa, incendiées par les obus des rouges, ont été consumées. Les cosaques s'étant retirés, les pompiers avaient immédiatement cessé le travail.

Dans la première clarté livide du matin apparaissent des ombres grises. Une main se glisse par une fenêtre entrebâillée, l'ouvre et une voix plaintive crie "Femme, donne-moi du pain, je n'ai rien à manger !" Nous crions que nous n'en avons pas nous-mêmes, qu'il faut chercher autre part. Le même cri se répète à toutes les maisons. Ce sont de jeunes garçons bachkirs, impliqués par de lointains et anciens enchevêtrements historiques, dans une guerre entre Russes. Ils sont vivaces, agiles. Ils ont en maintes circonstances montré de la bravoure et un véritable attachement à leurs chefs. Ces enfants, aux yeux vifs dans des visages basanés, si mal vêtus et armés, abandonnés à leurs souffrances et à la vengeance de l'ennemi, s'ils sont blessés, condamnés — sans équivalent — à supporter une part si disproportionnée des souffrances et privations de cette guerre civile, mais partis si joyeusement — il y a deux mois — à la conquête de la ville d'Oufa, semblent maintenant vaincus par la lassitude et abandonnent la partie. Leurs cris plaintifs remplissent la nuit, en vain. La populace leur refuse son pain. Et nous-mêmes devons montrer quelques billets de bon argent, pour obtenir, à prix fort, du lait et une croûte.



N'oublions pas que ces habitants sont des paysans, égoïstes et indépendants. Après avoir eu un geste spontané de générosité au moment où nos troupes mirent fin aux insupportables méthodes bolchevistes, ils retombèrent bientôt dans leur indifférentisme politique naturel. Aux rouges qui traversèrent ces villages en maîtres inexorables, ils se sont soumis en gémissant. Les nôtres ont fini par être traités en usurpateurs. Personne parmi nos officiers ne pense à opposer aux impitoyables refus des habitants, la recherche dans leurs caves et armoires et la confiscation. Nos jeunes officiers, à peine sortis des douces habitudes de la vie de famille, répugnent-ils aux procédés à main forte ? Leur faiblesse reste sans excuse. Les cosaques ne manquent jamais de nourriture pour eux et leurs chevaux.

## 12. – Nouvelle retraite sur la rivière l'Oufimka.

Chakcha, le 8 juin.

Dans la matinée, je cours mettre mes bagages en sécurité - dans le train du général Voïtsekhovski. Celui-ci me dit que, la manœuvre de la veille ayant manqué son but, le C. A. se sera, vers le soir, retiré sur la ligne de la rivière Oufimka. Je repars immédiatement vers les lieux du combat.

Vers midi je retrouve à Maximovka le colonel Lareonof, en compagnie du commandant de la 8<sup>e</sup> division, sur le point de quitter le village. Il se plaint qu'on l'ait trop tard informé de la fuite de l'ennemi, et qu'il n'ait pu faire avancer son régiment que vers l'aube. Le 30<sup>e</sup> régiment (dont j'avais hier observé l'effort impuissant) a porté ses lignes quatre kilomètres en avant, sans la moindre résistance des rouges. En établissant des cordons d'éclaireurs jusqu'à la rivière, il a coupé les trois régiments rouges de la ville d'Oufa, et serait en état de pousser l'ennemi, si par cette avance, "son élan et son Initiative n'étaient épuisés". Le feu des mitrailleuses rouges l'a définitivement arrêté aux abords du village Alexandrovka. Entre temps, le 32<sup>e</sup> régiment, opérant à sa droite, a reculé. Aucun effort pour se ressaisir. On continue à jouer ici à l'état-major, au lieu d'aller se battre. Au lieu de faire un crochet défensif, et de ramener le 32<sup>e</sup> régiment au combat on permet au 30<sup>e</sup> de se retirer sur les positions d'hier — intenables — et de perdre tout l'avantage de la journée.

La pluie tombe à jets. On ôte les dernières cartes des murs, et l'on charge les caisses dans les charrettes. Encore quelques coups de téléphone au C. A. et on décroche les appareils. Ayant perdu la liaison avec les troupes, on a perdu confiance en elles, et on craint que par une fuite éperdue elles n'amènent subitement la cavalerie rouge dans ce village. Les derniers espoirs s'éteignent, le dernier élan s'éteint. Et le pire c'est que tous se sentent un peu responsables de ces malheurs. Après avoir cru pendant plusieurs mois à des victoires faciles et prochaines, on vient de prendre depuis un mois presque l'habitude du découragement. Les officiers, parmi lesquels je retrouve des hommes de valeur de l'ancienne armée, ne se reconnaissent plus dans la guerre actuelle qui leur rappelle quelques cruels souvenirs de l'année: 1917, et aucun de la retraite de 1916. Les visages s'échauffent, on a des gestes du plus complet découragement. Si on n'a pas pu tenir devant le fleuve Bielaia qui est une rivière puissante, où donc pourrions-nous arrêter l'ennemi ? Les deux régiments d'infanterie — les cosaques ont disparu depuis hier — retiendront les rouges pendant encore quelques heures, et puis se débrouilleront pour venir occuper vers le soir de nouvelles positions sur l'Oufimka. Pour combien de temps ? Nerveux, furieux, maugréant contre tous les diables, l'état-major se met en selle, et s'efface dans la tempête.

Je continue mon chemin vers Stepanovka, où je retrouve à peu près le même spectacle qu'hier, avec cette différence que les autos blindées ont fait demi-tour — pour se reposer — et que les rouges ont amené de l'artillerie. Nous ne pouvons rien y opposer, celle du C. A. se trouvant en position autour d'Oufa. Nos soldats viennent de recevoir une ration de pain, après n'avoir rien mangé pendant trois jours. J'apprends au chef du 30<sup>e</sup> régiment — qui n'en savait rien — que le colonel Lareonof s'est retiré.

Pendant que nous nous entretenions dans la rue, les yeux fixés sur la vallée, un vieux paysan de haute stature, entouré de quelques soldats, s'approche de nous. Les soldats se plaignent qu'il ait refusé de leur préparer le samovar. Mais d'une forte voix il nous dit :

— Je veux bien leur donner le thé et même plus que ça. Mais je leur ai dit : chassez d'abord les rouges qui sont là en face de nous, et alors vous aurez tout ce que vous voudrez. Dites, ai-je raison ?"

Il cherche des yeux l'approbation de nous tous. Personne ne répond. Les officiers haussent les épaules et quittent le village. Un éclaireur monté est envoyé transmettre aux troupes l'ordre de la retraite.

En face de nous, le même décor qu'hier. Il règne seulement une plus grande activité. Le continuel crépitement des coups de fusil fait contraste avec l'apparente immobilité et le vide des prairies. Les soldats que le paysage avait absorbés en grand nombre se détachent lentement des fosses, plis du terrain, bosquets, broussailles des fermes et hangars, et découlent vers les sentiers. Seules les premières lignes restent en position. Quelques



officiers supérieurs, puis les éclaireurs montés, les charrettes à munitions pour mitrailleuses, le bataillon de réserve, et parmi les combattants, crosse en l'air, les blessés, peu nombreux pour cette partie du front, où l'issue a décidé du sort de l'armée tout entière.

Nos mitrailleuses, comme celles de l'ennemi, se font entendre par intermittences. Enfin, quand notre régiment s'est retiré presque tout entier derrière la colline, nos premières lignes se lèvent à leur tour ; elles ont retenu l'ennemi pendant une demi-heure. Aussitôt le bruit de la bataille change : toutes les mitrailleuses ennemies s'acharnent avec un bruit terrible et continu sur nos piétons qui courent à toute vitesse. L'artillerie ennemie qui s'était tue jusqu'ici — probablement pour surprendre nos autos-mitrailleuses, si elles reentraient en action — bombarde les routes. Cette fois, je vois tomber nos soldats qu'aucun feu ne protège. Ils se dispersent en panique, se glissent dans le blé, en sortent, grimpent par les pentes en haut, se jettent dans les hautes herbes, et regagnent à cent endroits différents la crête derrière le village. Les rouges se contentent de tirer : aucune poursuite ! Ainsi notre retraite s'effectue-t-elle dans le plus grand ordre, et seulement quand quelques obus, bien dirigés, éclatent sur la route qui descend vers Maximovka, l'imperturbabilité de la race se dément, et les chevaux prennent le galop.

Les piétons se retirent par le pont de chemin de fer de Chakcha, les équipages sont amenés sur l'autre rive par un bac attaché à un bateau à vapeur qui passe et repasse nuit et jour le rapide courant de l'Oufimka. On met les batteries lourdes en position sur la rive gauche, qui est fortement escarpée. Les groupes d'éclaireurs se mettent en mouvement, tout le long de la rivière. Et au moment où nos canons lourds lancent leurs premiers projectiles d'une distance de 6 kilomètres sur l'ennemi, le train du général Voitsekhovsky quitte lentement la ligne du front.

On a fait sauter — à la même heure — le grand pont de fer de Dioma, et ajouté ensuite à cette destruction les débris de nombreux wagons qu'on a roulés dans le trou béant, La retraite est ainsi entrée dans sa dernière phase. Par cet aveu de l'impossibilité d'un retour, elle semble devoir se prolonger indéfiniment, et peut-être rester sans issue.

## CHAPITRE IV

### LA RETRAITE CONTINUE

#### 1. — l'initiative chez l'ennemi.

lékatérinbourg, le 23 juin 1919.

L'armée Gaida, emportée — il y a deux mois — jusqu'à 130 kilomètres de Kazan, dont la possession nous aurait assuré la Volga, et probablement la liaison avec Dénikine, a été finalement entraînée par les échecs de l'armée Hangine.

Gaida, dont les troupes avaient occupé, au moment de l'évacuation d'Oufa, une ligne passant par Glazof, Ourgeoum et Malmige, avait espéré profiter de cette position avancée pour tomber dans le flanc de l'ennemi. Mais une menace analogues se dessina contre son flanc gauche. Les nombreuses armées ennemies étaient dirigées par des stratèges avertis : Samoïlof, Parsky, et précédées d'un flot puissant de propagateurs qui poussaient les soldats rouges, prêchaient les populaces et ici et là corrompaient les soldats sibériens.

Un régiment du groupe du général Pepelaïef, chef vaillant et énergique, passa à l'ennemi. Les jeunes classes sibériennes, mal armées contre l'inlassable prosélytisme rouge, avaient été soutenues par les succès militaires et l'enthousiasme des villages qui les accueillait en libérateurs : tout cela leur fait défaut.

L'ennemi essaye de percer nos lignes près de Krasno-Oufimsk. Le chemin de fer Perm-Koungour-lékatérinbourg, parallèle au front, est en danger. L'état-major parera cette menace par une attaque latérale qu'exécute un corps d'attaque nouvellement formé, et inspirant une grande confiance. Il est placé sous les ordres du général Grévine, commandant le 4<sup>e</sup> C. A. qui occupe le secteur de Krasno-Oufimsk.

#### 2. — Paysages de l'Oural.

lékatérinbourg--Krasno-Oufimsk, le 27/28 juin 1919.

Le projet de chemin de fer Kazan--lékatérinbourg n'avait été réalisé, au début de la guerre, qu'entre Kazan et Krasno-Oufimsk. A mesure que le front sibérien avançait, le général Grévine a fait poser des rails sur les remblais préparés entre lékatérinbourg et Krasno-Oufimsk. Ces remblais sont peu sûrs, les fortes pluies des derniers jours ont creusé de petites voies d'eau sous les rails qui, à certains endroits, sont presque suspendus dans l'air. Même



en marchant à petite vitesse (de 3 à 5 kilomètres à l'heure) nous nous sentons secoués comme par les vagues de la mer.

Mais, tandis que nous rampons ainsi à travers ces contrées désertes, quelles vues splendides s'ouvrent à nos yeux ! Ici, les montagnes de l'Oural ont d'autres beautés qu'entre Tchéliabinsk et Oufa. Là, parfois, comme près de Zlatoust, les pics s'élèvent, portant au ciel les pentes brusques et la pierre nue des vrais rochers. Là aussi, à chaque pas, les travaux humains, aqueducs, ponts, usines, constructions de mines, de nombreuses villes et villages, interrompent l'aspect de la nature éternelle.

Ici non plus, aucun de ces effets grandioses de forme ou de couleur, que présentent ailleurs les profils capricieux des sommets élevés, l'air purifié des grandes hauteurs, l'or d'une lumière n'ayant traversé que les couches supérieures de l'atmosphère. Le rocher a partout disparu sous une abondante végétation, et l'Oural semble ici continuer, en larges ondulations, l'immense plaine verte de Sibérie. Les vallées sont remplies de forêts interminables, où sur des centaines de kilomètres, les arbres se suivent, chênes, hêtres, sapins, bouleaux, tilleuls, mélèzes, avec à peine, quelques fois par jour, la maisonnette solitaire d'un gardien de chemin de fer. Sur les pentes des collines et des montagnes, rien que les inséparables sapins et bouleaux, et même dans les crevasses des rocs qui, ici et là, en longues veines ou taches larges, traversent le paysage, de frêles mais tenaces bouleaux se cramponnent à la pierre dure.

La beauté des sites, endormie sous la dure lumière du jour, se réveille vers les soirs. Point de précipices, où des torrents s'élancent en avalanches écumantes. Mais de gigantesques amphithéâtres descendent graduellement des sommets élevés vers des fleuves sans rides, qui, d'un flot tout uni et rapide, se jettent dans des lacs, dont nous n'entrevoions que quelque contour brisé. Et de temps en temps la chaîne des collines doucement s'ouvre, et une large vallée fuit vers de lointaines prairies, où, pendant les soirées chaudes, les brumes brillent sous les rayons du couchant.

Près de ces ruisseaux sans nombre, dont le murmure remplit les nuits silencieuses, les prés sont couverts de fleurs, étincelant dans l'ombre des arbres. Des campanules bleues, des orchidées écarlates et de forme exquise, des roses qui suivent le cours des eaux, et font briller mille flammes rouges dans les buissons. L'homme semble absent de ces paradis, et rien ne trouble le bonheur bruyant des oiseaux, folâtres et remuants. Mais parfois leurs chœurs se changent en appels stridents, et s'éteignent dans les hautes herbes. En haut, un aigle décrit de grandes spirales, plane quelque temps — le bec pointu dirigé en bas — au-dessus de notre train, et puis, brusquement, suit le cours d'une vallée transversale.

Dans ces paysages, où la nature par sa relative douceur semble préparer le labeur humain, l'homme semble absorbé par son entourage et oublié par l'histoire. Rarement, on les voit passer, solitaires et indifférents, ces autochtones russes, géants à peine courbés sous des poids énormes, et détachant contre la sombre profondeur des forêts, ce profil que la figure patriarcale de Lev Nikolaievitch a immortalisé. Une blouse de laine couvre la puissance poitrine, le large pantalon disparaît dans de hautes bottes. Entre les cheveux mal soignés, et la barbe hirsute, on voit des traits fortement dessinés, et souvent, sous un très beau front, dorment les yeux comme ces étangs cachés dans les forêts, sur lesquels le soleil n'a jamais lui. On croit ainsi voir passer, dans son impassible et farouche indépendance, et presque isolé du progrès, l'ancien maître de la terre russe. Eloigné des grandes routes, que les cultures ont suivies, il a gardé, depuis la naissance des nations européennes, la vie de ses aïeux, dans toutes ses formes. Assujetti, tantôt par les invasions étrangères, tantôt par les machinations ou les caprices de ses propres princes, chassé de ses champs, ou lié par un dur esclavage, vendu, opprimé ou exploité, il n'a jamais perdu la notion de ses droits à la liberté, et, bondissant sous ses chaînes, a conservé dans ses forêts désertes l'adoration des impérissables idoles slaves, et rattachement à ses terres.

### **3. – Un soufflet. – Le général Grévine.**

Krasno-Oufimsk, le 1<sup>er</sup> juillet 1919.

Une petite ville sans caractère, avec, le long d'une petite rivière boueuse, l'Oufimka, sa grande "promenade" à trois lignes de tilleuls. Mais loin d'elle, et loin des vastes étangs, couverts de lotus, par lesquels le fleuve lentement se traîne, mon wagon s'arrête dans un bois de bouleaux, où nous trouvons un peu de fraîcheur sous un ciel livide qui nous accable de chaleur et de lumière.

Je n'ai pas besoin de me rendre à l'état-major du corps d'armée, pour m'approcher du front. Le front s'approche de moi. Une demi-journée après mon arrivée à Krasno-Oufimsk, le général Grévine, commandant le 4<sup>e</sup> C. A., auquel on avait confié la défense de ce front critique, entre en gare.



Le général Grévine est officier de troupe, connaissant à fond la guérilla sibérienne, dont il possède toutes les qualités et tous les défauts. Il appartient à ce petit groupe d'officiers, pleins de mérite, qui, après le début de Semeonof, bientôt localisé et arrêté, ont inauguré un second effort de libération de la Sibérie, sous l'égide des Tchèques. Grévine a organisé un des premiers bataillons russes qui se soient battus sous Gaïda, et a gagné ses grades supérieurs sur les champs de bataille, autour de Perm. Nature froide et flegmatique, chef brave, dormant dans son uniforme, sans douceur pour les civils, plein de préventions et d'indulgence pour ses hommes, il personnifie le vrai grognard russe de la Beresina et de Plewna, incomparable aux attaques, exécration pendant l'attente.<sup>17</sup>

Des officiers étrangers se plaignent de ses "méthodes ancien régime". Il a souffleté publiquement un technicien du chemin de fer, et l'affaire n'a fait du bruit que parce qu'elle illustre un conflit d'opinion sur la discipline démocratique. Ce "natchalnik distantsi" ou technicien, chargé d'un certain trajet de la voie ferrée, avait constamment opposé aux ordres de Grévine une résistance muette, refusant de faire travailler ses ouvriers pendant la nuit, etc. Le C. A. avançait avec enthousiasme, mais la construction du chemin de fer ne tint pas le pas avec lui, et les transports n'arrivaient que péniblement. Grévine souffleta l'homme publiquement, mit 3,000 prisonniers de guerre à sa disposition, et le menaçait de mort si son travail n'était pas achevé à terme fixé. Quinze jours après, 20 kilomètres de rails avaient été posés, et douze ponts de bois bâtis.

Le général Grévine fut en ce cas symbolique (d'ailleurs plus fréquent que les étrangers n'aiment à supposer), le disciple de Gaïda, dont les succès militaires en Sibérie ont été beaucoup facilités par l'extrême dureté que ce chef improvisé, mais brillant et heureux, manifestait devant toutes hésitations, retards, sabotages, qui pouvaient compromettre l'issue des opérations. Tchèques et Russes également aiment à évoquer l'esprit de justice avec lequel il avait l'habitude de mettre indistinctement le revolver sur le front, de tel commandant de batterie, de tel chef de gare, ou ingénieur, ou mécanicien, qui n'apportait pas tout le zèle voulu dans sa coopération aux entreprises militaires. Chaque troupe qui met son ardeur et sa vie à la disposition d'un tel chef lui sait gré de se sentir par lui protégée contre cent faiblesses ou mauvaises volontés pouvant rendre ses sacrifices illusoire.

Le Russe, nature lente mais facilement inflammable, pardonne à ses plus implacables chefs les duretés par lesquelles il se sent poussé vers les grandes destinées.

#### 4. – Scènes d'ivresse. – Fanfares.

Krasno-Oufimsk, le 1<sup>er</sup> juillet.

Mon "provodnik", que j'avais envoyé en ville faire des achats, revient avec la nouvelle que des scènes de désordre grave y ont lieu. En même temps arrivent une dizaine de soldats, avec un cylindre de 50 vedros (seaux) d'alcool, destiné à notre état-major. Avant de le charger dans un de nos wagons, ils y puisent à pleins verres et en boivent sous ma fenêtre. Je cours avertir le général Grévine que ses soldats s'enivrent à côté de son train – s'il n'en semble aucunement choqué – et qu'il ferait bien d'envoyer un "komando" en ville pour y rétablir l'ordre. Je saute en selle, et arrive à peu près en même temps que l'officier et les cinq hommes que le général a immédiatement expédiés.

A Krasno-Oufimsk, comme dans toutes les autres villes de Sibérie, se trouve un "vinni-sklad" (magasin d'alcool), dont le gouvernement de l'amiral avait ordonné la réouverture. Après la fuite des fonctionnaires responsables, la soldatesque s'en est emparée, sous les regards bienveillants et convoiteux de l'autorité militaire. D'abord les cosaques, qui ont brisé les scellés, puis les soldats accourus de partout, enfin les paysans attendus, avec bouteilles, seaux et tonneaux sur des charrettes, arrivant en cohue, en jurant et grognant, puis rangés par des sous-officiers en une longue file, et attendant chacun son tour.

On se met à boire, dans la rue. Bientôt les trottoirs sont couverts d'abominables ivrognes. D'autres, plus résistants et plus entreprenants, brisent les devantures des boutiques que les réfugiés avaient abandonnées, et vendent les articles les plus divers aux paysans.

Les gendarmes réussissent à y mettre un peu d'ordre. On porte les soldats ivres-morts dans les maisons, on chasse les pillards, on ferme le vinni-sklad. Tous me regardent d'un oeil fort mécontent: il semble que ce soit ma faute si le paradis se ferme.

---

<sup>17</sup> Son camarade d'armes Voitsekhovski, plus jeune que lui, mais sous les ordres duquel Koltchak avait mis Grévine, pendant la retraite, l'a fait froidement exécuter pour refus d'obéissance, en octobre 1919.





Toutefois, le transport de tonneaux et de cylindres d'alcool vers la gare continue, et je les y vois, chargés sur des voitures, partir dans toutes les directions: les divers états-majors font provision.

Dans l'après-midi, le général Grévine fait distribuer de l'alcool parmi les conducteurs, mécaniciens et soldats de notre train. Chaque groupe de 15 à 16 hommes reçoit – et à partir d'aujourd'hui journalièrement – un "quart" d'alcool à 96 %, ce qui fait douze litres de vodka à 40 %. A partir donc d'aujourd'hui, je vois chaque soir tout le monde ivre. La "brigade de chemin de fer de l'état-major" titube autour de nos wagons. Les soldats, composant la garde personnelle du général, font la fête avec les paysannes, accourues de tous côtés. Je les vois danser en vêtements déchirés, puis tomber comme un bloc dans l'herbe, ou s'éloigner dans la forêt, avec les compagnes, hurlant et vociférant. Le matin, on va les prendre parmi les arbres, et ils rentrent dans les wagons, ivres-morts, traînés par les jambes.

Dans la soirée, des fanfares bruyantes et joyeuses éclatent à proximité. Tout le monde sort des voitures, on court et on interroge, il se produit des rassemblements de gens, prêts à accueillir, après les calamités ininterrompues de tout un mois, les nouvelles les plus optimistes de succès au front. Mais bientôt, les curieux, après s'être renseignés, se dispersent: c'est le général Gaïda, commandant l'armée, en visite chez le général Grévine.

Le colonel Lubignac, très actif, est venu offrir au général Grévine le concours d'un officier, d'un sous-officier et d'un soldat français, munis de mitrailleuses, et disposés à organiser un détachement "de choc", dont l'officier français prendrait le commandement. Je crains que ce secours énergétique, d'ailleurs froidement accueilli, ne vienne trop tard. J'ai encore à peine de l'espoir.

## 5. – Misère humaine.

Krasno-Oufimsk, le 2 juillet.

Aujourd'hui, le front s'est rapproché de 15 à 20 kilomètres, et à plusieurs endroits l'ennemi a traversé la rivière l'Irèn. L'état-major restera ici jusqu'au dernier moment, mais la population en détresse, soutenue jusqu'ici par un espoir insensé, accourt pour trouver des places dans les derniers trains qu'on renverra plus loin, et dans lesquels on jette le matériel et les provisions amassés depuis longtemps pour l'avance.

Ici se répètent donc les mêmes scènes désespérées auxquelles j'assiste depuis un mois. On entasse, pêle-mêle, bourgeois, paysans, prisonniers de guerre, femmes, enfants, sur les plates-formes, entre les charrettes, les canons, les caisses de munitions, sous un soleil brûlant.

Un groupe de quatre prêtres, assis entre des voitures militaires, ne portant avec eux rien que quelques sacs pour tous bagages, présente comme l'image de la misère générale. Drapés en leurs soutanes râpées, ils causent entre eux, sans détourner pour un seul instant leur regard vers les autres habitants de la plate-forme, dont ils sont d'ailleurs séparés par quatre roues de charrette. Nu-tête, et portant de longues barbes mal soignées, comme les Evangélistes, ils appartiennent visiblement, comme eux, au prolétariat du clergé. Ce sont de simples intelligences; eux-mêmes paysans, ils doivent mener la vie et ont probablement les goûts des villageois. N'ayant ni les consolations des bourgeois, ni le goût du martyr, ils n'en sont pas moins coupables de représenter, en face du bolchevisme, de cette délirante religion des masses qui approche, l'ancienne foi, contre laquelle toutes les passions s'acharnent.

Les plus malheureux, dans cette guerre à rallonges, ne sont pas les soldats, combien mal vêtus, et combien négligés par une administration marâtre, mais qui trouvent, même pendant les retraites, une place pour dormir et de quoi manger. Dans ces petites villes de province, la prévoyance des autorités militaires et les moyens d'action des puissantes corporations de fonctionnaires ont fait défaut à la population en détresse. Pas de wagons de bagages disponibles pour les familles de réfugiés. Des groupes appartenant à "intelliguentzia" s'installent dans des sortes de tentes, cousues autour d'une pièce d'artillerie lourde, qu'ils sont bien résolus à défendre. Deux jeunes filles qu'on reconnaît immédiatement pour des "demoiselles d'institut", assises sur une plate-forme, parmi des caisses d'obus en plein air, barricadées derrière leurs valises, essayent de défendre l'entrée de leur nid contre une invasion de types invraisemblables de criminels et de désœuvrés, qui montent, en grognant, et s'approchent d'une poussée brutale et irrésistible. Tout d'un coup, débordées, les malheureuses, les yeux mornes, les visages contractés, prennent la fuite, et cherchent une protection quelconque.

J'avais assisté en automne de l'an 1916 au terrible spectacle de l'évacuation de la population dans les provinces polonaises et lithuaniennes, évacuation imposée par des considérations militaires et politiques, et à laquelle les habitants des villages se soumettaient, forcés et souvent récalcitrants. Je me rappelle les cimetières improvisés au milieu des forêts, en pleine campagne, où on laissait les vieillards et les enfants morts en route, et dont les



groupes de croix, coupées de branches vertes, marquaient les étapes d'un horrible exode. Mais ces horreurs semblaient étouffées dans les clameurs d'une conflagration universelle.

Combien aujourd'hui la fuite d'une population entière, quittant ses foyers librement et spontanément, est plus impressionnante ! Quelle peur profonde et irrésistible pousse ces milliers de gens, chargés seulement de sacs et de bagages à main, à abandonner au pillage et à l'incendie, les propriétaires leurs maisons de campagne, les commerçants leurs boutiques remplies de marchandises, la petite bourgeoisie, les paysans et nombre d'ouvriers, les meubles hérités des ancêtres, et leurs jardins fruitiers ?

Les prisonniers de guerre hongrois, soumis, avec raison, à un traitement spécial, sont renvoyés loin de la ligne du combat. Allemands et Autrichiens, profondément neutres maintenant dans la guerre civile, seront occupés, jusqu'au dernier moment, aux travaux de destruction et d'évacuation du matériel.

## **6. – Le corps d'attaque.**

Voici l'origine des "corps d'attaque" russes: Au mois de mai 1917 – la propagande bolcheviste commença à vider les fronts russes – le capitaine Négentsof, appartenant à l'état-major de Kornilof, organisa deux détachements de volontaires, auxquels on donna, en se conformant à la terminologie militaire usitée, le nom de bataillons. Parmi les volontaires, accourus de toutes les unités russes, Négentsof choisissait, après un mois de stricte observation, les meilleurs. Ces soldats, presque tous décorés, et s'étant sans exception déjà battus contre Allemands et Autrichiens, se "vouèrent à la mort" et on les revêtit – afin de les distinguer des mobilisés – des insignes spéciaux et bientôt fameux: une tête de mort flanquée de deux chevrons noir-rouge. Les deux "oudarnié-bataliona", à eux seuls, déterminèrent l'issue de la bataille, près Stanislau, qui ouvrit la route vers Galitch.

Kérenski ne permit pas une multiplication de ces fameuses unités. Cependant, l'exemple de Négentsof – depuis glorieusement tombé devant Iékatérinodar – fut bientôt suivi, quoique avec moins de méthode, par de nombreux officiers.

Quoique d'une façon moins éclatante que les bataillons de Négentsof, ces détachements d' "oudarniki", précurseurs des "partisans blancs", qui vont désormais naître sur le territoire russe, se sont généralement bien battus, et l'histoire en conservera un pieux souvenir.

La guerre civile manque des stimulants patriotiques. L'ardeur des troupes ne peut être maintenue que par une forte propagande, et par des organisations spéciales de volontaires. Trotski dispose, à cet effet, soit d'anciens détachements rouges réorganisés en régiments de formation régulière, soit de nouveaux détachements spéciaux. Les régiments 288 et 289 (anciens otriads des villes de Briansk et Koursk) sont des exemples de la première catégorie, le détachement Kachérine de la seconde.

Le gouvernement sibérien, en se laissant inspirer par la mission anglaise, a probablement voulu recourir aux mêmes expédients. Il a décidé de revêtir des belles pièces d'équipement, que le général Knox lui apporte, non les troupes aguerries, en haillons, qui lui ont conquis la Sibérie, mais la plus jeune classe. Convaincu – conviction d'intendants – que, bien armés et convenablement nourris, ces paysans mobilisés formeraient un corps d'élite, on leur a collé, à tous, sur la manche gauche, les chevrons noir-rouge des "oudarniki", et à certains groupements les têtes de mort des vieux briscards de 1917. Un régiment, particulièrement bien soigné, qui faisait au champ de parade de Iékatérinbourg la plus admirable impression sur la société élégante de la ville, reçut, avant que ses membres eussent senti l'odeur de la poudre, le nom de "Régiment immortel du général Gaïda". Les dames, enthousiasmées à la vue des beaux jeunes officiers, qui s'y étaient laissé incorporer, après avoir tardé pendant un an à aller s'enrôler, applaudirent à ce nom, que les plus anciens régiments russes, de Préobrajenski et d'Ismailovski, n'ont jamais porté. Les gens sérieux – très peu nombreux – se crurent transportés en plein vaudeville.

## **7. – Le Régiment immortel et les régiments quelconques.**

Atchitskoe, le 4 juillet 1919.

La 3<sup>e</sup> division, commandant Rakitine, se trouve à cheval sur la chaussée Koungour—Iékatérinbourg. Elle est flanquée, au Nord par le Régiment immortel, au Sud par le reste du corps d'attaque.

Une poussière jaune et lourde flotte dans une atmosphère sans vent. Sur la chaussée, se presse, entre de triples rangées d'arbres, un interminable cortège militaire: les réserves d'infanterie dans leur marche irrégulières et dispersées, les escadrons impassibles et minutieusement alignés, les batteries, gueules en bas, et les



innombrables charrettes formant le train de tout un corps d'armée. Et personne qui s'étonne de cette retraite devenue chronique. Le flegme russe ralentit parfois les avances, il conduit toujours admirablement les retraites.

Je trouve enfin, à Atchitskoe, le capitaine Rakitine, commandant la 3<sup>e</sup> division. La situation, dans ce secteur du front, semble entrée dans une phase tragique et probablement définitive. Pendant une manœuvre d'enveloppement de deux régiments ennemis, le Régiment immortel, ayant pour tâche de rester dans ses positions, a subitement fléchi. Les détachements de cavalerie, envoyés pour en déterminer la position actuelle, en signalent des débris jusqu'à 35 kilomètres d'ici. Les éclaireurs ennemis entrent par les vides qu'ils ont laissés dans notre front.

Rakitine a groupé trois régiments en demi-cercle autour du village. Le général Grévine, qui espère boucher le trou avec une division de cavalerie qu'on a mise à sa disposition, ordonne que la 3<sup>e</sup> division reste dans ses positions.

Dans la nuit tombante, nos mitrailleuses crépitent donc, à 3 kilomètres de notre état-major. Un léger scandale dans la rue: un colonel et trois officiers subalternes, ivres, bousculent les passants. Ce sont le chef du 57<sup>e</sup> ses officiers, qui ont su se procurer de l'alcool gouvernemental.

Un petit groupe de soldats, appartenant au Régiment immortel, conduits par deux jeunes officiers, dépassent le fanion de notre division, sans venir demander des instructions au commandement. On les rappelle et on les accable de remarques sarcastiques. En fuite depuis midi, ils se sont rassemblés quelque part, et ils promènent, fatigués, mais non glorieux, par monts et chemins, les magnifiques insignes de "ceux qui se sont voués à la mort". Il faut en convenir: si leur régiment, reculé sans pertes, ne parvient pas à l'immortalité, ce ne sera pas la faute de ses hommes et officiers: ils ont fait tout ce qui était possible pour y arriver.

Atchitskoe, le 5 juillet 1919.

A 4 heures du matin les bombardements se font à nouveau entendre. En suivant la chaussée, qui mène vers une vallée, je trouve nos officiers et soldats couchés dans de petites fosses individuelles, dont la longue série traverse un champ de blé. Chacun est à son poste. Les officiers sont sales et déguenillés, les soldats en loques. Ils montrent peu d'entrain, après les incessantes retraites, mais leur obéissance est, dans les circonstances, une qualité inappréciable. Le soldat russe n'a pas besoin de costumes superbes pour bien se battre, et même a-t-on tort de trop s'écarter, pour lui, des uniformes nationaux, de la longue culotte, des bottes hautes aux semelles minces, et de la blouse large d'une étoffe forte et rude, mais qui sied bien à son corps grossièrement taillé et solide. Peut-être aussi les tuniques anglaises, plus coquettes et soignées, en le transformant en un objet de parade, choyé par les états-majors, l'ont-elles dégagé des duretés et misères du front, et attaché – plus qu'il ne l'est permis à un soldat russe – à la vie.

Ces sans-culottes, qui se battent depuis un an, et qu'on laisse souvent sans pain et sans les moindres commodités de la vie, on ose à nouveau les envoyer à la ligne de feu, sans armes. La division où je me trouve a reçu, pour compléter son effectif, dès le 15 mai, 2,100 hommes qu'on avait jusque-là employés aux travaux du chemin de fer Sarapoul--Krasno-Oufimsk. Ils arrivaient non seulement sans fusils, mais n'en avaient, pour la plus grande partie, jamais eu entre les mains. Le 1<sup>e</sup> juillet, la division du capitaine Rakitine en reçut 1,500 autres, mieux exercés, mais toujours sans fusils. Et les temps ont passé, où on put voir cet héroïque et admirable soldat russe suivre, sans armes, sous les feux de barrage, les vagues avancées, pour recueillir sur ses camarades morts et blessés les fusils, afin de pouvoir, à son tour, se battre pour sa mère, la Très-Grande et Très-Sainte Russie.<sup>18</sup>

Pour les mitrailleuses, on se heurte aux mêmes maux: dans la 3<sup>e</sup> division, le capitaine Rakitine me montre, dans un régiment, 6, dans deux autres 3 et 4 mitrailleuses en bon état. On réclame, depuis six mois, inutilement, des pièces de rechange pour celles qui sont défectueuses. Les hommes, comme une grande partie des officiers, souffrent terriblement de la gale, n'ayant jamais reçu les sous-vêtements que leur envoyait Omsk sans en contrôler la distribution. Pendant les derniers six mois, le corps d'armée tout entier n'a reçu pour ses officiers, comme vêtements, que mille paires de bretelles: le reste a disparu entre Omsk et le front.<sup>19</sup>

---

<sup>18</sup> On comprendra mieux la scandaleuse négligence – ou pis – des services d'intendance, en sachant que l'armée de Koltchak compte un surplus de 50,000 fusils.

<sup>19</sup> On a envoyé d'Omsk vers un seul C.A. 40,000 collections d'effets et du drap pour 30,000 costumes. Rien de cela n'est arrivé. Les services d'intendance ont envoyé d'Omsk à l'armée 300,000 paires de souliers, dont la plus grande partie a été vendue en route.



Jamais plus de sucre ou de tabac, depuis qu'on se retire et que les provisions de l'ennemi ne tombent plus dans nos mains. Quelques officiers ont su s'en procurer de petites quantités, par des parents civils, qui en ont acheté aux intendants de l'armée.<sup>20</sup>

En plus haut lieu, on ne s'occupe pas non plus des promotions et décorations, mettant en relief les actions d'éclat, et constituant des preuves vivantes de la confraternité entre la troupe qui souffre et se sacrifie et le pouvoir qui veille, observe et encourage.

Le capitaine Rakitine, nommé au commandement de sa division, pour actions d'éclat, porte les insignes de son grade pendant déjà une année d'un service dur et brillant. Les six ou sept propositions par le général Grévine, pour le grade de lieutenant-colonel, sont restées sans réponse. Par contre, un lieutenant-colonel, commandant un régiment de la 3<sup>e</sup> division, et servant donc sous les ordres de Rakitine, proposé au G. E. M. pour le grade de colonel, a immédiatement reçu son brevet. Quant aux praporchtchiks, sur lesquels pèse le poids entier de la guerre, pour eux ni promotions, ni décorations. Ils savent parfaitement que ces faveurs sont réservées à leurs camarades d'Omsk, Irkoutsk, Kharbine et Vladivostok.

Le chef du régiment que je trouve là, sur la route de Koungour, des deux côtés débordé par l'ennemi, à son poste, est un des mille enfants perdus de l'armée, qu'on oublie dans un poste que peu ambitionnent. Ancien soldat de 1914, promu praporchtchik après nombre d'actions d'éclat, il me semble personnifier toute une classe énergique, saine, ambitieuse, en étroit contact avec les couches inférieures de la populace, disposée à acclamer chaque régime prêt à abandonner certains détestables privilèges et à détruire certaines confréries dans l'armée, et qu'on pourrait utilement opposer à la classe des communistes, qui constitue la force de l'armée bolcheviste.

Ce sont lui et ses camarades, sales, déguenillés, atteints de gale, ne disposant d'aucuns des adoucissements de la vie, négligés pendant les transports, mal soignés au régiment, et, s'ils sont blessés, maltraités sur les tables d'opération, par des médecins auxquels on ne fournit ni instruments ni médicaments, ce sont ces chiens galeux du régime, qui en sont l'unique soutien, et chez lesquels on a réussi à éteindre, par une longue série de fautes et de négligences, le feu sacré, que les Tchèques avaient allumé, et qu'une ardente et énergique jeunesse avait entretenu dans la troupe.

#### **8. – On les aura quand même ! – Pourquoi les Oudarniki ont-ils reculé ? conversation entre anciens collègues.**

lalima, le 5 juillet 1919.

Enfin, à 8 heures, le général Grévine autorise la retraite des trois régiments en position devant Atchitskoe. La manœuvre, où le général Gaïda avait assigné un rôle si important au corps d'attaque, est donc abandonnée. On essaiera demain un grand coup vers Koungour, que le général Pépelaïef dirigera en direction Sud-Ouest, et un autre dans la même direction, mais sortant de la voie ferrée entre Koungour et Lékatérinbourg. On jettera en même temps une entière division de cavalerie dans la région des forêts au Nord d'Atchiskoe.

Ces grands projets d'en haut trouvent chez nos officiers un accueil remarquable. Les cœurs sont ranimés de nouvelles espérances que d'autres troupes inspirent, dans d'autres secteurs du front.

– Quelle belle manœuvre! Peut-elle ne pas réussir?

– Les rouges sont fichus cette fois Vous verrez encore des choses remarquables !

Mais on ne s'en sent pas en meilleur état de se battre.

– Nous mêmes, que pourrions-nous faire, avec trois ou quatre mitrailleuses par régiment !” En escomptant déjà l'inévitable succès quelque part au Nord, on se prépare à un nouveau recul dans notre secteur, et on répond à mes observations sarcastiques:

– Tout cela ne signifie rien. Nous reculerons bien peut-être encore mille kilomètres. Ensuite ce sera leur tour: nous leur mettrons le pied dans le derrière, sur deux mille.

Une musique joyeuse monte de la vallée: Stenko Razine, Alla Verdi, Sopki Mandchoury, les armes brillent au soleil, etc., tout y passe. Cela signifie-t-il un succès, un motif de joie ? Au contraire: c'est le 10<sup>e</sup> régiment qui approche, cuivres en tête, et le seul régiment de notre division ayant connu un moment de recul involontaire, et

---

<sup>20</sup> D'un énorme envoi de tabac, acheté à Kharbine pour le front, 85 % a été vendu en route par les officiers conducteurs du transport, et le reste égaré aux états-majors. Et ainsi de suite.



donc écarté du front.<sup>21</sup> Les clairons éclatent, les clarinettes sifflent, les tambours bourdonnent, les badauds accourent émerveillés, et même la paysanne qui nous sert, toute en pleurs parce que les rouges lui reprendront ses dernières vaches, essuie ses larmes, et sourit.

Eh bien, cette incompréhensible bonne humeur est peut-être ce qu'il y a encore de mieux dans ces tristes circonstances. S'il faut bien y voir ce que l'optimisme dans l'adversité cache généralement d'aveuglement ou de lâcheté, on peut s'en consoler: la veulerie sauve du désespoir, et les esprits restent intacts.

Vers midi, deux régiments de cavalerie passent vers le Nord prendre d'inutiles positions de combat. Tout le long de la chaussée, les cuisines de campagne et des centaines de casseroles, sur de petits bûchers, répandent de délectables odeurs. Parmi les groupes de nos sans-culottes se trouvent partout assis, venus de Dieu sait où, sans sacs ni fusils, les jeunes et solides soldats du Régiment immortel. Ils ont jeté en route les forts souliers anglais, solides, aux semelles puissantes mais dures, qui leur cassent la peau du pied, et ils portent, tant qu'ils ont pu s'en procurer, de simples "valinki" ou "lapti"<sup>22</sup>. Quelques-uns ne portent que des sous-vêtements.

– Pensez-vous, me disent-ils, que nous désirons tomber dans les mains des bolcheviks en ces costumes neufs, portant les insignes des oudarniki ?

Et c'est l'explication de l'énigme que me pose aujourd'hui un major anglais, officier de valeur, n'ayant aucune expérience des Russes et attaché spécialement au corps d'attaque:

– D'où vient-il que ces gens, jeunes et solides, supérieurement équipés, tout comme les meilleures troupes européennes, se conduisent d'une façon si inattendue?

Je lui réponds:

– Ces pauvres mobilisés, partis sans enthousiasme, et nullement disposés au martyre, promus héros par les intendants, acclamés pour la bravoure, à laquelle les a prédestinés la société élégante de Perm et Iékatérinbourg, ont bien compris au front – et d'ailleurs la propagande bolcheviste le leur a fait entendre – ce que l'uniforme anglais, et surtout les chevrons noir-rouge et les têtes de mort signifieraient pour eux, s'ils tombaient dans les mains de l'ennemi. Ceux-ci pardonnent parfois aux mobilisés de l'armée sibérienne de se battre contre "leur classe", mais ils ont sans doute préparé de nouvelles tortures pour ces "volontaires", ces "héros", ces "régénérateurs de la Russie", prêts à "succomber plutôt qu'à céder". Ainsi, en attifant théâtralement ces malheureux pour des sacrifices héroïques, les a-t-on préparés pour des fuites ignominieuses.

Bisertskoe, le 6 juillet 1919.

Ce matin, le général Grévine essaye de regrouper ses forces. Une trentaine d'hommes viennent de désarmer le Régiment immortel. Le 1<sup>er</sup> régiment du corps d'attaque, qui s'est un peu mieux conduit – ses soldats portent les chevrons noir-rouge, mais non les têtes de mort – a été posté le long de la rive gauche du Bisert jusqu'à Krasno-Oufimsk. La 4<sup>e</sup> division de cavalerie, chargée hier de remplacer le Régiment immortel, a été reçue par un feu de mitrailleuses, et a définitivement rebroussé chemin.

A 11 heures, je visite le malheureux état-major du corps d'attaque qui, au lieu de rester au milieu des combattants pour les enflammer, selon les traditions des oudarniki, occupe gravement tout un terrain quoique part en arrière, d'où il lui est impossible de diriger les combats. Le colonel Stepanof me raconte que son 1<sup>er</sup> régiment a été réparti en petits paquets sur un front de 10 kilomètres.

– Et vos réserves ?

– Je n'en ai pas. J'ai à peine assez du régiment pour garder 10 kilomètres d'une rivière presque partout guéable.

Au lieu de masser le régiment en deux ou trois groupes de manœuvre, tenus en liaison avec quelques patrouilles montées, qui parcourraient la rive, Stepanof a disséminé ses hommes en cinquante petits détachements, prêts à être bousculés par la première colonne rouge qui traverserait le fleuve.

Je me jette en selle pour examiner la situation, mais j'ai à peine fait cinq ou six verstes que je rencontre les premiers groupes des fuyards: le Bisert est traversé, les "noir-rouge" sont de nouveau en retraite. En relongeant

---

<sup>21</sup> Dans ce régiment les officiers ne réussissent pas à se faire comprendre des soldats, pour 75 % composés de Tchérémisses.

<sup>22</sup> Bottes de feutre, et pantoufles d'écorce de tilleul.



la voie ferrée, je passe d'abord le train du colonel Stepanof, et je l'avertis de cette nouvelle défaite: il n'en savait rien, mais je crains qu'il ne s'y attendît.

Un quart d'heure après, je rentre chez le général Grévine:

– Vous n'avez qu'à décamper, mon général ! Les rouges pourront être ici dans quelques heures.

Il se mit à rire:

– Ah ! diable, les oudarniki nous ont à nouveau lâchés ? Ça ne m'étonne pas. Mais le danger n'est pas pressant. Mes propres troupes tiendront bien encore un jour. Ce que je crains pour le moment, c'est que les salauds aient pris la fuite, sans avoir préalablement coupé les fils de téléphone. Allons à l'appareil prévenir que les bolcheviks causent directement avec Lékatérinbourg.

En route, le général Grévine me dit avoir reçu du général Gaïda l'ordre de restituer au colonel Stepanof toutes les armes qu'il venait de faire prendre au Régiment immortel. Il a riposté par la prière de le débarrasser définitivement du corps d'attaque.

Nous sommes à peine entrés au cabinet du chef d'état-major que la sonnerie retentit. Le colonel, chef d'état-major, prend l'appareil:

– Qui est au téléphone ? – Silence. La question est répétée.

– Paroutchik N. de l'état-major de la 3<sup>e</sup> division. (Cet officier n'existe pas.)

– Bonjour, que puis-je faire pour vous ?

Suit une conversation animée: questions sur nos effectifs, nos projets, et réponses de plus en plus décousues. Le général Grévine, qui souffle les informations, se tient les côtes de rire. Après quelques minutes, notre interlocuteur, s'apercevant d'être dupe, éclate en jurons et insultes vigoureuses, que le colonel transmet fidèlement à son chef, non sans y répondre par des expressions non moins poivrées. Enfin on calme ses transports. L'interpellateur n'est autre que le chef de l'état-major de la 26<sup>e</sup> division soviétique, sans doute un officier breveté, oui ou non forcé de servir la cause rouge.

Notre colonel remarque:

– Cela ne va pas mal chez vous !

– Je vous remercie, nous sommes contents.

– Et, dites-moi, puisque nous causons si agréablement: que dites-vous de nos oudarniki ?

– Excellentes troupes, que nous aimons beaucoup. C'est toujours un véritable plaisir de les attaquer: ils fichent invariablement le camp ! N'oubliez pas, surtout, de nous les opposer à la prochaine occasion !

Le général Grévine, qui se tord de rire, nie dit:

– Vous l'entendez, nous ne sommes pas les seuls à admirer nos oudarniki nouvellement cuisinés. L'ennemi est d'accord avec nous !

## 9. – Un bienfait de l'autocratie

Bisertscoe, le 6 juillet 1919.

En retournant à mon wagon, je vois un nombre de soldats couchés sur l'herbe, ronflant à tue-têtes, les faces congestionnées. D'autres titubent dans la forêt, avec les jeunes paysannes, que les puissantes rations d'alcool ont attirées. Ces ivrognes forment la garde (*okhrana*) de l'état-major. La fusillade au front est facilement distincte. L'orgie a duré toute la nuit, et il est heureux que le front n'ait pas fléchi et livré passage à un détachement audacieux, qui aurait sabré l'état-major tout entier.

Le plus considérable service que le tsar Nicolas II ait rendu à son peuple a été l'interdiction de la vente de la vodka. On n'exagère pas, en prétendant qu'il ne faut pas moins que le pouvoir d'une autocratie presque absolue pour que, dans une société moderne, le peuple puisse bénéficier d'une semblable mesure. Parlements ou gouvernements, fondés sur des compromis de partis, ne pourraient peut-être s'élever jusqu'aux excès du bien. Ils obéissent aux instincts des partis dont ils dépendent, ou représentent de puissants intérêts, au-dessus desquels ils ne peuvent s'élever.



Le fléau de l'alcoolisme en Russie est tel qu'il ne trouve sa comparaison dans aucun autre pays. L'ivresse prend ici souvent des formes terribles et malades. Quiconque a vu, comme moi, pendant la révolution, les délires et les scandaleux excès d'une foule qui s'était emparée d'une cave de palais, ou d'un régiment qui avait pu mettre la main sur quelques tonneaux d'eau-de-vie, conviendra que l'alcoolisme russe est pire qu'une dangereuse habitude: une peste contagieuse et funeste.

Dans de tels pays, où les usages et la morale courante ne s'opposent pas à des vices qu'on se plaît à considérer comme d'innocentes faiblesses nationales, on a besoin d'un gouvernement, pouvant non seulement imposer sa volonté au peuple, mais empruntant ses pouvoirs à son seul prestige.

La vente de la vodka, défendue d'abord pour la période de mobilisation, puis pour la durée de la guerre, a été finalement interdite pour toujours par décret impérial du 28 septembre 1914. Des milliers de lettres, adressées au tsar, rédigées de ce ton familier et touchant qui caractérise le genre d'affection patriarcale que la presque totalité de la nation ressentait pour l'empereur – j'en ai eu quelques-unes sous les yeux – évoquaient en images précises le bonheur que l'interdiction apportait au pays.

Avec la vente de la vodka s'éteignit en même temps sa production. L'empereur fut d'ailleurs vigoureusement secondé par des chefs, dont le pays retiendra un souvenir éternel. Broussilof, entre autres, fit détruire les citernes et toutes les machines pour la distillation de l'alcool dans l'entier rayon de ses armées. Quelques vieux officiers se plaignaient parfois hautement de cette abstention qu'ils prétendaient insupportable, mais on ne les écoutait pas: la sobriété, tout comme la chasteté, est un mal réconfortant.

Ce fut seulement en juillet 1917, que je vis dans l'armée russe des cas d'ivresse en masse, et encore s'était-on enivré dans les caves autrichiennes de Galicz. Vers la même époque, les journaux russes signalèrent d'horribles ivresses dans toutes les villes de Russie, suivies de massacres. On pouvait même se demander si ces foules mues par des colères théâtrales et frénétiques, parcourant les quartiers riches, étaient poussées par la seule soif de la liberté.

Le décret impérial contre la consommation des liqueurs alcooliques, maintenu et renforcé par le gouvernement bolcheviste<sup>23</sup> – autre autocratie – a été abandonné par celui d'Omsk. En face des énormes provisions de vodka, amassées en Sibérie, ce gouvernement a cru devoir permettre de nouveau la vente, restreinte seulement par la fixation d'un maximum par tête cl par mois, et la défense absolue pendant la période de mobilisation. Mais le gouvernement ne pourrait ignorer que l'esprit du bolchevisme a tellement gagné toutes les classes de la population, qu'aucune défense ou restriction n'y ferait rien.<sup>24</sup> Fonctionnaires préposés aux ventes, contrôleurs, tous cèdent à la soif illimitée qu'exhale le pays. Pendant les périodes de mobilisation, à Omsk et Novo-Nicolaïevsk, il a été possible de se procurer en plein marché, et presque dans les "magasins de vin du gouvernement", toute quantité voulue de vodka.

---

<sup>23</sup> La vente et la consommation d'alcool sont punies, chez les rouges, par la peine de mort. J'ai visité, à Oufa, la maison qu'avait habitée une veuve, fusillée sur ordre des commissaires, pour avoir fabriqué de la "samagonka". La sobriété des chefs bolchevistes – pour une grande partie Israélites, petits buveurs – est un fait reconnu.

<sup>24</sup> J'eus à ce sujet une conversation, en février 1919, avec le ministre S..., faux esprit. Je lui demandai:

– Quels motifs ont guidé votre gouvernement à la réintroduction de la vente de la vodka ? Tout le monde sait quelles proportions prend, dans votre malheureux pays, l'abus des boissons alcooliques.

– Plusieurs raisons ont déterminé notre attitude. D'abord la pénurie dans laquelle se débat le gouvernement. Ensuite, nous nous trouvons en face d'une fabrication de vodka, la "samagonka", par les paysans mêmes. L'alcool y est mêlé à des alcools supérieurs nuisibles à la santé, et le gouvernement a cru mieux d'y substituer un alcool pur et moins offensif.

– Mais pourquoi ne pas en défendre tout à fait la fabrication et la vente ? Pourquoi ne pas punir, comme le font les rouges, les paysans coupables de fabrication clandestine ? Il vous est connu que Trotski y a mis comme sanction pénale la mort.

– Ce serait impossible. Calculez combien de gendarmes il nous faudrait. Le paysan fera toujours de la samagonka et on boira donc toujours de l'alcool en Sibérie. Ici, je touche à notre principal argument. En en défendant au citoyen la consommation, celui-ci se trouverait en contradiction flagrante avec la loi. Nous l'habituerions à un état d'âme funeste chez un citoyen: celui de se trouver coupable et en transgression de la loi. Mieux vaut permettre ce que nous ne pourrions prévenir.

– Votre argument est on ne peut plus ingénieux. De Liguori lui-même n'intercéderait avec plus de ménagements pour le pêcheur. Ne pouvant éliminer de votre nouvelle société la concussion et le vol, les autoriserez-vous, en vous laissant inspirer par votre jurisprudence préventive ?



On assiste donc dans toutes les villes sibériennes, depuis l'avènement du régime actuel, à des scènes qu'on n'avait plus vues depuis août 1914, et auxquelles le bolchevisme avait déshabitué le pays.

Mais surtout au front l'alcool a fait des ravages. Le gouvernement est coupable, et non ces hommes de caractère souvent si faible, énervés par la vie des camps et des combats malheureux. Je considère comme une des raisons non négligeables des succès de l'armée sibérienne, en mars et avril, le manque de boissons alcooliques dans les villes et villages qu'on prenait, après que les rouges y eurent introduit leurs mesures draconiennes. En se retirant, les troupes de Koltchak trouvent "chez eux" des provisions immenses, plus qu'il ne faut pour tuer les dernières ressources de l'énergie, et accélérer l'épouvantable défaite.

#### **10. – Scènes de retraite. – Accidents de chemin de fer.**

Lékatérinbourg, le 13 juillet 1919.

Dans ce paysage sans grands fleuves, et où collines et forêts favorisent les coups de surprise, la retraite de nos troupes, habituées au recul, devient presque stationnaire. Tout le monde semble infecté d'une lassitude sans remède. Pas de pertes au front. L'adversaire ne semble avancer que parce que nous reculons. Tous se consolent, qu'en se retirant, ils restent intacts, et que cette fuite de plusieurs centaines de kilomètres sera un jour arrêtée, et qu'alors nous passerons à l'offensive. Mais on ne prévoit pas comment et où, et on semble attendre une impulsion du dehors.

A la gare de Bisertski-Zavod, où le général Grévine s'arrête, je fais accrocher mon wagon au premier train de matériel, qui roule dans la direction de Lékatérinbourg.

Dans toutes les gares, l'approche du front se fait pressentir. Les cheminots sont depuis longtemps gagnés aux rouges, et maintenus dans une attitude favorable au régime soviétique par les ouvriers de quelques grandes usines, qui, fortement organisés, passifs, ne donnant aux cosaques aucun prétexte d'intervention, préparent la jonction aux bolcheviks.

Les petits fonctionnaires du chemin de fer, qui ne perdront rien au changement de régime, puisque les bolcheviks savent distinguer parmi les "bourgeois" ceux qui pourront servir leur cause, et probablement déjà gagnés à l'armée victorieuse par d'énormes pourboires, ralentissent le travail, commettent ouvertement des actes de sabotage.

Chaque gare a son commandant, en général un jeune officier qui ne comprend rien à l'engrenage compliqué des voies, aiguillages, dépôts de gare, d'ailleurs manquant de l'esprit d'initiative des Gaïda, Semeonof, Kalmykof, et autres fameux chefs de bande, habitués à forcer, revolver en main, l'obéissance qu'on leur dispute. On voit donc invariablement, à côté d'une gare, un jeune officier occupé à signer des ordres de transport de troupes, de matériel, de blessés, et dans un autre bâtiment de la même gare, un fonctionnaire mettant à chaque occasion des bâtons dans les roues, et ordonnant sans cesse des manœuvres compliquées sur toutes les voies, capables de retarder départs et arrivées des trains.

A la gare Droujina, où les deux voies de Krasno-Oufimsk et de Berdiaouch vers Lékatérinbourg se rencontrent, je fais accrocher mon wagon à un train dont on m'a promis le prochain départ. On le fait, en effet, sortir de la gare, mais là nous restons indéfiniment, bloquant l'unique voie de débordement pour les trains du C.A. Après quatre heures d'attente, je prends des informations, d'abord chez l'autorité militaire, qui se contente de signer un nouvel ordre d'expédition, puis chez le fonctionnaire du jour, qui profère des phrases désordonnées, regorgeant d'expressions topographiques et techniques, enfin chez les fonctionnaires de deuxième et de troisième rang, qui m'éclaircissent l'énigme. De la direction de Lékatérinbourg approche un autre train, invisible par un tournant de la voie, et qui, entré, après autorisation du même chef de gare qui a fait sortir le nôtre, y touche presque du nez, depuis quatre heures. A-t-on simplement voulu, au bénéfice des rouges, retarder les trains du C.A., ou avait-on préparé une collision qui aurait bloqué définitivement une centaine d'échelons. J'entre chez le chef de gare et y prononce quelques phrases pleines de menaces et de bon sens. Un quart d'heure plus tard, notre train a été ramené en gare, celui d'en face y est rentré, et le nôtre reparti pour Lékatérinbourg.

La ville est en pleine ébullition. De longues processions de charrettes vers la gare, et partout, sur les quais et en plein air, des campements de familles bourgeoises et paysannes, attendant leur tour de partir. Tout le monde est plongé dans la plus profonde stupéfaction, par cette subite évacuation, deux mois après la préparation du prochain transfert des bureaux gouvernementaux vers cette ville.

Partout des forces obscures s'agitent. Autour du chemin de fer et des autres voies de transport, éclatent des révoltes de travailleurs. Il y a bataille près des provisions de farine, que les cheminots refusent de laisser évacuer.





<sup>25</sup> Dans la nuit, je distingue sur les emplacements de la gare, de petits groupes qui chuchotent, mais se dispersent à la vue de mon uniforme. Je rencontre des figures sinistres, parfois mi-ivres, abordant le personnel inférieur: mécaniciens, chauffeurs, aiguilleurs, rangeurs, conducteurs. Vers le matin, cinq personnes, parmi lesquelles deux femmes bien habillées, ont été arrêtées et, convaincues d'avoir poussé au sabotage, ont déjà subi le sort que les bolcheviks destinent aux propagateurs de la cause opposée.

A l'heure du matin, se produit, en pleine gare, une collision qui brise quatre wagons de bagages et met deux voies hors de service. Vers 4 heures, une autre collision a lieu, à 50 kilomètres de nous, et l'unique voie entre Lékatérinbourg et Omsk est, pour une demi-journée, bloquée. Ce ne sont évidemment que de purs accidents.

Cet incessant sabotage est combiné avec un chantage systématique et on se fait ainsi payer de deux côtés. L'état-major du général Diterichs a préparé son départ, en le cachant avec soin à la mission française, et surtout aux habitants, qu'il trompe sur la situation au front, au point de les abandonner à l'ennemi, sans avertissement. Mais on s'en doute et, toute la nuit, il y a un va-et-vient chez les mécaniciens-rangeurs, pour les pousser à ranger tel wagon dans tel échelon dont on prédit un prochain départ. Mais au dernier moment, ce sera un autre train qui, partira, parce qu'on aura graissé la patte à un fonctionnaire plus puissant.

J'en parle au général Jack, qui me blâme de proposer des mesures plus sévères contre rangeurs, aiguilleurs et mécaniciens, qui font perdre à l'armée un temps précieux. Quand il s'agit de faire accrocher cinq wagons de diverses missions étrangères au train de l'état-major de l'armée, il se contente d'ordonner purement et simplement la manœuvre<sup>26</sup> et ne semble aucunement surpris par l'exécution automatique de son désir. Le général Jack ignore jusqu'au moment actuel être redevable de cette satisfaction un fabricant russe (mais directeur d'une usine à capital anglais, ce qui lui a assuré la protection de la mission anglaise) dont le "sloujebny" wagon se trouvait placé entre ceux des officiers alliés, et qui, dans son propre intérêt, a assuré le transport du groupe entier de voitures, en payant 250 roubles au rangeur. Le principe était sauvé : les officiers n'avaient ni employé la force, ni graissé la patte aux fonctionnaires. Le général Jack m'en exprima son contentement.

Une interminable série de trains, se succédant à 50 mètres d'intervalle, rampe vers Omsk. Le public vit, par ce temps ensoleillé, pour la plus grande partie du temps, en dehors des voitures. A perte de vue, les trains se succèdent. Dès que le plus avancé s'ébranle et que l'écho cent fois répété des locomotives résonne, on se jette dans les voitures. Quatre fois nous dépassons, en roule, les traces des collisions récentes : locomotives enfouies dans le sable, wagons réduits en miettes ou carbonisés, signes précurseurs du nouveau régime que le pays va acclamer.

Au marché des villes, où je vais m'approvisionner, la population rurale montre une joie maligne à la vue de cette bourgeoisie déchue, entassée en de sales wagons à bestiaux, fuyant devant les prophètes du prolétariat. Mais pourquoi les paysannes nous jettent-elles en passant des mots si méchants et méprisants, au moment même où approche ce régime stérile et cruel dont elles avaient fêté, en processions religieuses, en grandes explosions de joie, le départ, il y a sept mois?

"Nous ne vous donnerons pas de pain, me dit une paysanne, il faut laisser quelque chose pour les rouges !"

"Courez, me dit. une autre, courez, mais ne vous arrêtez pas avant la mer, si vous ne voulez pas être rattrapé!"

"Nous ne voulons pas de vos billets d'Omsk, dit un vieux paysan, bientôt on n'en voudra plus à Omsk, et peu après on ne les acceptera plus à Irkoutsk !"

Pendant treize jours, nous parcourons, entre Lékatérinbourg et Omsk, les immenses champs de blé des gouvernements de Perm et d'Akmolinsk. Voilà le véritable but de l'invasion rouge. Ne rappelle-t-elle pas ces guerres de conquête du bas moyen âge? Des tribus guerrières et nomades, se jetant dans des civilisations plus

---

<sup>25</sup> Partout, d'importantes provisions de céréales ont été abandonnées à l'ennemi, et il y a eu souvent lieu de douter que les personnes responsables, intendants, généraux chefs de transports pussent invoquer la force majeure. Devant le pont d'Oufa, plusieurs échelons de blé, à Oufa 6 millions de pouds de blé et 4 millions de pouds d'avoine ont été abandonné aux rouges exultants, et vendus aux commerçants Israélites, venus de Sibérie, pour aller en faire le trafic en Russie. A Tcheliabinsk, les intendants ont abandonné, plus tard, de façon inexplicable, 4 millions et demi de pouds de blé.

<sup>26</sup> Le matin suivant, le général Jack se plaignit d'avoir été réprimandé par l'état-major russe, lui, spécialiste pour transports de chemin de fer, d'avoir commandé d'accrocher les wagons franco-anglais à l'échelon !



douces et rangées, pour s'y enrichir des produits du travail systématique et continu, dont elles sont, elles-mêmes, incapables, pour refluer ensuite, chargées des trésors conquis, vers leurs tentes, leurs montagnes?



## CHAPITRE V

### SOULÈVEMENTS DE PAYSANS

#### 1. — Paysans Sibériens.

Barnaoul, le 10 août 1921.

Le transsibérien est, à certains endroits, menacé par des bandes ayant pour base les villages avoisinant le chemin de fer. En identifiant ces bandes avec les bolcheviks russes, on commettrait une erreur. Quoique la propagande rouge ait joué un rôle assez considérable dans la formation de ces détachements de partisans, on ne pourrait y voir des avant-gardes de l'armée soviétique. Le mécontentement qui pousse un si grand nombre de paysans (20.000 dans la seule région Sud de Novo-Nikolaïevsk) à prendre les armes contre les troupes du gouvernement sibérien et leurs alliés, Tchèques, Polonais, Italiens, Japonais, a des causes compliquées.

Le rêve séculaire du paysan russe n'a pas seulement été la possession des terres que lui et ses ancêtres ont labourées, mais aussi l'autonomie des petites communes (mirs), c'est-à-dire leur droit exclusif et illimité de régler leurs intérêts. La révolution bolcheviste avait surtout gagné les sympathies des villages — en Sibérie comme en Russie — par son institution typique des comités locaux. Ces comités nommaient fonctionnaires, tribunaux, états-majors des bandes communales, instituaient de nouvelles lois, concluaient des alliances avec d'autres communes ou avec des groupes de communes. Ces alliances, d'ailleurs temporaires, créaient la seule forme d'une personne morale supérieure au comité. Mais la tendance décentralisatrice de la commune russe, d'abord favorisée par les propagateurs bolchevistes comme le plus sûr instrument de désorganisation de l'ancienne société ou de ce qui en était resté à la campagne, entra bientôt en conflit ouvert avec le principe unificateur de la "dictature du prolétariat".

Le prolétariat ne pourrait subsister ni lutter comme parti politique, que discipliné et conduit par une main de fer. Le prolétariat russe eut un chef, fut représenté par mille commissaires qui allaient porter au pays entier "les volontés du prolétariat". Après une éphémère illusion d'indépendance, les paysans se virent, à nouveau, placés devant un gouvernement centralisé et devant une nouvelle aristocratie, bien autrement arrogante et moins paternelle que l'ancienne. Ils se sentirent trahis, armèrent contre les commissaires leurs partisans, mais partout la fureur de leur résistance brute s'épuisait contre les forces organisées du prolétariat.

En Sibérie, généralement, les paysans en sont encore à leurs premières illusions révolutionnaires, acclamant une autonomie que de jeunes idiots, étudiants, étudiantes, continuent à leur prêcher, et qu'aucun régime jamais ne leur accordera.

#### 2. — Mécontentement des paysans. — L'ataman Annenkof.

On aurait pu essayer, par un traitement méticuleusement juste, quoique rigoureux, d'amener le paysan à reconnaître ses obligations — qu'il considère comme profondément anti-démocratiques — envers la nation. Il n'a pas manqué de bonne volonté au gouvernement d'Omsk. Ses lois et décrets, ses prescriptions aux fonctionnaires sont, en général, inspirés de principes humains. Malheureusement, le gouvernement d'Omsk n'a encore qu'une valeur symbolique, et le pouvoir réel de l'ataman d'Akmolinsk dépasse à peine le comté d'Omsk.

Il y a d'abord les petits griefs de la populace contre les fonctionnaires. Les habitants du village Panfilovo, près de Semipalatinsk, forcés de déblayer les neiges le long du chemin de fer, pendant tout l'hiver, à raison de 7 roubles par jour, n'ont jamais reçu un kopek.

Les communications des villages avec les chefs-lieux de comté ou de gouvernement étant insuffisantes, les décrets de mobilisation ou de levée d'impôts arrivent avec des retards considérables chez les "starosts", le plus souvent après le terme ultime fixé pour l'inscription des recrues ou le paiement des impôts. Néanmoins, les villageois ont été forcés de payer les amendes.

De telles peccadilles n'amènent pourtant pas le soulèvement d'une province entière. Un mécontentement plus sérieux est causé par la conduite des bandes qui, au service du gouvernement d'Omsk, "rétablissent" l'ordre dans ces régions. Les plus fameux détachements de pillards se trouvent sous les ordres de l'ataman Annenkof.

Le capitaine Annenkof, cosaque de Sémirietch, fougueux et brutal, bon chef de détachement, se vit, au début de l'action sibérienne, refuser des subsides par le fameux général Gricha Almazof, ministre de la Guerre à Omsk. Subventionné par des particuliers, il exigea la démission et l'exécution du ministre. Il se battit ensuite parmi les Tchèques au front de l'Oural, où il se distingua par des répressions très sanglantes. Le village Slavgorod, où une vingtaine d'officiers avaient été traîtreusement massacrés par des rouges, fut noyé dans le sang. Refusant d'obéir



au commandement tchèque, imposé aux troupes russes par la Constituante d'Oufa, il quitta le front et se rendit au sol natal, à Semipalatinsk, où on l'accueillit sans joie.

Annenkof s'installa à Semipalatinsk, guidé — dit-on — par des officiers anglais. Il y réunit rien de moins qu'une armée nationale : Cosaques, Grandrusses, Oukrainiens, Magyars, Baschkirs, Prussiens, Mongoles, Tatares, Chinois, tout y était. Sous des têtes de mort, ces guerriers inscriront sur leurs wagons : "Dieu et l'ataman", ou : "Nous ne craignons au monde que notre ataman." Aucune justice n'est reconnue que celle d'Annenkof, et les civils, dans la région, ne peuvent avoir raison des violences dont ils sont sans cesse menacés qu'en flattant les ambitions de l'ataman.

En défendant le front de Sémiriétch" contre de peu dangereuses bandes rouges, ces troupes entrent dans les villages, sous les moindres prétextes, pour y voler et incendier. Annenkof réquisitionne tout : coffres-forts des banques, effets des intendances russe et alliée, maisons, bijoux, matières premières. L'anecdote suivante prouve l'indépendance de l'ataman à l'égard du gouvernement. Annenkof avait fait occuper le bâtiment de la Banque Volga-Kama. Le directeur envoya une plainte motivée à l'amiral et alla causer avec l'ataman. Celui-ci, favorablement impressionné par cette démarche, céda : il ne confisqua que la caisse d'assurances contre maladie des ouvriers. Le lendemain, en retournant à son bureau, le directeur trouva le bâtiment vide : jusqu'aux tables et chaises, tout avait été enlevé. Ebahi et désespéré, il alla se plaindre à Annenkof : celui-ci brandit une dépêche intempestive de l'amiral, lui défendant de toucher à la banque. "Vous n'avez qu'à vous plaindre à l'amiral" lui dit-il.

Après le pillage systématique de la ville et de la région, Annenkof devint plus traitable : les fonds allaient manquer. Les Alliés offrirent leur médiation. Afin de réaliser la fiction d'une unité de commandement en Sibérie, il ne restait qu'à reconnaître Annenkof et sa bande et à les incorporer, tels qu'ils étaient, dans l'armée sibérienne. Malheureusement, le gouvernement d'Omsk, encore trop faible pour exercer un contrôle suffisant, se rendait en quelque sorte responsable de la conduite de ces bandes régionales, sans en tirer, aux heures du danger, les moindres avantages pour la cause nationale.<sup>27</sup> Les paysans, s'opposant aux brigandages des Annenkoftsy, se mettent en état de rébellion ouverte contre le gouvernement sibérien, qui est désormais obligé d'organiser des campagnes par ses troupes régulières et des troupes alliées, pour rétablir son prestige et tirer les coupables d'embaras.

A côté des Annenkoftsy, les troupes gouvernementales et les détachements agissent de même.

Le major tchèque Beil trouva pendant une opération, en mai 1919, contre une bande «rouge» de Krasnoïarsk, le détachement Krasilnikof au village Talaia, Sud de Kamentchaga, occupé à piller les habitants. Paletots, samovars, montres et bijoux avaient été chargés sur les voitures du détachement. Aux objections de Beil, le chef du détachement répondit : "C'est l'ordre de Koltchak!" Quelques cosaques, émus par les cris de désespoir des femmes, proposèrent de mettre fin au scandale : "Frères tchèques, si vous voulez agir, nous agissons de concert avec vous !" Beil ne put que défendre aux Russes le pillage pendant les quatre heures que dura son séjour au village.

Le lieutenant Vasilief, du 42<sup>e</sup> régiment sibérien, le juge d'instruction Fried et le chef de la milice locale de Voltchikha, agissant de connivence, ont battu les paysans, "réquisitionné" de l'argent, violé des femmes, etc.

Le dernier grief est dirigé contre les Tchèques, que la population accuse d'appauvrir le pays par l'achat de bétail, céréales et matières premières.<sup>28</sup>

---

<sup>27</sup> Quand on juillet 1919, le détachement d'Annenkof fut envoyé au front d'Iékatérinbourg, pour rétablir la situation, il refusa de se battre. Il se contenta de chasser les Juifs du jardin public, de piller certains quartiers, de massacrer le 12 juillet, les Juifs en masse, et de s'enfuir trois jours avant l'arrivée des rouges. Pour s'excuser du pogrom, le chef du détachement envoya le rapport suivant : « Le 11 et le 12 juillet, les éclaireurs de mon détachement ont pu confirmer que les Juifs à Iékatérinbourg achetaient en masse les billets de Kérenski de 20 et 40 roubles et qu'ils se préparaient à recevoir d'une manière triomphale l'armée rouge. Trouvant cette manœuvre anti-gouvernementale, je donnai ordre à mon détachement, chargé de la défense de la ville, de mettre fin à cela, par les armes, si nécessaire. Les soldats, fidèles serviteurs de la patrie, ne pouvant supporter une offense si grande de la part des Juifs, décidèrent, sans y être autorisés par leurs chefs, de massacrer les Juifs, ce qui eut lieu. Tenant compte de la conduite exceptionnellement brave des soldats (!), j'interviens pour eux afin qu'on ne les punisse pas. »

<sup>28</sup> Par la confusion monétaire régnant en ce pays, la circulation d'une trentaine de différentes sortes de billets de banque et de crédit, et d'innombrables billets faux, la population est retournée aux méthodes primitives de commerce par échange de



### 3. — Propagande bolcheviste aux villages.

Les paysans sibériens, et surtout ceux qui habitent la région que je viens de visiter (entre Novo-Nikolaïevsk et l'Altai) ne sont nullement des bolcheviks. Descendants de colons intrépides ou de forçats, ils sont une race jalouse de son indépendance et opposée à toute contrainte. Ils ne pourraient pas un seul jour supporter la tyrannie des rouges, et perdraient d'ailleurs à ce régime, étant tous propriétaires, et souvent grands propriétaires. Mais par la pénétration superficielle du bolchevisme, à peine entré dans sa phase définitive, il y a un an, le danger bolcheviste leur est resté à peu près inconnu. Plusieurs des villages qui entretiennent actuellement des bandes contre le gouvernement de l'amiral ont spontanément chassé les rouges au moment même où les Tchèques balayèrent le Transsibérien. Ces "rébellions" ne signifient donc pas une adhésion au régime de Moscou, et il est certain que celui-ci, s'il pénètre jusqu'ici, aura à compter avec des mouvements semblables.

Cependant, les organisations "révolutionnaires" aux villages se concentrent autour de propagateurs et instigateurs venus de Russie. Le gouvernement d'Omsk a manqué de contrôler suffisamment les milliers de prisonniers de guerre qui, au début de cette année, ont reflué d'Allemagne vers la Sibérie, et que les rouges, pendant l'avance des troupes de l'amiral, avaient, avec une si remarquable générosité, laissé passer à travers leurs lignes. Au mois de mars, j'interrogeai près d'Oufa quelques anciens prisonniers de guerre qui m'avouèrent que beaucoup de leurs camarades n'avaient jamais été en Allemagne. Il s'était ainsi glissé parmi eux un grand nombre d'agents bolchevistes, largement munis d'argent et d'instructions, et dont il est facile de suivre l'activité en Sibérie.

Dans chaque groupe de partisans rouges qui opère dans cette contrée, il y a au moins un chef importé, plus intelligent, plus hardi que les autochtones. A Bisk, on mena devant mon wagon un groupe de 30 paysans, surpris par les Tchèques dans une forêt, où ils s'étaient cachés en vue d'une attaque sur notre échelon. Il m'aurait été difficile de les voir prisonniers sans ressentir une certaine satisfaction. La nuit suivante fut orageuse. La gare n'est jamais gardée. Nous y aurions tous passé, si on ne les avait pas découverts, et je crains qu'ils n'aient tous payé de leur vie l'attentat projeté. Parmi ces gens, désarmés, farouches, il me fut facile de distinguer le chef: si près de la mort, il semblait encore conserver un ascendant sur les siens.

L'approche des armées soviétiques a augmenté le prestige des agents que les paysans avaient commencé par accepter avec méfiance. Désirant se venger sur les Annenkoftsi, les fonctionnaires, etc., les paysans insoumis, sans vouloir le moins du monde engager leur avenir, se mettent, de plus en plus, sous la tutelle des «commissaires». La propagande de ces prophètes, jeunes et ardents pour la plupart, pour une grande partie étudiants et étudiantes, chassés des villes, se limite aux idées qui avaient rendu la première révolution populaire: abolition de la grande propriété, autonomie des communes, extension des droits des zemstvos, création de comités de villages, abolition des privilèges de classe, etc.

Partout des "états-majors" rouges, dont l'activité rayonne dans toutes les directions. Des officiers du 5<sup>e</sup> régiment tchèque trouvèrent au village Chilova, affiché à l'église, l'avertissement suivant: "L'un de ces jours viendra une forte bande de brigands déguisés en soldats (allusion, à la compagnie tchèque gardant la voie ferrée) qui essaiera de piller et brûler vos maisons et d'enlever votre bétail. Que tous s'arment et chassent les usurpateurs ! (Signé :) Etat-major des Rouges, Izima."

### 4. — Composition des bandes de rebelles.

On peut estimer le nombre des "bolcheviks" armés, entre Novo-Nikolaïevsk et Barnaoul à 5,000, entre Barnaoul et Semipalatinsk à 4 à 5,000, et autour de Bisk à 12,000. Puis, partout ailleurs, une population en ébullition, d'où sortiront de multiples bandes, dès que les circonstances seront favorables.

Il y a deux mois, il se trouvait dans cette région un noyau tout prêt pour la future insurrection. Des forçats libérés par les soviétiques, d'anciens soldats rouges, chassés dans les forêts par les Tchèques victorieux, des journaliers n'ayant rien à perdre et gagnés par la propagande rouge, se tenaient cachés dans les taïgas (forêts impénétrables soit par l'eau soit par d'épaisses broussailles) d'où ils sortaient faire des incursions dans les villages opulents. A

---

marchandises. On refuse le rouble comme paiement, mais on le conserve comme base de calcul des prix. Ainsi les Kirghizes vendent : les vaches à raison de 1,500 roubles, le beurre à 300 roubles le poud ; l'avoine à 30, le blé à 22 roubles le poud. Ils échangent ces articles contre : le thé à 30 roubles la livre, les cordes pour voitures à 25 roubles par aune, les tôles de fer, les clous à 120-150 roubles le poud ; le feutre à 60 roubles l'aune carrée.



ces brigands, les émissaires des rouges ont pu joindre les paysans révoltés contre Annenkof et les Tchèques, ou – en rébellion pure et simple – contre le gouvernement actuel.

On commençait par forcer les habitants à les héberger et à les nourrir, et l'on profitait de chaque signe de mécontentement pour mobiliser par la force ou la persuasion, au nom de la révolution – mot vague et irrésistible! – de nouveaux villages. Depuis quelque temps, on voit même des paysans riches (gens ayant 10,000 et 20,000 pouds de blé en grenier) entrer dans les bandes.

Les acquisitions les plus précieuses sont les permissionnaires, venus du front avec fusil, sabre et cartouches (!). Plusieurs d'entre eux, ayant dépassé le terme de leur congé, n'osent plus rentrer au régiment et se laissent gagner, avec leurs armes, aux bandes. Il y a ensuite les déserteurs. Les petites patrouilles passent généralement à l'ennemi. Il y a six semaines, le poste de garde du pont sur l'Ob, près de Barnaoul, a déserté, avec armes et plusieurs caisses de cartouches.<sup>29</sup> Il y a un tarif en cours pour la vente des munitions de l'armée. Deux soldats, partis du front de l'Oural en permission sont rapportés avoir volé et transporté, tout le long du Transsibérien, deux mitrailleuses avec munitions.

L'armement des partisans consiste, pour 10 à 20 % de fusils, principalement des Berdans et des fusils de chasse. Les autres ne disposent que de faux, et de piques: barres rendues pointues par le forgeron de village et attachées à de longues perches, à la façon des cosaques. Ils attaquent, toujours en grand nombre et à cheval, avec un remarquable courage, même contre les feux des mitrailleuses, parvenant parfois jusqu'aux premières lignes de l'adversaire. A la gare de Toptchikha, les Tchèques, assiégés par les paysans, en sont venus aux mains avec eux. Contre de telles troupes solidaires et disciplinées, leurs pertes sont effroyables. Il arrive qu'on compte 78 mort chez les partisans contre 2 blessés chez les Tchèques (à Toptchikha), ou 256 morts contre quelques blessés (près Oust-Talmenka).

On les voit souvent venir, nombreux, de loin, cernant l'horizon. Ce sont gens rudes, trapus, féroces, grossiers, assis en majorité sur le dos nu d'un cheval, lance en main, guettant les gares pendant des journées, chargeant en faisant le signe de la croix comme contre un ennemi de légende, se retirant devant une attitude résolue de l'adversaire, puis revenant d'un autre côté. L'infanterie, isolée sur d'immenses distances, impuissante contre eux, doit être sur ses gardes, jour et nuit, ce qui rend la surveillance de la voie ferrée extrêmement fatigante. Polonais et Tchèques ont retrouvé les cadavres mutilés de leurs camarades, que ces partisans avaient surpris: avant de pouvoir mourir, ces pauvres exilés, plongés dans cette guerre civile à laquelle ils sont si complètement étrangers, ont subi des tortures sans nombre: de profonds trous ont été brûlés dans la chair, au fer rouge, les membres coupés par petits fragments, les crânes enlevés, les yeux enfoncés, la peau arrachée, et cent autres inventions où l'on reconnaît l'imagination des assassins échappés aux grandes prisons sibériennes.

## **5. – Répressions par Tchèques et Russes.**

Les Russes ne suffiraient pas à la garde du chemin de fer. L'actuel régiment russe ne montre des qualités militaires tolérables que près du front, en formation de combat. La guerre de grande envergure sépare les combattants et rend la propagande chez l'adversaire difficile.

Les corps de milice et les petites garnisons des villes de province ne sauraient être isolés de la contagion. Les partisans, ne se distinguant en rien des autres paysans, se mêlent au public des gares, aux groupes de marchands et d'acheteurs allant ou revenant des marchés. Ils vous parlent, puis, dès que vous vous tournez, vous tirent dans le dos. A Barnaoul, je vis un cavalier russe abattre, d'un seul coup de sabre, un homme du peuple qui faisait de la propagande parmi ses camarades. Mais une autre fois, l'émissaire tombe mieux, et des unités entières disparaissent pour aller renforcer les partisans.

Les officiers commandant de petits détachements isolés, craignant l'indécision, le manque de convictions arrêtées, ou la trahison des hommes, n'osent agir. Il reste pour la troupe, à l'heure du danger, l'issue de sauver sa peau, en sacrifiant le chef. Il y a des cas où un jeune officier, subitement pris de peur, abandonne, à tort ou à raison, ses soldats, et regagne seul la caserne. Les garnisons russes n'opèrent qu'en masse, fortement armées, manœuvrant avec circonspection, lentement, lourdement, attaquant un ennemi toujours averti et qui a le temps de se sauver dans une région éloignée.

---

<sup>29</sup> Le rapport officiel russe dit que le poste du pont avait été surpris par les rouges et fait prisonnier. L'enquête par des officiers tchèques et russes établit les faits comme je les ai mentionnés ci-dessus.



L'incertitude qui plane sur l'attitude de la troupe pèse sur les autorités, vivant dans leurs villes sous l'incessante menace d'une insurrection. Tous ménagent l'ennemi, espérant l'amadouer. Un campagnard partisan, fait prisonnier par les Tchèques près de Kalmanka, déclara que sa bande – qu'on «l'avait jamais réussi à surprendre – recevait ses informations du praporchtchik N... et du chef de milice de Barnaoul. Dans les conversations avec les citoyens, je me heurte souvent à la phrase suivante: “Nous sommes neutres, nous attendons l'issue de la guerre civile et ne prendrons pas parti,” Un gouvernement qui lutte pour son existence est impuissant devant de telles faiblesses et hésitations. Seul le prestige de la force pourrait les dissiper.

La rébellion de la garnison de Krasnoïarsk, coopérant avec des prisonniers magyars, qui ne put être matée que grâce aux Tchèques et cosaques, a démontré que la garde du Transsibérien ne peut être confiée qu'à des étrangers. Troupes tchèques, polonaises, italiennes, japonaises, américaines, stationnées le long de la voie ferrée, non seulement sont fermées à la propagande rouge par leur cohésion disciplinaire et leur esprit national – les rouges se sont d'ailleurs chargés par quelques menues atrocités de les rendre tous furieux – mais par leur seule présence soutiennent le moral des garnisons russes.

De petits détachements étrangers, souvent conduits de façon supérieure, suffisent pour réprimer les désordres et punir les auteurs, mais ne pourraient prévenir les activités des “podryvnia otriady”, bandes exclusivement destinées à la destruction systématique du chemin de fer. La voie Novonikolaïevsk-Barnaoul et ses deux bifurcations vers Bisk et Semipalatinsk, longues de 740, verstes, ne sont gardées que par un régiment de cavalerie, un bataillon d'infanterie et une batterie tchèques.

Aux gares, les destructions se pratiquent par de fausses manœuvres avec les aiguillages, par le décrochage des boîtes de graissage, par la détérioration des freins. A de nombreux endroits, pendant la nuit, on courbe les rails, détachés à un bout, par des équipes de 8 chevaux qu'on promène le long de la ligne ; le rail est devenu inutilisable et on perd du temps pour en amener d'autres. On brûle les ponts de bois, innombrables dans ce pays de petits ravins secs. Des bandes de quelques milliers de partisans isolent des transports de troupes, ou des trains blindés, au milieu des forêts, en incendiant les ponts avoisinants, pour achever ensuite plus facilement les occupants.

Il n'y a que la cavalerie qui puisse agir, en poursuivant les partisans. La cavalerie tchèque, même en petits paquets, a beau jeu avec les partisans. Ne pouvant ralentir les marches que seule une extrême rapidité peut rendre victorieuses, par le transport de prisonniers, on est obligé de ne pas en faire. On a d'ailleurs des camarades à venger, dont on se rappelle les restes sanglants, parfois ramassés à la pelle.

Ainsi figure, sur toutes les affiches que les “états-majors rouges” répandent aux villages, sous la déchéance du gouvernement sibérien et la proclamation de la République russe, fédérative, socialiste, soviétique, la mise à prix des têtes des contre-révolutionnaires régionaux: chefs de cosaques, et aussi tête par tête, tous ces farouches démocrates que sont les Tchèques.

## **6. – Un poste avancé dans la nuit,**

Barnaoul, le 13 août 1919.

Le bataillon tchèque (du 5<sup>e</sup> régiment), sous l'excellent capitaine Costiaak, stationné à Barnaoul, est réparti comme suit: deux compagnies montent la garde au grand pont sur l'Ob, au port et en ville. Une autre compagnie se tient prête à intervenir un peu plus vers le Nord, près de la gare Oust-Talmenka, où des détachements nouvellement formés viennent d'interrompre les services du chemin de fer. La quatrième compagnie occupe un poste avancé à la gare Kalmanka, que je me propose d'aller visiter.

Quoique les rues soient remplies de soldats russes, qu'on entend à chaque instant chanter pendant leurs marches fréquentes, les Tchèques exercent la surveillance de la région avoisinant la voie ferrée, comme s'ils étaient seuls à défendre l'ordre dans cette société si gravement minée. On voit bien partir de nombreux détachements russes, avec mitrailleuses et canons, des régiments entiers de cavalerie régulière ou de cosaques, en costumes étincelants, mais tout ce mouvement militaire n'est qu'apparent. On opère avec trop de circonspection, et s'il n'y a pas connivence, il y a lenteur et manque de décision: l'ennemi est toujours parti. Entre Barnaoul et Semipalatinsk, comme entre Barnaoul et Bisk, seules les colonnes tchèques comptent.

Le train blindé du bataillon se trouve à Kalmanka. Nous nous rendons au front dans un transport qui offre bien moins de garanties de sûreté. Derrière la locomotive, où un soldat tchèque, baïonnette au canon, surveille mécanicien et chauffeur, d'abord une dizaine de plates-formes chargées de sable et transportant des coolies chinois qui, dans ce malheureux pays, viennent de plus en plus remplacer l'ouvrier russe. Finalement un wagon



de bagages, où nous sommes cinq, le capitaine Costiaak et moi, avec trois soldats, tous armés de fusils et grenades.

Entre mille collines peu élevées, continuation lointaine des montagnes d'Altai, les perspectives changent sans cesse. Des champs pauvres et mal cultivés alternent avec de larges bandes de forêts qui traversent le pays et que les marais ou les broussailles touffues rendent presque impénétrables. En traversant l'ombre des hauts arbres dans une telle région, créée pour la guerre de surprises, nous nous sentons mal à l'aise.

Nous entrons dans la zone des récents combats. Cinq ponts neufs sont entourés de rails tordus et de poutres mi-brûlées. Les trois premiers sont à la charge du village le plus proche, que les Tchèques ont averti: "Si un des ponts flambe, nous incendierons votre village tout entier!" Des paysans sans armes y montent la garde, prêts à donner le signal d'alarme aux postes de soldats qui gardent les deux ponts plus éloignés.

Soufflant, s'arrêtant à chaque montée, pour reprendre haleine, notre train rampe tout doucement par cette région peu florissante et semblant si peu justifier la construction d'une si longue voie. Mais elle conduit, plusieurs centaines de verstes plus loin, vers la riche région de Semipalatinsk, où depuis des siècles, les pionniers de la grande nation slave, cosaques de Sémiriétch ou de Sibérie, colons ou commerçants ou chefs militaires russes, ont tendu la main ou se sont heurtés aux peuplades musulmanes et bouddhistes d'Asie: Bachkirs, Tatares, Mongoles et Kirghizes.

A Kalmanka, nous entrons dans un camp militaire, protégé par des postes de sentinelles et de patrouilles. Une compagnie de Russes, campée aux environs de la gare, n'emprunte sa valeur qu'à la proximité d'une compagnie tchèque, très solidaire, alerte, féroce, redoutable. Aux wagons tchèques – auxquels ces guerriers sont collés comme des escargots à leurs coquilles – sont attachées, comme trophées, de nombreuses lances bolchevistes couronnées de fleurs et des pavillons blanc-rouge. Sur les quais, se promènent, très corrects et très sûrs d'eux-mêmes, les frères slaves de ces soldats russes, mais autrement développés par des luttes séculaires avec les races germaniques, par leur discipline rigide, et unis par une étroite confraternité.

Cette compagnie tchèque a été, il y a une semaine, l'objet d'un siège en règle, à la gare de Toptchikha, qu'elle a été obligée d'abandonner. Elle y habitait ce même train, et fut brusquement isolée à 120 verstes de ses plus proches compagnies voisines, par la destruction des fils télégraphiques, et par des tentatives d'incendie sur les multiples ponts de bois. Une bande de deux ou trois mille partisans montés essaya de déborder, par la force du nombre, la petite troupe de 107 Tchèques, barricadés entre leur échelon et un train de bagages. La plupart des paysans n'étaient armés que de piques, mais ils attaquaient avec ardeur. Ils usèrent de toutes les ruses auxquelles nous avions habitués les récits de Mayne-Reid et Aimard: attaques masquées derrière des files de bœufs, mouvements rampants dans les blés et les hautes herbes, suivis de sauts à cris horribles, etc. La nuit fut agitée et terrible. Plusieurs partisans réussirent à approcher des trains et furent assommés à coups de crosse. Un officier avec quelques hommes qui étaient partis en locomotive, avec les deux mitrailleuses de la compagnie, retournèrent vers l'aube, après une poignante traversée de ponts, déjà sérieusement entamés par les flammes. Avec ces mitrailleuses, dont l'effet sur ces simples est toujours incalculable, on repoussa les forcenés, dont le cercle s'élargit sans se rompre. De tous côtés retentirent les cris des partisans et le meuglement des bêtes blessées. Les Tchèques se mirent en route, réparèrent quelques ponts, arrivèrent à la gare Chilova. Ici la même scène recommença. Des partisans, accourus de partout, refermèrent le cordon. La destruction de plusieurs ponts leur ferma le chemin du retour. Les Tchèques se préparèrent à se frayer, armes en main, un chemin à travers des milliers de fanatiques. A ce moment, le demi-escadron du poroutchik Saibert tomba comme une trombe dans le village Ghilova, sabra une vingtaine de paysans, qui avaient levé les bras en l'air, et chassa les autres, en panique. Assiégés et libérateurs s'embrassèrent chaudement. Les fantassins jurèrent d'enterrer pour toujours les anciens sentiments de haine et les vilains propos contre la cavalerie.

Le capitaine Costiaak et moi, nous continuons notre voyage dans le train blindé du bataillon. Nous irons visiter le demi-escadron posté, comme avant-garde des groupements de protection de la voie ferrée, devant le village Ghilova.

Nous nous sommes à peine arrêtés, en pleine campagne, que déjà le poroutchik Saibert se porte à notre rencontre. Saibert, jeune, taille élancée, au visage osseux et énergique, respire la bataille. Magnifique mousquetaire, aimant la guerre comme un art et un sport, il a fait de ses 50 cavaliers un détachement splendide et redouté plus que le "petit père" Masaryk ne l'a jamais espéré pour ses fils spirituels. Il nous fait le résumé de sa vie monotone, où seule l'attente de quelque aventure guerrière soutient l'âme pendant les heures et les journées d'un ennui insupportable.





Le détachement s'est installé dans un petit camp retranché, entouré d'une fosse. Cinquante cavaliers. Les desservants de 2 canons de 87 millimètres à tir rapide et de 4 mitrailleuses portent la minuscule garnison à 90 hommes. On se couche dans deux petites cabanes de paysan, et puis à la belle étoile.

De légers nuages flottent dans un ciel obscur. Nos yeux, enfin accoutumés à la nuit, croient distinguer, partout autour de nous, comme des ombres qui flottent. Une reconnaissance de 3 cavaliers sort au galop et disparaît dans l'obscurité.

“Notre situation est un peu ridicule. Nous sommes entourés, nuit et jour, de quelques milliers de partisans, désireux de se venger, nous guettant de loin, se faisant relever s'ils sont fatigués, attendant un court moment d'inattention pour nous tomber dans le dos. Nous ne les voyons donc jamais que très loin, de petits profils se dessinant sur l'horizon, se rapprochant la nuit, et gardant contre des dangers imaginaires – nous n'attaquons jamais que forcés – une vague contrée, qu'ils ne pourraient défendre, si nous voulions nous en emparer. Jour et nuit, incessamment, mes patrouilles sortent et reviennent. Cet après-midi, sept cavaliers, sortis avec une mitrailleuse faire un tour dans les environs, ont été bientôt entourés par trois cents partisans montés. Ils ont continué leur promenade sans tirer un seul coup, toujours suivis – mais à une distance respectable – de cette dangereuse escorte.

“Notre collaboration avec les Russes ? Je la refuse absolument. L'état chancelant de leurs troupes ne permet plus de compter sur elles. Une compagnie; voire un régiment russe, qu'on mettrait sous mes ordres, compromettrait la sécurité de mes hommes et la réussite de mes plans. Chez eux, rien de la détermination, de l'entrain, de la rapidité qui expliquent nos succès et le nombre très restreint de nos pertes.”

## **7. – Un officier russe chef de Mongols.**

Bisk, le 16 août 1919.

Bisk est situé sur la rivière la Bia, qui, non loin de la ville, conflue avec le fleuve Katoun et forme l'Obi. Chef-lieu de district et poste russe avancé vers une des parties les plus sauvages de Mongolie, Bisk est situé sur une importante voie, qui, par les cols des montagnes Altaï, mène en Chine. Le marché est important ; il s'y rencontre les chasseurs et les mineurs de l'Altaï, avec les négociants et les acheteurs de vingt races différentes. Devant la grande église, se coudoient, aux jours de marché. Khirgizes, Kalmouks, Bachkirs, Tatares, Mongols en longs manteaux de fourrure, sous bonnets, mitres, capuchons en couleurs éclatantes, avec les marchands russes, japonais, chinois, coréens.

Le lendemain de mon arrivée, les partisans font dérailler un train près de Khaïrouzovka et arrêtent ainsi tous les transports pour quatre jours. Je profite de ce séjour forcé pour me présenter chez quelques personnages de marque. A part les Tchèques, je n'ai rencontré que le capitaine Von Meer capable d'avoir une conviction et d'agir.

Le capitaine Von Meer, après s'être bien battu pendant la guerre japonaise,<sup>30</sup> s'est vu écarté du front pendant la grande guerre, à cause de son origine baltique. La méfiance des Grands-Russes à l'égard des officiers d'Estonie fut souvent mal fondée. Les mères et aïeules russes contribuent au caractère et non au nom de famille. Von Meer fut relégué au district de Bisk, près de l'Altaï, et mis à la tête d'une sotnie de cosaques du Transbaïkal, dont il porta les larges galons jaunes.

Il a haute taille, est cavalier endurant, aime l'aventure. En 1915, il arrêta dans les montagnes un officier allemand, venu de Peking, probablement avec des intentions sinistres. Chargé de poursuivre et de punir des Mongols, sujets russes, qui avaient refusé de servir au front et d'autres, voleurs de bétail, il franchit, avec 75 cosaques, l'Altaï, pénétra en Mongolie, punit les coupables, et battit les détachements de Mongols qui s'opposèrent à son

---

<sup>30</sup> Le 14 juin 1904, il fut envoyé en reconnaissance avec dix-huit cosaques montés, dans la région de Sin-You-Tsen. Au tournant d'une vallée, il rencontra un lieutenant japonais, à pied, accompagné de deux soldats. Sommé de se rendre, le dernier refusa et se mit en posture de combat. Ne voulant pas charger, le rotmestre Von Meer proposa un duel au sabre, que le Japonais accepta. Les hommes reçurent l'ordre de ne pas intervenir, quoi qu'il arrivât. Désarmé par son gigantesque adversaire, le petit Japonais refusa à nouveau de se rendre. Pendant la deuxième phase du combat il réussit à blesser son adversaire au cou (le fameux coup droit à la gorge). Considérant ce coup comme traître – en quoi il eut tort – Von Meer lui fracassa la tête. Il congédia ensuite les deux soldats avec le cadavre de leur chef, et rentra faire panser la blessure qui saignait abondamment. Le matin suivant, il reçut la visite d'un parlementaire japonais, que le général Kouroki avait expédié pour s'enquérir du nom de l'officier russe qui s'était si admirablement conduit. De semblables incidents qui rappellent les guerres de l'ancienne chevalerie, ont été assez fréquents.



entrée en territoire chinois. Entré en contact avec des chefs mongols, il sut les attacher à sa personne, comme seul un Russe, et encore un officier russe, peut le faire. Trois khans mongols, Klan-goun, Tsouker-baï et Koubaï-goun, commandant des tribus de dix mille sabres, se sont mis à l'aimer. Ils adorent sa stature puissante, son parler franc et rude, sa résistance contre les intempéries, la fatigue et la boisson, son intelligence pratique mêlée de ruse, ses efforts pour comprendre d'autres races, sa diplomatie justicière: jamais être dupe, ne pas s'obstiner dans la haine, savoir pardonner. En se soumettant, comme à un demi-dieu, ils savent être appréciés, et s'ils demandent d'être conduits, ils sont certains de n'être pas méprisés. Ces Mongols adorent en lui le Russe.

Von Meer rêve d'une suprématie russe sur les peuplades de Mongols, Kirghizes, Kalmouks, tous nomades, excellents cavaliers. Vivant parmi leurs troupeaux sous des tentes, braves, pillards, dangereux, mais disciplinables par des chefs qui sauraient leur en imposer. Il rêve de ne pas abandonner aux rouges ou aux étrangers les incalculables richesses de l'Altaï: mines d'or, d'argent, de platine, de charbon, les rares fourrures, les immenses troupeaux, la force vive des courants rapides et cataractes.

Deux ingénieurs américains, venus pour étudier un plan d'exploitation de la "houille bleue" du fleuve Katoun, ont été subitement arrêtés par des Kirghizes, un peu malmenés et relâchés.

Von Meer tremble de colère à l'idée d'une approche des soviétiques, ou d'une entrée en Chine. Il croit pouvoir utiliser contre un mouvement militaire, dans la direction du Sud, une force de cavaliers mongols, qui se joindrait à l'aile droite des cosaques sibériens. Ces hordes braves et sans pitié, il se fait fort de les organiser. Les défilés de l'Altaï peuvent être facilement défendus, à Tcharatskaia, Solonernaia, Kouagan, Komar, que quelques mitrailleuses suffiront à garder.

Et si – ce qui lui semble improbable – les armées soviétiques réussissaient à prendre pied jusqu'à Bisk, avec le concours des paysans soulevés, il lancerait une nouvelle invasion mongole jusqu'au Transsibérien. Ce serait terrible, mais il préférerait une victoire de ces peuplades guerrières à celle des froids théoriciens qui ont détruit sa patrie. En attendant la restauration des Romanof, il régnerait, délégué du pouvoir de l'ataman Semeonof, sur un empire situé dans les deux mondes, et qu'il garderait intact pour une future domination russe.

#### **8. – Suspension des hostilités.**

Barnaoul, le 18 août.

De nombreux partisans se retirent dans leurs villages. Les épis sont chargés, les champs portent d'abondantes récoltes. Les partisans quittent leurs lances et leurs fusils Berdan, et vont récolter de plus paisibles moissons. On ne s'attend à une reprise de la guerre civile que dans six ou sept semaines.



## CHAPITRE VII

### PARMI LES TROUPES JAPONAISES EN SIBÉRIE

#### I. Rébellion de cosaques.

L'avance des armées soviétiques en Sibérie a inspiré de frais espoirs et un nouvel élan aux insurrections régionales du gouvernement du Transbaïkal. Tout le long du chemin de fer de l'Amour, ponts et ateliers flambent. A l'intérieur du pays, les coups de main, souvent supérieurement exécutés, les assassinats de fonctionnaires et officiers de Semeonof deviennent de plus en plus fréquents. Les usines et les mines sont abandonnées, les transports empêchés, la sécurité compromise, les sentiments de loyauté à l'égard du gouvernement troublés, les éléments douteux encouragés.

L'organisation centrale des rebelles s'est installée tout près de la frontière chinoise, dans trois villages: Bogdatskoe. Berenski et Zerenski, sur le fleuve Ourioumkan. Le chef, Jourovliof, ancien capitaine sous le tsar, y dirige, avec son "état-major" toutes les insurrections de la région.

Les commandements russe et japonais ont décidé de détruire ce nid par une opération d'enveloppement qui sera exécutée par 9 régiments de cavalerie et 9 bataillons d'infanterie avec 13 pièces (le campagne pour les Semeonofsy, et 14 compagnies d'infanterie avec 6 canons pour les Japonais. Les cosaques de Semeonof refusant – comme toujours – de se battre seuls, on a réparti les troupes japonaises parmi eux, à raison d'une ou deux compagnies par régiment russe.

Invité à assister à cette opération, je me suis rendu à Srétensk, où le général Suzuki, commandant la 5<sup>e</sup> division japonaise, et le général Semeonof (oncle de l'ataman), commandant les "détachements de Mandchouria", dirigeront la manœuvre. Retardé par le désordre au chemin de fer, je n'y arrive que le 1<sup>er</sup> octobre, après le départ de la dernière colonne pour l'intérieur. Me hasarder seul sur ces routes solitaires entre les stanitsas partagées par la guerre civile serait courir à une mort certaine. Je me trouve dans un pays de chasseurs, accoutumés à guetter patiemment, cachés dans la broussaille, le gibier qui passe. Deux soldats japonais faisant partie d'un détachement et marchant dans le rang, ont été blessés, hier, par des coups de fusil isolés et les coupables ont facilement échappé dans la taïga.

Il ne me reste donc, pour le moment, que d'attendre les rapports, qui nous parviennent bientôt. Les cosaques indépendants, entourés par huit colonnes russo-japonaises, ont été battus. 600 cadavres trouvés sur les terrains des combats, 2 canons et 300 charrettes remplies de vivres, pris, et les trois villages rasés, voilà le bilan de l'opération, Jourovliof, accompagné de quelques fidèles, a réussi à échapper en Mandchourie. Les restes des 6 régiments dont il avait disposé errent à travers la région.

Ici, le désaccord règne entre les chefs. Le général Semeonof et son chef d'état-major, colonel Zoubkovsky, se plaignent que le général Suzuki vient de retirer toute sa coopération aux troupes russes. Le chef de la 5<sup>e</sup> division japonaise m'explique sa subite abstention: partout, les cosaques de l'ataman ont pris honteusement la fuite et ce sont donc chaque fois les minuscules détachements japonais, posés – comme d'habitude – en arrière-garde, qui, abandonnés par leurs alliés, mais trop orgueilleux pour céder, ont supporté le furieux assaut d'un ennemi vingt fois supérieur en nombre et désespéré par la crainte d'un encerclement.

Par exemple, une colonne, composée de deux régiments de cosaques, avec une compagnie japonaise en réserve, partie de la stanitzza Nertchinski-Zavod, se heurta, près de Bogdatskoe, à trois régiments de cosaques indépendants, résolus à se frayer un chemin à travers le cordon qui les enserrait. Le capitaine commandant la compagnie japonaise s'était avancé, avec un lieutenant, un sous-officier et une section, pour observer la situation. Au moment de l'attaque, les cosaques de Semeonof lâchèrent pied et laissèrent les 40 Japonais plantés en pleine route, sur un point difficile à défendre, et bientôt débordés par 1,500 cavaliers. Les Japonais se retirèrent à un point culminant de la route, où ils attendirent, de pied ferme, le corps-à-corps. Le reste de la compagnie, accourue au bruit de la fusillade, trouva 13 blessés et les cadavres des deux officiers, du sous-officier et de 18 hommes. Autour des deux corps des officiers percés de plusieurs coups de sabre, gisaient sept cosaques, tués par eux à l'arme blanche: deux d'entre eux avaient la tête fendue jusqu'au cou.

De semblables incidents, les pertes très élevées et inutilement cruelles que certaines compagnies japonaises ont éprouvées, ont exaspéré la troupe et les chefs. Le général Suzuki quitte Srétensk avec ostentation. Les unités japonaises engagées dans les derniers engagements sont reversées dans leurs régiments. Le commandant



Nakatani, de l'état-major de la 5<sup>e</sup> division, restera à Srétensk pour opérer un regroupement des troupes japonaises dans la direction de Blagoviéchtchensk.

Je décide d'attendre le développement des événements militaires.

## 2. – Une grande artère sibérienne, la Chilka.

Sur la rivière Chilka, le 9 octobre 1919.

Hier soir, le commandant Nakatani m'a fait avertir que le lieutenant Kikiyo irait cette nuit porter un ordre à un détachement japonais opérant vers le Nord. J'accompagnerai le jeune officier.

Vers une heure du matin, celui-ci est venu me chercher à mon wagon et m'a conduit vers un des petits bateaux à vapeur faisant partie de l'ancienne "flottille de l'Amour", réquisitionnée par l'armée japonaise. Le navire offre le même aspect d'abandon et de pauvreté qui caractérise tous moyens de transport par lesquels la révolution a passé. Ni meubles, ni tapis, ni rideaux ou articles de ménage. Les destructions ont été partout si complètes et spontanées, que le plus petit coin de Sibérie présente, dans son dénuement, comme une image de la détresse du grand Empire.

Les lanternes du bateau éclairent dans la nuit et le brouillard une sphère qui tantôt se rétrécit ou s'élargit. De vagues formes d'arbres ou contours de rochers y entrent de temps en temps et se perdent ensuite dans les ténèbres. A la rencontre de chaque autre navire, ce sont de minutieuses interpellations en langue japonaise: il faut s'assurer que nous ne manquions pas le colonel Oumeda avec ses hommes, déjà en route pour les cantonnements d'hiver, et qu'un nouvel ordre renvoie vers le Nord.

Encore faudra-t-il se hâter. Cet épais brouillard que nous traversons est un présage de la forte gelée qui approche. Déjà, les petits affluents de la Chilka se ralentissent et, dans une dizaine de jours, le fleuve principal aussi commencera à se fermer. Tous les navires de la flottille de l'Amour devront alors être rentrés à Srétensk, sous peine de tomber quelque part dans les mains des rouges.

A plusieurs reprises, notre bateau entre dans une zone de brouillard particulièrement dense, et nous jetons l'ancre. A un tel endroit, invariablement, un affluent se déverse dans le fleuve principal. Le courant y est rapide et dangereux, et nous attendons, pour nous hasarder entre les énormes bancs de sable, qu'un coup de vent disperse la brume que le choc de deux courants d'air a fait naître.

Ce n'est que dans l'après-midi qu'un soleil malsain perce les nuages. Un vent frais et subitement violent chasse le brouillard par longues traînées et gros flocons, le long des vallées, et découvre lentement le sauvage paysage de l'Amour.

Dans cette vallée qui se courbe sans cesse et se heurte partout à des rochers formant obstacle, le fleuve, enfermé et continuellement dévié, fait l'illusion d'un lac immobile qui s'allonge, se rétrécit, se déforme entre des décors variant à l'infini. De temps en temps, il s'élargit brusquement: un nouvel affluent ajoute la masse claire de ses eaux rapides au courant turbulent de la Chilka.

Rien pendant des heures et des heures, que des rochers vierges, où se détachent des mousses brunes et des bruyères violettes. Ici et là, au fond d'une large vallée, l'eau a amené de fortes couches d'alluvion, parfois épaisses d'une dizaine de mètres, et où elle a, à une époque postérieure, dans son travail follement prodigue, de nouveau creusé un lit. Partout aussi des cours d'eau abandonnés, des travaux d'érosion depuis longtemps interceptés par d'autres labeurs de la nature, bancs de sable ou petites îles, où elle a fait éclore quelques bouquets de verdure. Mais, en général, pas d'arbres, excepté quelque opiniâtre bouleau qui s'est cramponné à une fente de rocher et dont le vent secoue les dernières feuilles.

A de rares endroits, la brusque pente des collines s'adoucit, et sur la rive se forme une bande plate de terre arable. Quelques dizaines de maisons pauvres à toit de chaume, cabanes d'ouvrier ou de pêcheur, y entourent deux ou trois maisonnettes blanches et propres de petits fonctionnaires.

Nulles traces de labeur humain, excepté à l'intérieur, derrière les collines, dans quelque mine d'or ou d'argent. La farine doit venir d'autre part, du Sud, de la région de Tchita, ou du Nord, des environs de Blagoviéchtchensk, mais les transports sont arrêtés, les dernières provisions s'épuisent, la faim qui approche vide la contrée et chasse la population dans les bras des bolcheviks.

Près d'Oust-Tchoraïa, où le fleuve décrit un énorme S, la prodigieuse masse de ses eaux se jette par deux fois contre les hauts rochers et, en serrant la pierre, s'y brise et y creuse, en écumant, de profondes entailles. Après



que de nombreux navires eurent sombré dans les tourbillons et contre les pierres sur la rive, on a élevé des échafaudages de poutres, bâtis dans le courant, protégeant les bateaux que le courant jetterait contre la côte.

Plus loin, vers Gorbitsa, les rouges, au moment de rendre le pouvoir aux troupes de Semeonof qui allaient profiter des victoires tchèques et japonaises, ont coulé un grand navire de transport, après l'avoir posé en travers du fleuve, pour le boucher à la navigation. Mais le courant s'est chargé du désencombrement et a doucement, mais irrésistiblement, poussé l'obstacle de côté.

Pendant notre voyage, les sentinelles japonaises guettent les deux rives, d'où souvent des coups de fusil sont tirés sur les navires qui passent. Il y a un mois, six passagers du bateau qui nous transporte ont été blessés par les balles d'un détachement rouge tirant de la rive. Un officier de Semeonof qui avait risqué ce dangereux voyage pour retrouver des parents, à Blagoviéchtchensk, s'est tué avec une grenade à main, au moment où les rouges allaient l'arrêter.

Le capitaine et le personnel civil du navire, tous Russes, parfaitement neutres dans cette guerre civile, et obéissant passivement aux autorités du moment, se cachent sur le pont, derrière d'énormes plaques de tôle de fer, renforcées par des poutres. Deux mitrailleuses sont continuellement braquées sur les rives.

Vers le soir, nous apercevons un groupe de paysans attendant, parmi une quinzaine de chariots attelés, le bac qui les transportera sur la rive opposée. Arrivés à portée de voix, nous apprenons que leurs voitures avaient été réquisitionnées par un détachement de cosaques indépendants, en fuite vers les régions du Nord-Ouest.

Dans la soirée, apparaissent, derrière un tournant de la rivière, deux grands transports qui remontent le courant. Nous les arrêtons: ce sont les soldats du colonel Oumeda. Celui-ci m'assigne une cabine et une ordonnance qui la partagera avec moi. Voici le but de la nouvelle opération:

L'incendie de tous les ponts du chemin de fer de l'Amour, sur une étendue de 250 kilomètres, a isolé la petite garnison japonaise de Mogotcha. Après un silence de trois semaines, on vient d'apprendre qu'elle est entourée par une nombreuse bande ennemie qui s'épuise en efforts pour la réduire. Quatre-vingts hommes se sont enfermés dans un bâtiment de la gare et y subissent des attaques répétées. Nous irons les secourir.

Le chemin de fer de l'Amour, bâti parallèlement à la rivière, est lié, par de courts tronçons de voie ferrée, à de petits ports de transbordement sur la rivière. Nous débarquerons à l'un des derniers, Tchessovinskaïa, et y commencerons notre marche.

### **3. – Paysages désolés.**

Tchessovinskaïa, le 10 octobre.

Notre barque a amarré à une heure du matin. Vers 2 heures et demie, je trouve sur la rive, près de la petite gare, les troupes préparant le départ. Les provisions s'amassent sur la berge. Des chevaux hennissent quelque part dans la nuit. Partout un va-et-vient de petites ombres japonaises passant devant les nombreux feux allumés. Près d'un gigantesque bûcher de poutres, je rejoins le colonel Oumeda, dont j'ai entrevu la silhouette courte et trapue. Nous venons à peine d'échanger quelques paroles courtoises, qu'il donne déjà le signal pour la cérémonie du départ.

Le colonel avance, seul, devant le front des troupes, alignées par sections et compagnies. Le lieutenant Miano, portant le drapeau du 71<sup>e</sup> régiment, suivi de sa garde, faisant un long détour, comme pour une entrée de théâtre, arrive sur une petite hauteur, en face des troupes alignées. Il y déploie le disque et les flamboyants rayons du soleil levant, et descend, en tendant le drapeau, d'en haut, vers la troupe, jusque tout près du colonel.

Il me semble revivre les époques classiques de l'humanité. Le colonel prononce un discours enflammé, les yeux levés vers l'étendard, exhortant officiers et soldats à faire leur devoir et assignant à chaque chef sa tâche. Ceux-ci, chefs de compagnie, et ensuite le sous-officier commandant le groupe d'éclaireurs, répondent, en répétant à haute voix l'ordre donné. Les fanfares éclatent, le porte-enseigne remet le drapeau dans la housse, le colonel Oumeda rengaine l'épée, et la colonne se met en marche, le long de la voie ferrée.

Cette voie qui relie le chemin de fer de l'Amour à la navigation sur l'Amour a été menée par la vallée de la Tchessovaïa, ruisseau qui serpente autour de la voie, roulant ses eaux transparentes sur un lit couvert de rochers et de cailloux.

Aucune culture nulle part, si ce n'est un minuscule jardin potager, autour d'une maisonnette de gardien de chemin de fer, abandonnée depuis les dernières escarmouches. Par terre, gisent meubles et articles de ménage. Ici et là, des poutres ont été prises à la toiture, pour des feux de bivouac. Dans une de ces maisons en détresse,



un grand caniche, couché entre les débris des armoires, le museau par terre, ne levant même pas les yeux à notre approche, attend son maître qui ne reviendra peut-être plus.

Les collines s'élèvent à une hauteur de quelques centaines de mètres et souvent s'élargissent, en formant de larges plateaux nus. Rien que des broussailles partout ou de petits arbres mal établis dans une légère couche de terre. Aucun sentier dans ce paysage aride et inhospitalier. Aucun travail humain, depuis la création, n'a neutralisé la stérilité du sol. la dureté du climat, la courte durée des étés.

Chaque détachement d'infanterie opérant dans cette région s'expose à deux genres de difficultés. En suivant, dans la vallée, la voie ferrée, qui est la seule voie praticable, il est menacé par des coups de surprise de partisans bolchevistes qui se seraient cachés derrière les crêtes en haut. En se laissant guider par de simples considérations tactiques, et suivant les crêtes, la troupe devrait se frayer un chemin à travers la broussaille difficilement pénétrable, ce qui, souvent, retarderait inutilement l'action.

Il y a un an, deux compagnies ont succombé sur un terrain identique près d'Ioufta, à l'Ouest d'Ouchoumoun. L'avant-garde du détachement, en poursuivant quelques ennemis montés, qui semblaient fuir, s'était laissé attirer dans un guet-apens, et fut exterminée par six compagnies de cosaques "indépendants", cachés derrière la crête. Les deux compagnies, entendant la fusillade, accoururent au secours des camarades, follement, en négligeant toutes mesures de précaution, et succombèrent intégralement. Personne ne se rendit. Officiers et hommes, animés d'une bravoure égale, se battirent jusqu'au corps à corps que de rares combattants eurent à soutenir. Les blessés se suicidèrent. On retrouva plus tard tous les cadavres, affreusement mutilés. Les bolcheviks mêmes apprécièrent ce simple et unanime héroïsme, que l'imprudance du chef avait rendu si tragiquement inutile. Seuls, les journaux japonais refusèrent d'en parler, et cachèrent à leur peuple une bravoure dans laquelle se serait reflétée la plus ancienne gloire de leur race.

Dans l'alternative entre vitesse et sécurité, le colonel Oumeda décide de suivre la voie ferrée, après avoir pris des dispositions pour déployer, à la moindre alerte, une partie de la troupe aux deux côtés vers les crêtes. Le colonel – que j'accompagne – avance à la tête de 40 éclaireurs montés. Viennent ensuite de petits détachements d'infanterie de 10 à 20 hommes chacun, le gros des troupes, de la force de six compagnies, les sapeurs, les mitrailleuses, les caisses de munitions, et, finalement, deux petits canons de 87 millimètres.

À Taptougari, où nous nous arrêtons dans la maison d'un garde du chemin de fer, nous apprenons que deux compagnies japonaises, appelées par un ordre antérieur au nôtre, ont chassé la bande rouge, après une fusillade assez nourrie. Il se rassemble autour de l'uniforme étranger que je porte un petit groupe d'ouvriers. Tandis que la maîtresse de la maison nous sert du lait et des œufs, les hommes se plaignent des bolcheviks qui "infectent" la contrée. Sachant que notre séjour sera de courte durée, je leur conseille, dans leur intérêt, de se borner à une attitude strictement neutre.

La bande, dite "bolcheviste", qui opère dans ces régions, est composée de 600 hommes, dont 60 % de Chinois (des brigands Khoungouzes). Les membres russes sont, pour une grande partie, des forçats sibériens, relâchés par la révolution, pour une autre des paysans pauvres, alléchés par une vie aux dépens des "bourgeois". Venus pour appliquer les principes révolutionnaires, en remplaçant les anciens chefs de gare, ingénieurs, contremaîtres, par des ouvriers, et en déshéritant la bourgeoisie, ils laissent généralement les pauvres tranquilles, et ne s'attaquent qu'aux stocks des commerçants étrangers, et surtout aux provisions de farine et d'articles pour le ménage, que l'ancien régime, avec la sage prévoyance qui le caractérisait, avait amassées pour les habitants d'un pays qui ne produit ni céréales ni autres articles de première nécessité. Ils déclarent "bourgeois" et voués aux représailles sociales tous ceux qui portent la casquette d'un service public: chefs de gare et d'atelier, médecins, dont ils vident ensuite caves et garde-robes. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les atamans de village, représentants d'un pouvoir que ces brigands prétendent combattre, sont toujours mis à mort, avec les complications de la plus terrible cruauté.

#### **4. – La garnison de Mogotcha. Une épave de l'ancien régime.**

Taptougari, le 11 octobre 1919.

Quelques kilomètres plus loin, nous sommes arrêtés par un obstacle curieux. Les rouges, après avoir fait sauter un pont, ont poussé le train qu'ils avaient habité depuis quelques mois dans le fleuve. La queue du train, suspendue en haut, repose sur la locomotive et quelques voitures gisent, en bas, parmi les décombres du pont.

La garnison de Mogotcha, secourue par deux compagnies fraîches, et pourvue de vivres et de munitions, se trouve hors de danger, après avoir vécu des semaines pleines d'angoisse. Les ennemis, descendus de cheval, rampaient sous la protection de l'obscurité, jusqu'à proximité du bâtiment où les 80 Japonais, sous un lieutenant,



s'étaient enfermés. Toutes les attaques furent repoussées. Ne réussissant pas à venir à bout de la brave petite bande, les rouges essayèrent de la déprimer moralement. Ayant laissé, à dessein, le téléphone en bon état, ils employèrent un jeune Sibérien, qui parlait couramment le japonais, pour faire parvenir aux assiégés les bruits les plus sinistres et les plus aptes à leur ôter tout espoir de délivrance. Irkoutsk aurait été pris par les armées soviétiques, Semeonof et les siens exécutés par la population exaspérée, les troupes japonaises battues et en pleine déroute, abandonnant la garnison de Mogotcha, qu'elles croyaient détruite. Le jeune commandant ne daigna pas répondre aux propositions de se rendre. Mais les munitions touchèrent à leur fin, la provision de riz était depuis longtemps épuisée et on commença à rencontrer de grandes difficultés à se procurer du pain parmi cette population apeurée par les menaces des maîtres de la situation.

Le jeune commandant, après avoir écouté silencieusement ces longues exhortations, avait daigné répondre: "Venez nous prendre. Les derniers survivants commettront harakiri !"

N'ayant plus rien à faire dans ces parages, nous allons reprendre la route vers nos barques, après avoir passé la nuit chez le chef de gare. Je m'entretiens longuement avec lui et les siens, sur sa malheureuse patrie. Par son apparente neutralité dans l'horrible guerre civile, il est un exemple typique du fonctionnaire sibérien, si singulièrement déchu depuis la révolution.

Il se tient encore tout droit dans sa redingote de service, où les aigles des boutons dorés brillent sur l'étoffe râpée. Après avoir été copieusement pillé et houspillé dans sa propre maison, il a conservé, de l'ancien régime, cet air d'autorité, quoique bien adouci, contre lequel, plus que contre le "capital", l'envie et les vengeances du quatrième Etat sont dirigées. Il ne prononce plus ni sympathies ni affinités politiques. Sa confiance en une saine restauration et en une réaction nationale contre le bolchevisme s'est lentement étioyée. Les troupes de Semeonof, qu'il a vues à l'œuvre, n'ont, à ses yeux, rien qui rappelle la puissance, la grandeur et le prestige de l'ancien régime. Il a appris à n'aspirer qu'à un peu d'ordre pour le chemin de fer, dont il est un humble serviteur, et un peu de sécurité pour les siens, que tantôt les Semeonofsy, tantôt les brigands rouges bousculent dans ses appartements vides. Ancien croyant au tsarisme, il est prêt, après mille déboires, à se soumettre et se conformer à tout pouvoir qui saurait se rendre définitif. Et, renfrogné et sans espoir, devant la longue nuit qui approche, comme un bon chien de garde, il s'attarde, hébété et sans savoir pourquoi, dans la maison abandonnée de ses maîtres.

## **5. – Avec les Japonais sur le chemin de fer de l'Amour.**

Srétensk, le 16 octobre 1919.

Le colonel Oumeda avait espéré pouvoir regagner, avec ses troupes, les quartiers d'hiver du 71<sup>e</sup> régiment, à Nertchinsk. Mais un nouvel ordre du général Suzuki les renvoie vers le Nord.

La Chilka-Amour s'est couverte d'une luisante et transparente membrane de glace. Elle sera complètement fermée, avant que six jours soient passés, et jusqu'au mois d'avril. Il s'agit de ramener la garnison de Mogotcha, qui a besoin de repos, d'aller déposer quelques petites garnisons le long de la voie ferrée, et de réorganiser une communication avec les régions du Nord, avant que les profondes neiges rendent la campagne trop périlleuse.

Un demi-bataillon de troupes du chemin de fer nous accompagnera, au Nord, pour réparer les innombrables ponts que les rouges ont détruits. La garnison de Mogotcha, renforcée par deux compagnies et une compagnie du corps du génie, descendra du Nord-Est. Les deux colonnes, en essayant de prendre les bandes ennemies entre deux feux, se rencontreront probablement à la gare d'Ourioum.

Entre Oukouréi et Bouchoulé, le 18 octobre 1919.

Quatre trains remontent le chemin de fer de l'Amour: 1 échelon du sous-capitaine Tchesinski, le train du colonel Oumeda – auquel j'ai fait attacher mon wagon, – un train avec des fonctionnaires et ouvriers du chemin de fer, et finalement un échelon japonais. Nous suivons donc exactement le protocole de l'intervention étrangère en Sibirie: troupes indigènes en première ligne, troupes étrangères en formation d'arrière-garde et n'intervenant qu'en cas de danger extrême.

Le détachement Tchesinski, qui nous précède, vient d'être chassé de Bouchoulé dans les circonstances typiques qu'on va lire, et dont le récit donnera au lecteur une idée des forces militaires en présence.

La garnison de Bouchoulé était composée de deux sotnies de cosaques du Transbaïkal (droujina régionale), sous le sotnik Liskovski, et les cent vingt fantassins du sous-capitaine Tchesinski, occupant un train à la gare. Hier au soir, sur quelques coups de feu, partis de la crête des collines qui surplombent la gare, Liskovski résolut de pousser l'ennemi vers la voie par un large mouvement tournant. Il piqua perpendiculairement sur la voie, avec



ses deux cents cosaques, et on ne l'a plus revu. Ses cosaques ont-ils refusé de foncer sur l'ennemi, parmi lesquels ils auraient reconnu des cosaques des stanitsas voisines?<sup>31</sup> ou a-t-il simplement hésité devant le nombre inconnu des assaillants?<sup>32</sup> Toutefois, vers la nuit, la fusillade reprit de plus belle. Le lieutenant Staniévitch, commandant le détachement des mitrailleuses, fit descendre le sous-officier Zouief avec deux hommes et une mitrailleuse sur le perron, d'où ils arrosèrent de balles les vagues ombres qu'on put à peine distinguer dans la pénombre. Ils eurent à peine ouvert le feu, que les ennemis aux cris: "Hourrah!", attaquèrent. Tchesinski donna immédiatement ordre de partir. Le lieutenant Staniévitch se pencha hors de la fenêtre et cria aux trois hommes qu'on abandonna ainsi: "Tirez, tirez, par tous les diables!" Les malheureux tirèrent encore quelques bandes, mais les cosaques ennemis, cachés derrière des tas de bois, jetèrent des grenades à main. Zouief eut tout juste le temps d'ôter la pièce de fermeture de la mitrailleuse, qu'il abandonna aux rouges avec 2.000 cartouches. Les trois hommes eurent la chance inouïe de pouvoir se cacher au grenier d'un bâtiment de la gare, où ils échappèrent aux recherches des cosaques ennemis.

Tchesinski retourne donc aujourd'hui sur l'ennemi, pour reprendre Bouchoulé. Tard dans la soirée, je visite le vieux colonel Oumeda. Il a été adjudant du ministre Terauchi et ne se trouve en Sibérie que depuis deux mois et demi. Il semble fortement embarrassé d'une coopération avec de si étranges militaires, et me demande:

– Dites-moi, s'il vous plaît, croyez-vous que ces Russes puissent nous trahir ?

– Ayez du succès, et ils vous resteront très probablement fidèles.

– Mais comment travailler avec eux ?

– Vous êtes évidemment mal placé entre de tels amis et de tels ennemis. Vous êtes moins sûr des premiers que des derniers. Vous ferez donc mieux de ne compter qu'avec les bolcheviks. Si les soldats de Semeonof insistent – cela me semble improbable – laissez-vous suivre d'eux, et employez-les, mais arrangez-vous comme si vous étiez les seuls à vous battre. Ne leur confiez aucun rôle dans un plan d'ensemble. Ne subissez aucun ordre. En n'opérant qu'avec vos soldats, même en petit nombre, vous risquerez moins leurs vies.

Je lui raconte ensuite, à l'appui de ma thèse, mes expériences comme combattant sous Kornilof, dont les manœuvres furent constamment compromises par des trahisons de cosaques.

Vers Bouchoulé, le 19 octobre 1919.

Notre train suit passivement celui du sous-capitaine Tchesinski, qui a, en quelque sorte, le commandement des trains combinés. Le colonel Oumeda, le lieutenant-colonel Kato et le porte-drapeau Miano font le trajet dans mon wagon. Ils s'étonnent, comme moi, des fréquents arrêts et de la marche lente et comme hésitante des trains. Craignant une tentative de sabotage chez notre mécanicien, Oumeda lui expédie un soldat armé pour le pousser à un peu plus de zèle. Ce soldat revient nous rapporter:

"Le commandant russe avait ordonné d'arrêter son train dès que la distance qui le séparât du nôtre excédât une cinquantaine de mètres. Les officiers, assis aux fenêtres, ne perdaient pas de vue notre train, sur cette voie qui ne décrit que spirales et méandres."

Alors, le colonel Oumeda, amusé, laisse faire. A 3 kilomètres de la gare, nous apprenons que l'ennemi a fui à notre approche. Les éclaireurs que Tchesinski expédie vers Bouchoulé refusent de suivre la voie ferrée. Vingt hommes marchent vers la colline située à gauche, quarante vers celle située à droite de la voie, où ils se trouvent à plus d'un kilomètre de la gare. Après avoir attendu vainement pendant une heure, le colonel Oumeda envoie un lieutenant japonais avec deux soldats sur une petite voiture à rails. Ils reviennent après une demi-heure: la voie est libre.

## 6. – L'action commence. – Moralité sociale des rouges.

Bouchoulé, le 19 octobre 1919.

L'ennemi s'est enfui dans la direction d'Adamski. Une compagnie d'infanterie et une section d'éclaireurs partent cette nuit pour le chasser en avant. Vers l'aube, le lieutenant-colonel Kato part avec deux compagnies pour protéger les travaux du détachement de sapeurs.

---

<sup>31</sup> Liskovsky l'a prétendu plus tard.

<sup>32</sup> A peu près cent vingt cosaques "indépendants".





Les 120 cosaques «rouges» qui avaient chassé les 200 cosaques de la droujina régionale sous Liskovski et les 120 soldats de Tchesinski proviennent, pour la plupart, de la stanitza Gazimourskaia et du posselok (village) Adamski. Leur action, motivée au début par les désirs d'indépendance et de vengeance contre le rude régime de Semeonof, a, par le genre même de leur vie de rebelles et outlaws défaits, pris la forme du brigandage. Il entre pourtant dans leurs exploits une réminiscence des principes humanitaires qu'ils ont évoqués pour expliquer les débuts de leur action. Il est vrai qu'ils ont volé aux habitants du village Bouchoulé, n'en exceptant pas les plus pauvres, jusqu'aux dernières papakhas, bottes, paletots de fourrure. Dans la boutique coopérative du chemin de fer, qui pourvoit presque intégralement aux besoins d'une région sans céréales, ils ont pris toute la farine (197 pouds) que les officiers de Semeonof avaient laissée.

Mais, à l'orphelinat, où ils se sont présentés avec les mêmes intentions, ils se sont inclinés devant la faiblesse de cette colonie d'enfants. J'y vois les granges de provisions intactes. Le directeur de l'institution qui, après avoir été nommé par le gouvernement tsariste, avait continué ses fonctions sous tous les régimes successifs qui avaient, par la suite, tourmenté la Russie et ce village, a même dû refuser la farine que la bande lui offrit pour ses petits.

## **7. – Démocratie guerrière. – Conceptions de samouraï.**

Bouchoulé, le 19 octobre 1919.

Ne voulant pas risquer mon wagon dans les rencontres auxquelles nous nous attendons pour demain, je le renvoie à Kouenga, et prends place, avec le soldat russe que l'ataman Semeonof a mis à ma disposition, dans le wagon de 3<sup>e</sup> classe que les officiers japonais occupent.

Il existe un contraste frappant entre le genre de vie que les autres Alliés – entre autres les Tchèques – mènent dans leurs wagons parfois si confortables, et même luxueux, et la vie extrêmement simple, sobre et dénuée de confort, que mènent ici les officiers japonais. On a enlevé du wagon toutes les banquettes. Nous sommes tous couchés sur le plancher, les uns à côté des autres, sur toute la longueur de la voiture, sur les abondantes couvertures que les autorités japonaises mettent à la disposition des militaires sans distinction. Les bagages personnels sont défendus. Chez ces officiers, qui sont parfois de grands seigneurs, aucun objet qui rappelle, même de loin, le luxe. Je me souviens d'une visite que j'avais faite au général Hosono, commandant de brigade, à Mandchouria. La chambre d'hôtel où le vieux guerrier me reçut, extrêmement propre, ne contenait cependant qu'une seule petite valise, et ses ustensiles de toilette étaient exactement les mêmes que ceux de n'importe quel soldat. Ce vrai samouraï conduisait souvent des reconnaissances à la tête de ses éclaireurs.

Dans notre wagon, les soldats d'ordonnance couchent à nos pieds, aux côtés du poêle, toujours chauffé rouge, par ce froid sibérien. Ils y posent sans cesse de nouvelles chaudières, théières, casseroles, où bouillent toujours les mêmes viandes et légumes de conserve. Car officiers et soldats mangent exactement les mêmes plats que chacun prépare, selon un rite identique, dans la même et identique boîte d'aluminium.

Les relations entre les soldats et leurs supérieurs me surprennent par leur cordialité et leur simplicité. La tant vantée discipline japonaise a ceci de remarquable, qu'elle fonctionne sans bruit ni effort. Le soldat qui entre fait une révérence cérémonieuse, qu'il répète en sortant. Il parle à l'officier d'une voix un peu artificielle et avec un timbre rudement masculin, qui surprend chez de si jeunes gens. Cette façon de parler, le cou tendu, la voix sortant du gosier, en phrases soigneusement articulées et que le paysan japonais, si timide quand il entre au service, apprend pourtant si facilement, est un legs de l'ancien samouraï, aux époques heureuses où les obligations militaires remplissaient des centaines de mille existences, du matin au soir.

L'officier donne ses ordres sans jamais élever sa voix, et le soldat, silencieux, s'efforçant de comprendre le commandement, obéit religieusement. Le contraste est frappant avec l'armée russe, où le goût inné de l'insoumission chez le paysan, corrigé sous l'ancien régime avec le bâton, brisa la cohésion des rangs, dès les premiers jours de la révolution.

Au Japon, la fidélité au chef compte depuis des siècles parmi les vertus les plus vénérables, et l'étonnante obéissance du soldat n'est qu'une préparation mentale à d'innombrables sacrifices et devoirs, dont les mérites sont enseignés par la morale courante du pays. L'esprit féodal qui a, de sa paume puissante, modelé la nation pendant mille ans, unissant son enseignement pratique aux traditions séculaires, a créé cette unité d'intérêts, cette fraternité devant le danger et la mort qu'aucune démocratie ne saurait atteindre. Au Japon, l'esprit militaire, héritage de la féodalité, imprègne l'armée, hommes comme officiers, d'une surprenante gravité et d'une intarissable correction qui frappent agréablement par leur contraste avec les traces de dissolution qu'on voit dans certains autres corps expéditionnaires en Sibérie. Et ne vous méprenez pas: ces soldats si parfaitement soumis à leurs officiers, si rangés et corrects dans les rues, ne sont nullement des esclaves. Extrêmement fiers, ils



font l'impression d'écouter à chaque moment quelque précepte impérieux. Ils semblent toujours prêts à punir chaque manque de politesse à leur égard, auquel les expose l'intolérable insolence de certains étrangers, desquels ils se distinguent d'ailleurs par une culture bien plus ancienne et plus profonde. S'ils me saluent, et même avec cordialité, la raison en est qu'ils ont observé d'abord les bonnes relations que j'entretiens avec leurs officiers et le respect que je témoigne à leurs institutions.

Le général qui part en campagne, tout comme son ordonnance qui soigne ses effets et éponge son cheval, entrent dans la même confraternité de guerriers, où seule l'importance de l'issue dicte les nécessités du commandement et de la soumission. Aucuns degrés dans le confort, la nourriture ou le danger. Pendant l'affaire de Bogdatskoe, le général Hosono, commandant la brigade de Mandchouria, s'est avancé à la tête de ses troupes, essayant le feu de l'adversaire, comme elles. Tous, officiers et soldats, reçoivent d'ailleurs en campagne exactement la même nourriture, chacun la même ration de riz, de mande et de poisson séché ou en conserve, que chacun, officier comme soldat, prépare selon la façon traditionnelle du pays, dans exactement les mêmes boîtes d'aluminium. Chaque fois donc que la machine militaire s'ébranle, la vie présente pour tous sans exception cette uniformité qui frappe par sa monotonie avant que, par des réflexions ultérieures, on se soit rappelé sa grandeur.

Le soir, après la fin des travaux, nous nous asseyons en un groupe étendu, autour des théières (qu'on remplit sans cesse) et des gâteaux nationaux. Les soldats, plus loin, écoutent, en un silence respectueux. Je finirais par les oublier, s'il ne me plaisait d'observer dans leurs visages immobilisés la tension de leurs prunelles brillantes, dirigées en un inlassable effort d'attention, sur leurs chefs.

Chacun des officiers a appris, au moins, une langue étrangère qu'il parle, en général, imparfaitement. Les deux colonels, un major et quelques officiers subalternes, se servent donc pour notre conversation de l'intermédiaire du lieutenant Miano, qui parle allemand à la perfection. Nous nous entretenons particulièrement de choses militaires, et surtout des devoirs de l'officier. Mes interlocuteurs accentuent la différence entre les conceptions japonaise et européenne. Rien de plus étonnant pour eux que la facilité avec laquelle des régiments entiers se sont rendus à l'ennemi, pendant la grande guerre. Des millions de prisonniers de guerre, des forteresses qui se sont rendues avec des milliers, voire des dizaines de milliers de combattants, des canons intacts et des casemates remplies de munitions, voilà qui leur semble incompréhensible. Ils avouent que les redditions de Port-Arthur et, plus récemment, de Kiaou-Tcheou, les ont étonnés. Ils me rappellent le cas des militaires japonais, faits prisonniers pendant la guerre russo-japonaise, et condamnés à l'ignominie à leur retour, conspués par leurs voisins, et obligés, par le mépris unanime, de quitter la patrie. Ils me racontent celui de cet officier de marine japonais, naufragé sur un navire, que l'amiral Togo avait envoyé pour bloquer l'entrée du port de Port-Arthur, et que les Russes avaient torpillé. Le reste de l'équipage avait péri. Lui seul fut tiré de l'eau et retenu en captivité pendant la durée de la guerre. De retour en son pays, il fut condamné par le tribunal militaire institué pour juger les officiers et les hommes qui s'étaient rendus à l'ennemi. On lui reprocha de ne pas s'être suicidé, pour éviter le déshonneur de tomber aux mains de l'ennemi. Condamné à mort, puis gracié, mais dégradé et chassé du service, il mit fin à ses jours.

Toujours entourés par nos ordonnances, qui prennent un intérêt passionné à nos conversations, nous passons ainsi la soirée à échanger questions, récits et discussions où mes amis observent toujours un tact parfait et une courtoisie impeccable. Ils parlent d'un ton animé avec une grande facilité de parole et beaucoup d'esprit, en abandonnant l'attitude froide et méfiante qui les caractérise souvent et qui n'est que l'effet d'une longue éducation à la prudence. Ils sortent rarement des sujets militaires, auxquels ils s'intéressent profondément. J'ai beaucoup de succès avec le problème suivant:

“Deux détachements ennemis, de 300 et 500 hommes respectivement, se battent. Valeur guerrière égale chez les combattants, armement et équipement identiques. Aucun avantage de terrain. Il est évident que le second détachement remportera la victoire. Combien d'hommes comptera-t-il au moment où l'autre, réduit à 20 hommes, se rend ?”

Un calcul facile donne: 404 hommes (sans les décimales).

A vrai dire, ces jeunes officiers, à quelques exceptions près, ne sont pas nourris d'humanités et belles-lettres. Mais je ne cesse de constater chez eux ce perpétuel souci de l'honneur, la mesure, la sobriété, la pauvreté orgueilleuse, et ce mépris du commerçant, qui sont à la base de toutes véritables aristocraties, fussent-elles d'épée, de robe ou d'intelligence. Aussi les voit-on se rembarquer pour le Japon comme ils sont venus, sans bagages, fiers de leur uniforme insouillé par des contacts commerciaux, et représentant, parmi le déchet des



mercantis européens dont regorge la Sibérie, parmi les milliers d'officiers européens qui vivent du désordre, un désintéressement noble et élevé.

Le soir, un officier russe entre dans le wagon. C'est un sotnik, envoyé par le général Matsiéovski, commandant – fictivement – les forces alliées sur le front de l'Amour. Le général demande au colonel Oumeda une énumération complète des forces russo-japonaises, ainsi qu'une estimation des forces ennemies ; il a l'intention de mettre à la disposition du colonel Oumeda deux régiments de cosaques. Notre chef, flatté et reconnaissant, éconduit l'émissaire avec les formules usitées d'une parfaite politesse.

## 8. – Contacts furtifs avec les rouges.

Entre Bouchoulé et Zilovo, le 20 octobre.

Le matin, le lieutenant Miano me réveille :

“L'ennemi tire sur le pont, le colonel va examiner la situation et vous invite à l'accompagner.”

Le pont de Chorga, composé de bases de ciment et de poutres, sur lesquelles reposent des arcs de fer, vient d'être incendié cette nuit pour la troisième fois. Les ingénieurs japonais que nous interrogeons se plaignent de leur travail de Danaïdes.

Comme partout dans ce pays de basses collines et de fleuves abondants, où les froids subits et parfois terribles de la fin d'octobre rétrécissent et dessèchent les courants et où la fonte du printemps les élargit jusqu'à remplir les vallées, un mince filet d'eau coule à travers un terrain plat et uni, qui s'étend jusqu'aux proches collines. A droite, quelques rouges, visibles à la lorgnette quand ils lèvent la tête, tirent sur les approches du pont pour en empêcher la réparation. Une épaisse fumée monte des poutres carbonisées, et le pont s'enfoncé de plus en plus.

Dès que nous nous en approchons, l'ennemi redouble la violence du feu. Les ingénieurs, à l'abri derrière une locomotive, nous regardent d'un air ingénu. Ils semblent nous dire : “Evidemment, il est de votre devoir de vous exposer.” Après avoir essuyé pendant quelques minutes le feu mal réglé de l'ennemi, le rail sur lequel nous mettons les pieds est subitement teint de blanc sur une longueur de 2 mètres par une balle. Les rouges semblent avoir trouvé la distance ; il est temps de s'en aller. Mais qui donnera le signal de la retraite ? Eux ? Non, c'est impossible, ce sont des samouraï, quoique pour la première fois au feu. Oumeda m'invite à prendre le pas, mais je suis moi-même presque samouraï : ils ne m'y prendront pas. Nous restons donc encore quelques minutes, les bras croisés, à échanger des remarques sur le nombre apparent des ennemis, qui continuent à tirer, maladroitement, par bonheur. Oumeda m'invite, d'un large geste du bras, à retourner :

– Vous êtes notre hôte. Je refuse avec indignation :

– Jamais de la vie, puisque vous êtes plus élevé en grade. Nous restons donc encore un instant à causer, mais voilà

une balle qui disparaît, en sifflant, dans l'herbe du talus à côté de nous, et une autre qui ricoche contre l'armature du pont. Lentement et comme à regret – non pour ces négligeables balles évidemment – Oumeda se retire, suivi de Miano et moi. Plus loin, entre la locomotive et le train suivant, un intervalle de cinquante mètres : l'ennemi, devenu nerveux, tire à bout de forces. Oumeda s'arrête et, tout droit et très nonchalamment, se retourne une dernière fois, pour causer. Encore quelques mètres : ouf 1 c'est fini.

On va déloger l'ennemi, dont la force réside dans la facilité de ses déplacements. Tous montés, les rouges attachent leurs chevaux dans les forêts derrière la crête où ils vont dresser leur embuscade, et – dès que l'adversaire se prépare à l'assaut – sautent en selle, pour réparaître à un autre endroit.

Il faudrait, pour combattre un tel ennemi, des détachements équipés comme lui, opérant avec la même célérité, employant les mêmes ruses, bien guidés par des chefs qui connaissent la région, et prêts à intimider le terrible adversaire par la plus impitoyable application du droit du talion.

Au lieu de cela, voilà que les deux bataillons du colonel Oumeda se rangent aux deux côtés de la voie, sous les arbres. Les sous-officiers inspectent minutieusement fusils et sacs. Ensuite les chefs de compagnie haranguent longuement la troupe alignée, comme centurions et tribuns à l'époque classique. On se prépare évidemment comme pour une bataille rangée, contre un ennemi qui, lui aussi, observe les règles classiques de tactique, tandis qu'on se trouve en face d'un adversaire, dont la force consiste à n'obéir à aucun système, à se trouver partout, et à ne résister nulle part.



Heureusement pour nous, les forêts qui couvrent le pays sont-elles effeuillées, et la guérilla devient-elle moins efficace. -Quand la troupe est bien inspectée, quand les instructions ont été répétées, le détachement s'ébranle. En avant, le vieux colonel que j'accompagne, puis le drapeau et sa garde, quelques officiers supérieurs, et la troupe. Une section a été envoyée à droite, en reconnaissance. Nos soldats se déploient, forment un large front d'attaque, capable d'envelopper les forces ennemies. Tout cela sent le champ de manœuvre, et les trop méticuleuses préparations pour la grande tactique. Mais, d'un autre côté, il est agréable d'observer que le chef n'appartient pas à ces vieux officiers qui exagèrent la valeur de leur expérience militaire, et craignent que leur mort ne laisse la troupe sans défense.

Toujours en tête du détachement, Oumeda monte la colline, laissant le drapeau en arrière, sur la pente, afin de ne pas l'exposer à une surprise de l'ennemi. A peine arrivés au sommet, où un magnifique panorama s'ouvre sur trois vallées, nous observons une cinquantaine de cavaliers, fuyant à travers une prairie découverte. Les fusillades de nos soldats éclatent, et un cavalier tombe, qu'on ramassera plus tard, mourant.

### **9. – Cavalcade dans la nuit. – Scènes chez l'habitant.**

Le gros des bandes ennemies s'est retiré à Zilovo. Nos troupes vont regagner ce village, à pied ; les trains nous rejoindront plus tard.

Je chevauche en compagnie d'un officier et de deux soldats, en arrière de nos rangs. Les bolcheviks n'ont pas été battus, et le silence qui règne à la nuit tombante est rendu mystérieux et menaçant par le danger qui semble planer sur nous. A notre droite, une rare broussaille montant jusqu'à la crête, où brillent, comme des paillettes d'or, les dernières feuilles. A gauche, au delà de la plaine que les courants printaniers ont creusée, une légère hauteur par-dessus laquelle le couchant rouge verse de larges jets de lumière brisée, dans un air très pur.

Partout les maisons des gardiens du chemin de fer, délaissées, ne contiennent que des meubles brisés et la paille où les rouges ont passé la nuit.

Nous rejoignons bientôt les desservants des mitrailleuses, qu'on a revêtus de costumes russes: manteau de fourrure de mouton et hautes papakhas, qui leur seyent bien, et qui les font paraître – puisqu'ils marchent très droits et martialement – plus hauts qu'ils ne sont en réalité.

Il se joint à notre colonne un praporchtchik avec dix cosaques. Les Japonais, auxquels l'inexplicable conduite de certains chefs russes inspire de la méfiance, les tiennent soigneusement à l'écart.

Le soleil s'est couché. Dans la masse sombre des grandes collines, que couvrait tout à l'heure la même lumière brillante, se découvrent maintenant des plans successifs, s'échelonnant jusqu'à l'infini. Rien que du bleu, plus foncé pour chaque plan plus éloigné, et se détachant, dans les profondeurs de l'horizon, en un pur outremer, contre les lueurs mourantes des nuages.

Nous suivons dans une profonde obscurité la seule route qui ait été tracée dans ces plaines sauvages, et qui est la voie ferrée. Après avoir enlevé les rails sur de grandes distances, et détruit les ponts, les rouges ont envoyé les dernières locomotives disponibles, à toute vitesse, dans les ravins où elles se sont écrasées contre les rochers, et dans le sable, où elles ont creusé de profondes ornières.

Je rejoins finalement le colonel Oumeda avec ses officiers, dans une "kazarma" (habitation de travailleurs de chemin de fer) à 6 kilomètres de la gare Zilovo. Six officiers japonais ont pris place autour du samovar, au milieu d'une de ces scènes de la misère humaine qui se reproduisent avec une telle monotonie qu'on finit par s'y habituer. Un vieillard aux bras tremblants, une assez jeune femme essayant d'être agréable dans ses haillons de couleurs voyantes, et une jeune fille idiote qui nous observe d'un regard tantôt niais, tantôt scrutateur, mais – sans doute sentant le danger dans cette réunion de militaires – ne répond aux questions que par gestes évasifs. Aucun lien de parenté entre ces trois individus, aucune communauté, sinon celle du travail commun dans ce coin désert. Les dernières provisions touchent à leur fin. Pillés, à tour de rôle, par les "blancs" et les "rouges", ils attendent, les bras croisés, la famine qui approche.

Tandis que nos officiers discutent sur la carte les informations qu'ils viennent de recevoir, entre le praporchtchik qui avait insisté pour nous accompagner. Un silence se fait à son entrée. Quand il s'assied à côté de nous, près de la théière, un soldat, ordonnance d'un capitaine, lui propose de sortir.

Le praporchtchik s'écrie:

– J'ai le droit de m'asseoir ici, je suis officier !



Les officiers japonais suspendent leur conseil de guerre, et regardent le Russe. d'un air froid et indifférent. Celui-ci a à peine bu une tasse de thé qu'un sous-lieutenant interprète le touche au bras:

– Dès que vous aurez fini, veuillez bien sortir ; nous avons à causer.

Ne comprenant pas ce dont il s'agit, il se laisse emmener dehors, puis se voit fermer la porte au nez. On l'entend encore quelque temps crier ;

– J'ai le droit d'entrer, je suis officier !

Après avoir attendu deux heures dans la “kazarma”, nous poursuivons notre marche, pour arriver à Zilovo à une heure dans la nuit. Les rouges ont quitté la gare, il y a une heure et demie.

#### **10. – Village vidé par la peur. – Politique de conciliation,**

Zilovo, le 21 octobre.

Quand les rouges sont entrés à Zilovo, les autorités locales, chef de gare et chefs de dépôt, et les organisations administratives se sont sauvés, laissant leurs maisons et meubles à la charge d'une vieille épouse ou grand'mère.

Par contre, les pauvres ménages se sont sauvés cette nuit, craignant de tomber aux mains des officiers de Semeonof qui ne tarderont pas à nous rejoindre.

Au cours de ma promenade, deux ouvriers m'abordent craintivement. Je les rassure et arrête leurs confessions politiques, auxquelles je n'attache d'ailleurs aucune foi. L'un d'eux demande ;

– Vous serait-il possible d'intercéder auprès des Japonais en faveur d'une quarantaine de camarades qui se sont enfuis, par peur des trains blindés de Semeonof ? Ils se cachent, partie dans les priiski (mines d'or), qui se trouvent à 6 kilomètres d'ici, partie plus loin encore, dans la taïga, où ils ont allumé des grands feux pour se réchauffer, eux, leurs femmes et bébés. Ce sont des neutres dans la guerre civile. Les Japonais, qui sont des alliés des Semeonoftsy, protégeraient-ils nos camarades, s'ils revenaient ?

Je les conduis chez le colonel Oumeda, qui immédiatement ordonne au président de la Zemskaja Ouprava de promulguer la proclamation suivante:

“Le Commandement japonais annonce à tous ceux que la présente concerne, que les habitants du secteur d'Alexeievskaja doivent retourner de la taïga et des montagnes dans leurs foyers et reprendre leur travail.

Zilowo, le 21 octobre.”

“(Signé) Sédiakine,

“Président de la Zemskaja Ouprava.”

Les deux ouvriers partent immédiatement annoncer aux fuyards la bonne nouvelle. Dès ce soir, ils ramènent quelques camarades ; les autres reviennent dans la nuit.

Après les “revendications sociales” des bolcheviks, et les stupides représailles des Semeonoftsy, voilà un nouveau son de cloche, qui fait rentrer au cœur du citoyen la confiance dans l'avenir. Oumeda annonce au président Sédiakine la nouvelle politique qui sera suivie dans les régions que libérera l'effort japonais. A partir d'aujourd'hui, chaque citoyen neutre recevra protection et aide des armes japonaises contre, soit les rouges, soit les blancs. Et les combattants qui viendront livrer leurs armes, et se soumettront aux autorités japonaises, seront amnistiés et protégés comme les autres.

Pour faire comprendre la signification de cette nouvelle politique de conciliation, je mettrai en présence les deux forces qui se combattent, et entre lesquelles toute la populace,, indifférente aux régimes politiques et désireuse d'une paix économique à tout prix, mène une vie paralysée par la peur.

#### **II. – Une confédération d'insurgés.**

Le front, où les troupes d'Oumeda se battent, fait partie du “front mondial de la guerre contre le capitalisme”. Il est intitulé: le 3<sup>e</sup> rayon du front de l'Est. Grâce à l'excellente police de Koltchak, on ne trouve à l'Est d'Irkoutsk aucun commissaire bolcheviste de marque, capable d'organiser une armée rouge. La haine contre Semeonof, qui n'est pour une grande partie que la haine contre l'autorité du moment, a réuni des combattants, animés de sentiments et poussés par des motifs entièrement différents.



Des groupes de cosaques, peut-être réveillés par le désir de rétablir l'ancienne quasi-indépendance des stanitsas, mais surtout révoltés contre les officiers de l'ataman Semeonof, forment le noyau de la résistance populaire. Appartenant principalement aux stanitzas lomofski, Kourlitchenski et Oundienski, et ayant pris part à la grande guerre, ils travaillent sous leurs officiers, dont le chef est le lieutenant Chvetsof. Ils avertissent partout la populace qu'ils sont venus "libérer", de ne pas les confondre avec les bolcheviks dont ils répudient les doctrines, mais dont ils acceptent momentanément la coopération. Ils semblent commettre plus d'atrocités que les gardes rouges, prétendant avoir à venger d'impardonnables insultes.

Une deuxième catégorie est mue par de vagues principes révolutionnaires, et composée de pauvres, conduits par des chefs énergiques formant l'âme de la bande. Aucun essai de travail constructif. Ils en sont encore au "Nimm-und-Essrecht" des premières époques de Marat et Lénine. La bourgeoisie qu'il est méritoire de piller, ce sont ceux qui ont accumulé des provisions pour l'hiver, le mauvais temps, la vieillesse. Mais les bourgeois étant tous chassés ou appauvris, ces gardes rouges, ne pouvant continuer leur vie oisive qu'en réquisitionnant, étendent les limites financières et sociales de cette classe, et prennent aux cosaques, aux paysans, aux ouvriers aisés, et finalement aux pauvres mêmes

Leur religion, c'est de ne pas se raser, de se moucher des doigts. A un pauvre commis de la boutique coopérative de Zilovo, qui tire de sa poche un mouchoir blanc, un important garde rouge fait remarquer d'une voix pleine de menaces:

– Je crois, mon petit, que tu es simplement un bourgeois !

On voit donc, pendant chaque interrègne rouge, les personnes un peu cultivées cracher bruyamment par terre, se frapper des mains sur les cuisses, crier, parler insolemment.

Les chefs sont deux forçats, Parfionof et Namakonof. Le premier, de haute taille, robuste, énergique, brave, en somme une terrible brute, a constamment la bouche remplie de phrases sonores qu'il ne semble pas comprendre. Namakonof, ancien détenu pour abus de confiance, se nomme anarchiste, a des mœurs plus douces, et s'oppose aux atrocités. Ces deux presque-analphabètes ne sauraient se débrouiller sans le secours intelligent des trois frères Abram, Salomon et Khaïm Lichman. Ces derniers, on ne les voit jamais aux combats. Ils n'apportent pas non plus dans les réunions la farouche énergie de Boanerges, et cet amour du prosélytisme qui caractérise Parfionof. Ils prêtent à un mouvement qui les aurait, à la moindre résistance, engloutis, leur bonne volonté, leur intelligence et leur habitude des affaires, et, en supportant difficilement les duretés de la vie errante, sauvent et augmentent leur fortune.

Le troisième groupe est composé de brigands: 150 Khoungouzes que le Russe Abram Boika, on ne sait avec quel argent, est allé recruter dans les collines de Mandchourie chinoise. Ils sont bien habillés et armés. Le chef, de forte stature, se promène en un long manteau rouge flamboyant à large ceinture d'argent. Poursuit-il un but politique ou se sent-il attiré, comme ses brigands, par la perspective du butin ?

Ces trois groupes d'insurgés représentent en face de la féodalité – déjà! – impuissante des Semeonoftsy les trois tendances des époques primitives, dans lesquelles la malheureuse nation a glissé des griffes de l'Aigle mourant: l'indépendance des petites communes, l'anarchique *bellam omnium contra omnes*, et l'éternelle invasion de l'étranger.

12. – Un service funèbre mixte orthodoxe-révolutionnaire.

La troupe de Parfionof était composée de 40 hommes quand elle entra à Zilovo, le 10 septembre, et s'accrut rapidement à une centaine. Deux jours plus tard, il y eut rencontre avec les Japonais près du fameux pont de Chorga. Parfionof y perdit 6 tués et 2 blessés qui expirèrent bientôt à l'hôpital de Zilovo. Le 15, eut lieu l'enterrement qui donna lieu à des scènes grotesques.

Même pour les bolcheviks, nouveaux athées et enragés mangeurs de prêtres, le Christianisme impose ses bienfaits spirituels pour les trois événements fondamentaux de la vie: la naissance, le mariage, la mort. On vit en jurant et en se débattant comme des diables, mais on se refuse à mourir comme des chiens.

Le cortège funèbre se forma à l'hôpital. Les cercueils, drapés de rouge, furent promenés dans une procession considérable, à laquelle aucun habitant n'osa manquer. Un nombre immense de drapeaux rouges flotta au vent. Quatre hommes robustes portèrent un énorme étendard écarlate, où on pouvait lire en caractères blancs: "Souvenir éternel aux lutteurs pour la Liberté."

Sous cette toiture d'un rouge flamboyant, se promenait le prêtre nationalisé sur ordre de Parfionof, couvert de ses vêtements sacerdotaux, que les rouges – après de longues discussions – lui avaient permis de conserver.



Ce prêtre, secondé par son diacre, basse réputée dans toute la région, entonna les litanies des morts. Ils avaient à peine commencé, que la bande rouge, sous la présidence des forçats Parfionof et Namakonof, et des commissaires Salomon, Khaïm et Âbraam Lichman, se mit à hurler la Marseillaise, puis L'Internationale, ensuite la Marseillaise, et ainsi de suite. Le diacre, fameux pour le volume de sa voix, essaya de sauver sa réputation, mais sa voix et celle du prêtre se perdirent dans le chœur tumultueux des terribles bandits. On n'entendait les mélodies majestueuses du plain-chant que pendant les pauses entre les chants révolutionnaires.

Tout le monde n'en entra pas moins à l'église, où on fit, comme de coutume, le tour de la nef. Faux-monnayeurs, assassins, nouveaux incroyables, suivirent le prêtre, un cierge à la main, tout comme jadis quand ils priaient, enfants innocents, d'un air grave et sérieux, devant le cercueil d'un parent, dont ils ne pouvaient encore réaliser la mort. Puis on recommença à chanter, le prêtre et le diacre leurs litanies, les rouges la Marseillaise et l'Internationale. Les pannykhides<sup>33</sup> s'achevèrent dans cet horrible et grotesque ouragan de voix.

Puis, le cortège se reforma, et gagna lentement, mais non solennellement, le cimetière. Le prêtre ouvrit la série des discours par une prédication adaptée aux tragiques circonstances du moment. Il rappela à ces brigands la fragilité de la vie humaine, les charmes et même les avantages de la vertu. Il toucha d'un doigt prudent et délicat à leurs crimes sans nombre, crimes joyeusement commis, pour lesquels il osa à peine exiger le repentir. Il les honora du nom de guerriers, il loua la force de leurs bras, mais les invita prudemment à prendre du repos.

– Échangez, leur cria-t-il, le glaive contre la charrue! Reprenez les utiles travaux des champs, plantez des oliviers et des lauriers dans vos jardins, faites la paix avec Dieu et avec vos ennemis!

Mais les terribles yeux de Parfionof et les regards moqueurs des frères Lichman furent sans cesse fixés sur lui. On l'interrompit par de furieux grognements. L'orateur essaya de continuer, mais ses jambes fléchirent, et il cessa brusquement sa prédication avant l'exorde. La voix de Parfionof tonna:

– Tout ce que vous avez dit là est stupide et inepte. Nous continuerons la guerre contre les “gros capitalistes”, nous détruirons les “palais”, nous pendrons les “rois”, nous fusillerons les bourgeois”, etc., etc.

13. – Petits seigneurs pré-féodaux et trains blindés.

En Sibérie règne ce désordre spécifique qui caractérise les époques de transition. L'ancien régime ne s'est conservé que dans les mœurs. Tous les yeux cherchent à retrouver dans la société actuelle le squelette de l'ordre ancien: il y a un gouvernement central, ayant des délégués dans les provinces et régions, des troupes en garnison partout, et consultant des corporations représentatives de la populace. Mais toute cette organisation n'est qu'apparence et simulacre.

En réalité, il n'y a que l'anarchie qu'engendre l'emploi arbitraire de la force. Le gouvernement central, auquel les gouverneurs régionaux s'opposent, n'a qu'un pouvoir local. Les officiers, tout en répétant les gestes et usages de l'ancienne discipline, font exactement ce qu'ils veulent. Les zemstvos sont rarement écoutés. Le règne brutal du sabre se prolonge outre mesure. Toute une nouvelle classe d'officiers s'est formée, dont l'initiation au noble métier militaire s'est faite dans la guérilla et les répressions sanglantes, si douloureuses à chaque homme d'honneur.

Même les officiers d'ancien régime, que le hasard de la révolution a jetés dans cette fournaise, ne sont unis par aucun lien à ces populations sibériennes. Ils sont étrangers au pays, où ils réintroduisent des conceptions politiques périmées. Ils ont pris comme émules, non les grands colonisateurs, les Mouravief, les Prevalski, les Semeonof-Tian-Chanski, ces purs représentants du génie russe, mais les conquistadores, sans motifs politiques, fondant des règnes brutaux et passagers.

Ce règne du sabre revêta sa forme la plus dangereuse dans l'organisation des trains blindés, vraies forteresses roulantes, dont les châtelains exercent tous droits seigneuriaux de haute et basse justice, et surtout celui de prélever des impôts.

Pour baptiser ces terribles instruments, on a choisi les mots qui composent le poème d'un adorateur de Semeonof:

Ataman Semeonof,  
Grozny Miestitel,

---

<sup>33</sup> Service funèbre.



Bezpochtchadny Pobieditel,  
Spravedlivy Ousmiritel<sup>34</sup>, Etc.

Le jeune colonel Stepanof, compagnon d'armes de l'ataman dès ses débuts sibériens, commandait la "division de trains blindés" et en fit un instrument de vengeance. Mais il exagéra. Que l'on fit des exemples parmi les combattants bolcheviks, pris, les armes en mains, ou parmi les commissaires ou instigateurs, rien de plus naturel, si l'on juge que la générosité serait mal comprise de l'adversaire. Il se trouve dans les horribles représailles des guerres civiles un élément de justice que l'âme populaire comprend et approuve. Mais il faut que l'application de ce *jus talionis* soit dictée par le justicier, qu'elle se règle en quelque sorte sur l'opinion publique, et que ses excès se fassent – plus ou moins sincèrement – motiver par le souci du bien public. Il aurait fallu que les exécutions fussent faites avec éclat, mais avec mesure et prudence, et qu'elles restassent des exceptions. C'est le contraire qui eut lieu.

Le siège de l'état-major des trains blindés, la gare Adrianofka, a été pendant plus d'un an la scène de massacres aussi atroces qu'inutiles. Je me contenterai de citer, en fait d'exemple, le témoignage d'un officier russe, le poroutchik N..., appartenant au groupe d'Adrianofka:

En juillet 1919, arriva de la direction de Verkhnié-Oudinsk un échelon de 348 personnes civiles, parmi lesquelles plusieurs femmes et des enfants de 15 à 16 ans, tous arrêtés pour des raisons vagues, envoyés à Tchita, où l'on ne savait qu'en faire, et puis à Adrianofka, où on n'était jamais embarrassé de trouver des remèdes prompts et efficaces. Le colonel Stepanof, qui – dit mon interlocuteur – ne disposait pas d'assez de vivres pour nourrir la nombreuse compagnie, prit place, avec le colonel Popof et les cosaques de la garnison de Makovéieva, dans le train blindé "Semeonovets" et conduisit l'échelon vers le champ d'exécution, le "Tarskaia Padj", situé à 3 kilomètres de la gare. Les malheureux, poussés des wagons par les cosaques, se mirent à courir pour sauver leur vie, mais furent fauchés par des mitrailleuses. Après une demi-heure, train blindé et échelon retournèrent à Adrianofka, pour laisser passer l'express venu d'Omsk, puis se rendirent à nouveau au Tarskaia Padj pour achever la terrible besogne. Le même soir, les cosaques vendirent publiquement les vêtements ensanglantés des victimes.

Ces horreurs maladroites furent commises par une petite minorité et soulevaient de sévères critiques de la part des officiers plus modérés et clairvoyants. Malheureusement, les colonels Stepanof et Popof, Freiberg et Aparovitch, les capitaines Sidorof et Skriabine, le lieutenant Merof et tutti quanti, avaient été investis par l'ataman de pouvoirs illimités. Les docteurs Zimine et Tichinof, et un lieutenant Mantchourof, qui avaient osé élever la voix contre les exécutions d'Adrianofka, ont été fusillés sur ordre de Stepanof, pour bolchevisme naturellement.

Ce furent des monstres. Le sous-capitaine Skriabine avait, entre autres, fait insérer dans une revue destinée aux équipages des trains blindés un article didactique, enseignant aux officiers moins expérimentés comment il fallait s'y prendre pour attirer des femmes honnêtes dans leurs trains et pour en abuser ensuite. J'ai eu l'article sous les yeux ; il était signé: "Pielka Orlini Glaz", le pseudonyme de Skriabine. Je possède aussi des témoignages prouvant que Skriabine, – d'ailleurs issu d'une famille honorable et admiré des dames pour ses bonnes manières – et ses amis ont usé de ces procédés envers les femmes, sœurs et fiancées de leurs camarades. Il m'a d'abord été difficile de comprendre pourquoi ces jeunes brutes les avaient baptisés "méthode italienne". Je me rappelai ensuite certain passage, dans les Mémoires de Casanova, probablement l'unique genre de littérature que ces barbares prisaient.

J'ajoute, entre parenthèses, qu'on peut reprocher aux officiers de Kalmykof des crimes tout aussi légèrement commis. En novembre 1918, ils exécutèrent un docteur suédois, représentant à Khabarovsk de la Croix-Rouge suédoise, dont je ne puis retrouver le nom, A part quelques griefs tout à fait ridicules contre ce savant qui avait charge d'âme des prisonniers de guerre dans la province maritime, on l'inculpait d'un crime odieux: d'avoir voulu répandre le typhus parmi la population. En décembre 1918, lors de mon passage à Vladivostok, on me montra les pièces à conviction: ce furent des tubes renfermant du sérum contre la fièvre typhoïde !

14. – Politique de violences des Semeonoftsy. Enquête à Zilovo. – Assassinat de neutres.

Zilovo, le 22 octobre 1919.

Les équipages des trains blindés obtiennent par réquisition les vivres que Tchita ne leur procure pas. Les officiers, qui ne subissent aucun contrôle, ne sauraient toujours échapper à la tentation de s'enrichir aux dépens du pays.

---

<sup>34</sup> Ataman Semeonof, Cruel vengeur. Impitoyable vainqueur, Juste pacificateur. Etc.





Mon ami Sédiakine, président de la Zemskaja Ouprava régionale, ancien officier, antibolcheviste *si quis alius*, me montre aujourd'hui la dépêche suivante qu'il va envoyer à l'ataman:

“Confirmant la dépêche des réfugiés (N.B. des bourgeois qui s'étaient enfuis à l'approche des rouges!), je vous prie de donner un ordre urgent aux troupes de rendre la farine, les vêtements et tous autres articles. Les troupes ne reconnaissent aucune autorité locale. Depuis presque un mois, elles mangent sur le compte des villageois, sans jamais payer. De pareils actes causent de nouveaux mécontentements parmi les habitants. Je prie d'ordonner une enquête avec le concours des représentants du gouvernement.

“Le Président de la Zemskaja Ouprava: (Signé) Sédiakine.”<sup>35</sup>

Pour bien comprendre à quel degré les énergumènes des trains blindés font du mal à leur cause, il suffit de rappeler un fait qui caractérise toutes les guerres civiles: entre deux petites minorités qui mènent la lutte, une énorme majorité, naturellement neutre, tout en espérant le retour de l'ordre, se soumet au vainqueur du moment. Chez cette majorité se trouvent tous les éléments qui assureront à la patrie de demain la reprise du travail interrompu et la continuité de la vie morale. La sagesse la plus élémentaire dicte le devoir de les écarter de l'adversaire et de se les gagner.<sup>36</sup> Les officiers de Semeonof, au contraire, ont pris l'habitude de punir les habitants des villages que les rouges ont occupés, pour “connivence” avec l'ennemi. Voici un exemple ;

Le 10 septembre 1919, après la fuite de la garnison “blanche”, une quarantaine de rouges entrèrent au village Zilovo. Ils le quittèrent huit jours plus tard, devant la menace japonaise. Une centaine d'habitants pauvres les suivirent ; les autres, contents de les voir partir, s'apprêtèrent à acclamer les vainqueurs. Les troupes japonaises entrèrent le 18 septembre ; le train blindé “Miestitel”, conduit par les colonels Stepanof et Popof et le capitaine Skriabine, le lendemain. Une députation, venue pour leur offrir le pain et le sel, fut arrêtée et fusillée quelques jours plus tard, en compagnie d'une douzaine d'autres habitants. Une enquête chez les autorités russes et japonaises m'a appris qu'on se trouve ici en face d'assassinats barbares, et ce qui est pire, inutiles et stupides.<sup>37</sup>

---

<sup>35</sup> Il est inutile d'ajouter que l'enquête, menée sur ordre de l'ataman, par un jeune colonel, ami des officiers inculpés, n'a abouti à rien.

<sup>36</sup> Une convention tacite entre troupes de Koltchak et troupes soviétiques, d'ailleurs confirmée par des instructions de l'amiral, a assuré aux fonctionnaires de chemins de fer – principalement aux mécaniciens, – aux ouvriers des services communaux, etc.. la liberté de servir les maîtres du lieu, sans être plus tard inquiétés par les successeurs au pouvoir.

<sup>37</sup> Voici quelques noms et détails:

Kovalof, réputé riche, propriétaire du bain public de la commune, ennemi des bolcheviks, a été tué pour avoir déposé au commissariat rouge son fusil, qu'il semble avoir caché quand les gardes blanches étaient venues. Ce fusil était un Berdan, dont on avait scié la moitié du canon, et qui ne servait qu'à tuer des lapins. Kovalof laisse une femme et huit enfants.

Podapregori, mécanicien, 26 ans de services au chemin de fer, « bezpartieni », homme rangé et flegmatique, a été fusillé pour être parti le 10 septembre, avec sa locomotive, vers la gare d'Ourioum, et pour en avoir ramené les 40 rouges sous les forçats Parfionof et Namakonof. Des témoins me déclarent avoir vu à ses côtés, sur la locomotive, trois rouges armés de fusils. Il laisse une femme et trois enfants.

Alexandrof, petit clerc à la gare, fusillé pour avoir proféré, il y a un an, en août 1918, sous la domination tchèque, des menaces à l'adresse des « bourgeois ».

Andreef, aiguilleur, ivrogne notoire, fusillé pour avoir attaché son petit pavillon rouge pour signaux au-dessus de sa porte, quand les 40 rouges sont entrés à Zilovo.

Taranenko, petit bourgeois, “bezpartieni”, fusillé pour avoir acheté deux fusils de chasse au commissaire Lichman, qui les avait confisqués dans une autre commune.

Sapojnikof, commerçant israélite, beau-frère des Lichman, fusillé pour avoir gardé les marchandises que les commissaires Lichman avaient « réquisitionnées ».

Tchougai, 17 ans, ouvrier mécanicien, fusillé pour s'être promené avec un fusil pendant le séjour des rouges. Etc., etc..

On prétend, au village, que les équipages des trains blindés ne se contentent pas de fusiller leurs victimes, mais les hachent en pièces. J'ai fait des efforts pour faire déterrer les cadavres, ramassés et enterrés au cimetière, mais personne n'ose se compromettre avec moi. On attend l'arrivée des Semeonofsy, après que les Japonais auront purgé la contrée de rouges.

En sortant de Zilovo, pour fusiller 16 prisonniers dans une forêt, les Semeonofsy rencontrèrent sur la voie ferrée 12 ouvriers chinois travaillant pour la Compagnie du chemin de fer. Sachant qu'il y avait des Chinois (ou plutôt des Khougouzes) parmi les rouges, et voulant – à la mode persane – faire un exemple salutaire ils prirent ces personnes inoffensives et les fusillèrent du même coup.



En outre, quelques Semeonoftsy commettent dans leurs forteresses ambulantes toutes sortes d'horreurs avec de jeunes femmes. On va les arrêter dans la soirée, sous un prétexte quelconque.

“Tu t'es promenée avec un commissaire!”

“Tu leur as épinglé une cocarde rouge sur le veston!”

“Tu as réparé leurs costumes!”

“Tu as couché avec eux!”, etc., etc.

Ces femmes se gênent généralement de confesser ce qui s'est passé avec elles (j'en ai deux fois fait l'expérience), et cette pudeur est un atout dans le jeu des gardes blanches. A une jeune fille de Nertchinsk, le sous-capitaine Skriabine a dit:

“Si tu dis un seul mot de ce qui s'est passé, nous te retrouverons même sous la pierre tombale (pod kamniem).”

15. – Un témoignage de viols collectifs.

Le document qu'on va lire a été rédigé et signé en ma | présence par la femme Dovgal, que Sédiakine connaît depuis longtemps. Je cite ce terrible témoignage sans y rien changer:

“La première soussignée, Domna Alexeievna Dovgal, a déclaré en présence des deux autres soussignés, Vasil Mikhaelovitch Sédiakine, ancien officier de l'armée russe et président de la Zemskaja Ouprava de Zilovo, et le capitaine Ludovic Hermanovitch Grondijs, ce qui suit:

“Mon mari a été arrêté par la milice locale de Zilovo, le 28 octobre 1918, et a été condamné à onze mois de prison, pour avoir été mobilisé dans une bande rouge, qu'il a accompagnée sans porter des armes. J'ai six enfants, dont l'un est sorti du gymnase. Après l'arrestation de mon mari, ma vie a été pénible, et il a été notamment difficile d'assurer à deux de mes enfants la continuation de leurs études au gymnase.

“Le 19 septembre 1919, une vingtaine de bolcheviks, sous le dangereux chef Parfionof, sont entrés à Zilovo, et tous les villageois sont sortis pour leur offrir du pain. Les bolcheviks m'ont apporté du matériel pour vêtements et m'ont ordonné d'en faire des costumes. J'ai obéi, comme d'ailleurs toutes les femmes désignées pour cette corvée.

“Le 18 septembre, sont entrées l'avant-garde des cosaques et les troupes japonaises et, le jour suivant, le train blindé “Miéstitel”, pour faire quelques arrestations. Les noms de tous ceux qui avaient travaillé pour les bolcheviks avaient été communiqués aux officiers de Semeonof.

“Dans l'après-midi du 19, ma fille, âgée de 19 ans, a été arrêtée, en compagnie de deux autres jeunes filles. Une de celles-ci, Mlle Sédiakine, fille du deuxième soussigné, a été presque immédiatement relâchée sur la prière de sa mère. Au sujet des deux autres, une, violente discussion s'est élevée entre deux officiers, dont l'un voulait les retenir au wagon, mais on finit par les envoyer chez elles avec ordre de revenir le matin suivant vers 8 heures. Mais déjà le même soir, à 11 heures, deux soldats entrèrent chez nous, pour conduire ma fille au train. Heureusement, le hasard a voulu que l'un d'eux, Soldatenko, ait été un camarade de mon fils au gymnase et connaissait ma fille. Il avait honte d'exécuter ses ordres et sortit de chez nous, pour aller arrêter quelque autre jeune fille.

“Le misérable prétexte dont se servaient les Semeonoftsy pour arrêter ces jeunes filles était qu'elles seraient promenées avec des rouges, ce qui, par exemple, et pour ma fille, et pour celle du deuxième soussigné, est notoirement faux.

“Le 20 septembre, à 10 heures du matin, deux soldats sont venus pour m'arrêter, prétendant que j'avais volé chez le docteur Maximof les étoffes que les bolcheviks m'avaient apportées pour en faire des costumes. Je m'évanouis en route, et continuai ensuite mon chemin en m'appuyant sur les bras des soldats. Là je reçus des traitements du feldscher Tribus, dans le coupé du provodnik d'un wagon de 3<sup>e</sup> classe. Dès que mon état se fut quelque peu amélioré, on me poussa dans un appartement du même wagon, où je trouvai trois autres femmes: Maroussia ..., âgée de 25 ans, et deux petites, la servante du docteur Maximof, âgée de 14 ans, et la servante du buffet de la gare, 15 ou 16 ans.

“Bientôt un jeune officier entra, type ordinaire, petit, blond, la face et toute la tête rasées. Il nous examina, fit la grimace en m'apercevant, et sortit. Immédiatement après, un soldat est venu pour chercher la plus âgée des jeunes filles, et l'a emmenée après avoir ordonné à Maroussia d'attendre au cabinet où Tribus m'avait traitée.



“Une demi-heure se passa à peu près, et j'entendis les conversations suivantes entre les soldats:

“– Le capitaine me l'a aussi permis.

“– Avec laquelle?

“– Avec celle-ci (montrant le cabinet de Tribus).

“On chuchota ensemble, puis le premier remarqua:

“– Et ces catins, après les avoir bien ..... je les fusillerais toutes moi-même.

“Un autre survint.

“– Je le ferai aussi.

“Un quatrième interrompit:

“– Pas du tout, tu ne le feras pas, tu es malade.

“Discussion véhémement. Finalement on le rassure:

“– Bon, tu iras aussi, mais après tous les autres.

“La fille revint, toute pâle et pleurant. L'officier l'a suivie!” et s'enferma au cabinet de Tribus avec la jeune femme qui y avait attendu. Il y resta à peu près un quart d'heure et s'éloigna ensuite. Dès qu'il fut parti, les soldats devinrent bruyants et joyeux. Tribus me poussa dans le second appartement du wagon et ferma la porte entre les deux appartements. A peu près une dizaine de soldats se trouvaient chez les jeunes femmes. D'autres commençaient à affluer de tous côtés. Ils voulaient immédiatement entrer, mais furent repoussés par ceux qui s'y trouvaient devant eux.

“J'entendis alors les cris d'une des jeunes filles, probablement de la plus petite:

“– Va-t'en, ne me touche pas!

“Et ensuite de violents sanglots et gémissements. Des juréments horribles répondirent, des cris: “Tais-toi!” et puis les plus sales expressions du célèbre vocabulaire du soldat russe. Enfin la fille se tut, et depuis je n'entendis plus une seule des femmes.

“Bientôt un soldat sortit du premier appartement, l'air satisfait, et cria à ceux qui occupaient le second appartement (où je me trouvais): “Vous pouvez tous entrer, si vous n'avez pas de maladie sur votre ...”

Et, un par un, tous entrèrent, criant aux premiers de se hâter. Quand, une fois, la porte s'ouvrit tout entière, je vis qu'on avait, dans l'appartement où ces ignobles choses se passaient, entouré d'un rideau la partie où se tenaient les jeunes femmes. Un soldat vint du dehors et demanda:

“– Qu'est-ce qui se passe donc ici?

“On le regarda en riant.

“– Ah, je vois, on a arrangé un petit lupanar.

“– Voilà, mais on ne demande pas de nom.” Vint le jeune soldat Soldatenko, qui prit sa place dans la file des soldats. Je lui demandai:

“– Puis-je te parler un instant?

“– Certainement.

“Et il m'emmena un peu plus loin.

“– Voici, mon enfant, je vois ce qui se passe. Tue-moi. Je ne veux pas qu'on fasse la même chose avec moi.

“– Tu as donc bien peur?

“– Oui, mon garçon, tue-moi !



“– Sois tranquille, tiotia, on ne te fera rien du tout.<sup>38</sup>

“Puis il me mena m'asseoir un peu plus loin, d'où je ne pouvais plus rien voir de ce qui se passait à côté.

“Trois soldats faisaient leur toilette dans l'appartement où j'étais assise. Un se rasait. Un autre s'approcha:

“– Hâte-toi donc, et va aussi, toi!

“Le premier répondit:

“Je n'ai aucune envie. Si c'était le soir, si j'avais près de moi une gentille fille, seule avec moi, ah, ce serait tout autre chose.

“Mais tout à coup, jetant son rasoir, il court vers la porte, et crie à ceux qui sont à côté, occupés:

“Hâtez-vous, j'ai tout juste une forte envie!

“Mais cela dura quelque temps, et après avoir crié et vociféré, il s'éloigna subitement, maugréant comme tous les diables.

“Voilà, diable, ce que ces salauds ont fait. Ils ont travaillé si lentement, que mon envie a passé.

“La plupart des jeunes garçons ont aussi eu leur tour, à l'exception d'un enfant qui refusa, quand on l'engagea à faire comme les autres:

“– Je ne suis pas du tout venu pour cela, mais pour tout autre chose. Et comment pourrais-je, après cela, regarder dans les yeux de ma mère ?

“A peu près une quarantaine de soldats ont passé par le wagon, dont moins d'une dizaine ont refusé de participer aux brutalités. Parmi ceux qui attendaient, l'un derrière l'autre, l'un dit tout haut et avec l'approbation des autres:

“– Si nous restons ici encore quelques jours, toutes les femmes, sœurs et filles des rouges y passeront.

“Ceux qui sortaient de la pièce voisine avaient encore leurs pantalons ouverts, montrant leurs nudités et arrangeant leurs vêtements en ma présence, tout lentement, soit par négligence, soit parce que le temps leur avait manqué, soit par insolence.

“Après que ces scènes eurent duré à peu près trois heures. Le même officier qui avait commencé ce jeu revint en riant:

“– Alors, ça a bien marché?

“Les soldats se vantèrent:

“Moi, j'ai ...

“Un autre:

“– Ce n'est rien, moi je ...

“Et ainsi de suite. Les farces ne cessent pas. Officier et soldats en rient à gorge déployée. Ensuite l'officier commande:

“C'est bien ! Et maintenant, faites ici un peu d'ordre, et lavez vos mains!

“Ensuite vint bientôt l'ordre:

“– Artilleurs à la plate-forme!

“Et le monde se dispersa.

“Le train blindé se mit en mouvement dans la direction d'Ourioum et s'arrêta 5 ou 6 verstes plus loin, en face des mines d'or. On tira quatorze coups d'obus vers ces mines. Aucune réponse à ce feu, et on rentra à Zilovo.

“On me mit dans le wagon destiné aux arrestations, mais on me délivra après dix minutes. J'étais libre. Dès que je fus rentrée parmi les miens, une violente maladie se déclara, accompagnée d'une complète paralysie du bras

---

<sup>38</sup> La femme Dovgal a 45 ans.



gauche, d'une paralysie partielle de l'épaule droite et de la langue. Je n'en suis pas encore complètement guérie à ce moment.

“Le Vengeur partit le même jour de Zilovo, et revint deux jours après. Dans la matinée du 22 ou 23 septembre, deux officiers de son équipage vinrent de bonne heure prendre le thé chez moi. Ils parlaient librement sur divers sujets, examinaient ma bibliothèque qui est assez bien fournie, etc. Dans l'après-midi du même jour, l'un d'eux revint, mais cette fois pour m'arrêter. Je me trouvais au lit, paralysée et n'aurais pu me lever. L'officier posa deux soldats, baïonnette au canon, près de mon chevet, pour le cas où mon état s'améliorerait. Le Dr Maximof, qui croyait encore à ma culpabilité, refusa d'abord de venir, et ne vint que très tard dans la soirée. Après m'avoir comblée de cris et de reproches, auxquels il me fut presque impossible de répondre, il me délivra un certificat, devant lequel les soldats, à contre-cœur, se retirèrent. On m'a depuis laissée en liberté, mais je crains encore toujours qu'on ne me reprenne.

“Plus tard, j'ai revu les deux filles maltraitées. Elles me prièrent de ne rien dire à personne. Pour moi, je ne crois presque ce soit un déshonneur d'être violée dans de telles circonstances. Et voilà certainement aussi la raison pourquoi les multiples arrestations de jeunes femmes par les trains blindés sont entourées de mystère. Une femme de Zilovo,<sup>39</sup> emmenée par l'équipage, est morte en route. Une autre, maltraitée comme elle, se trouve actuellement malade, dans la prison de Nertchinsk. Toutes deux étaient jeunes, et personne ici ne possède des détails exacts sur elles.

“Cette fois, les trois victimes de l'équipage du Miestitel sont parties avec les rouges, suivies par toutes les jeunes parentes des bolcheviks et par d'autres jeunes femmes du village Zilovo.

“Domna Alexeievna Dovgal,

“Ludovic Hermanovitch Grondijs

“Vassil Mikhaelovitch SÉDIKINE.

16. – Les troupes japonaises bien accueillies par la population.

Zilovo, le 28 octobre 1919.

Le colonel Oumeda a fait aujourd'hui un discours devant les habitants, que Sédikine a réunis à la gare. La populace, parmi laquelle le président de la Zemskaja Ouprava me désigne plusieurs ouvriers qui, après s'être sauvés par crainte des trains blindés, se sont rendus à l'appel du commandant japonais, est favorablement impressionnée par la promesse suivante qu'Oumeda vient de répéter publiquement:

“Tous les bolcheviks, combattants inclus, qui se rendent librement en livrant leurs armes, sont protégés contre qui que ce soit, par mes troupes, auxquelles j'ai donné les ordres les plus stricts. Ils pourront reprendre leurs travaux, sans être inquiétés.”<sup>40</sup>

---

<sup>39</sup> Ce fut une jeune garde-malade, attachée à l'hôpital de Zilovo. Le feldscher, personne intelligente et pondérée, m'assure que sa jeunesse et sa fraîcheur ont été les seuls motifs de son arrestation.

<sup>40</sup> On ne lira pas sans intérêt les mâles paroles que le colonel Oumeda adressa à la populace, dans une proclamation affichée dans toutes les communes des districts de l'Amour:

“Vers la fin de la guerre mondiale, la révolution a éclaté en Russie, et ce pays a été obligé de conclure une paix séparée avec l'Autriche et l'Allemagne. Ainsi la Russie, après une guerre sanglante et héroïque de quatre années, n'a pas pu prendre part à la conférence pour la paix et n'a reçu, comme ses anciens alliés, aucune part de la victoire. Chez elle règnent les bolcheviks. Partout le désordre. Le grand Empire s'est éparpillé en un grand nombre de provinces indépendantes, et le spectacle de cette chute nous inspire une indicible pitié.

“Il y a des gens qui se figurent que le bolchevisme a eu le mérite de délivrer le pays du fardeau du tsarisme, mais en réalité le bolchevisme n'a rien fait que détruire l'ordre du gouvernement et conduire le peuple vers le bord du gouffre. Non seulement les Alliés, mais aussi l'Allemagne et l'Autriche considèrent le bolchevisme comme un grand danger pour toutes les nations. Les conditions de la vie sont devenues si difficiles dans tous les pays, que le désordre en Russie pourra gagner les autres nations. Pour cette raison, les Alliés désirent qu'en Russie un gouvernement fort s'établisse au plus vite.

“Des troupes alliées ont été envoyées en Sibérie pour secourir les Tchécoslovaques, avec l'aide desquels ils continuent à rétablir l'ordre. Le Japon se trouve déjà, depuis de longues années, en bonnes relations avec son voisin russe. Nous ressentons de la sympathie pour la Russie et une grande pitié pour l'Empire écroulé. Nous souhaitons que chez elle l'ordre se rétablisse le plus tôt possible, et envoyons nos soldats pour l'y aider. Il reste encore beaucoup à faire. Les bolcheviks sibériens n'ont pas d'armée, ils ne disposent que de bandes de voleurs et d'assassins, qui se rassemblent aussi facilement



Voilà un nouveau son pour des citoyens habitués au spectacle de tant de parents fouettés et fusillés pour avoir fait partie, il y a plus d'un an, d'un comité ou d'une bande rouges. Les Russes, généralement de taille fort élevée, regardent avec étonnement les petits soldats japonais, qu'on s'était habitué à redouter comme alliés des terribles Semeonofsky, et qu'on voit entrer, parfaitement disciplinés, mesurés et corrects. Leur présence dans ces villages est acclamée d'abord par la bourgeoisie, heureuse de la protection qu'ils accordent contre les rouges, par les pauvres, qui se sentent garantis contre les horribles trains blindés, enfin par le monde des petits commerçants, fatigués de l'inutile et interminable guerre civile qui n'aboutit qu'à la destruction des communications et du commerce et au renchérissement de la vie. Toutes les classes s'adressent, soit par l'intermédiaire de Sédiakine, soit directement, au commandement japonais, avec leurs plaintes et désirs.

Les soldats japonais ont reçu les ordres les plus stricts. Je les observe souvent, quand ils entrent dans les maisons particulières pour s'y procurer du pain (qu'ils préfèrent souvent au riz) ou de la volaille. Pour ne laisser aucun doute sur leurs bonnes intentions qu'ils ne réussissent que rarement à exprimer dans la langue du pays, ils tiennent au bout de leur bras tendu en avant un billet d'un demi-yen. Les habitants les accueillent bien et les invitent souvent, près du samovar, à prendre le thé avec eux: ces soldats refusent d'ailleurs une trop grande intimité.

Cet effort chez la troupe japonaise pour se rendre supportable et agréable aux habitants n'exclut pas une grande prudence en face des multiples dangers qu'elle court parmi une population qui a nourri des bandes entières de rouges. Sur chaque maison de la commune, le commandement japonais fait inscrire, en caractères japonais, le nombre des hommes, femmes et enfants qui y vivent et le parti politique auquel appartient le chef, s'il est absent. Chaque soir, à partir de 8 heures, il est défendu aux habitants de se promener. Les patrouilles entrent au hasard dans quelques maisons pour s'assurer si la famille y est au complet.

La seule plainte contre un soldat japonais que j'aie pu recueillir chez les habitants a eu pour objet le vol de quelques œufs. Le résultat de ma petite enquête est assez amusant. Une sentinelle, placée sur le toit d'une maison, pour observer les environs, s'y promenait par un froid de 10 degrés, quand son œil ennuyé tomba sur une

---

qu'elles se dispersent. La guerre avec eux ressemble à une chasse de mouches. Ces bolcheviks habitent les lieux où on se bat, ils connaissent les autres habitants et tous détails topographiques du pays. Pour nous, au contraire, il est difficile de nous entendre avec la population, de tirer d'elle des informations exactes. Pour cette raison notre travail n'est pas terminé, et il continuera encore quelque temps. Mais vous nous connaissez, nous, les Japonais, la peur de mourir ne nous arrêtera pas, avant que notre but soit atteint.

“Nous travaillons pour le bien de la Russie, et, malgré cela, une partie de la population aide les assassins bolchevistes. C'est comme si l'on se mettait les bottes sur la tête, et le chapeau aux pieds (proverbe japonais). Peut-être a-t-on peur des bolcheviks et se figure-t-on être très habile. Mais réfléchissez. L'homme ne doit-il pas se laisser gouverner par une volonté forte, inébranlable, et par des principes moraux? L'armée japonaise est le meilleur médecin pour la Sibérie. Il est de votre devoir de nous aider, et même, s'il le faut, de sacrifier votre vie pour la patrie. Si vous, les Russes, vous abandonnez aux événements sans résistance, la situation deviendra bientôt intenable. 'Comment, en Sibérie, trente fois plus grande que le Japon, ne s'y trouve-t-il pas assez de patriotes pour sauver la patrie?

“Les armées japonaises sont guidées par des principes chevaleresques et jamais ne tueront un bolchevik qui n'aura pas pris les armes, ou qui se sera rendu sur le champ de bataille. J'ai donné en ce sens des instructions fort strictes.

“Les relations entre Japonais et Sibériens s'améliorent. Je vous prie de nous aider. N'oubliez jamais que nos soldats font leur devoir envers leur patrie, et puis, qu'ils vous aident. S'ils se conduisent parfois envers vous autrement que vous ne vous y attendriez, n'oubliez pas qu'ils sortent d'une autre civilisation. Le bolchevisme n'a d'influence que dans votre malheureux pays; il n'existe même pas dans les autres pays. Pour vous exciter contre nous, on prétend que nous voulons annexer des territoires sibériens. Ce sont des mensonges. La solidarité entre nations est telle, qu'aucun pouvoir ne pourrait, sans le consentement des autres gouvernements, faire des annexions. On dit aussi que les Japonais se conduisent mal. Nous ne nous défendrons pas. Vous jugerez vous-mêmes.

“Supposez, maintenant, que nous quittions la Sibérie. Le plus terrible désordre s'ensuivrait, et les gens convenables seraient obligés de quitter le pays. Le bonheur d'un peuple repose sur l'ordre qui permet aux habitants un travail appliqué et libre. Sibériens, aidez nous de toutes vos forces, pour détruire le bolchevisme. Après l'oppression par le tsarisme, vous devez maintenant vivre sous le joug, plus terrible, du bolchevisme. Si Dieu vous fait tellement souffrir, vous-mêmes, les Russes, en restant dans l'inactivité, en êtes responsables. Rendez-nous possible de vous aider, sans regarder aux différences de race et de nationalité qui règnent entre nous. Aidez-nous pour que la tranquillité et le simple bonheur humain retournent chez vous.

“Le Colonel Oumeda.”



énorme collection d'œufs que l'habitant – comme d'habitude – avait cachés sur son toit, par peur des réquisitions des Semeonofsky. Le soldat en prit quelques-uns, les chauffa dans sa poche et les avala. Voilà l'unique plainte, depuis un an, après des séjours répétés dans la région. Les officiers japonais s'enferment chez eux. Quand je leur rends visite, je les trouve assis sur des nattes de jonc qu'ils se sont procurées pour en construire de très gentils intérieurs japonais d'un goût sobre et sévère, comme cela sied à des guerriers. Ils y boivent leur thé vert avec les friandises japonaises que leur assure la paternelle prévoyance des intendants, et fument leurs excellentes cigarettes, au milieu des soldats respectueusement obéissants, nuit et jour sur leurs gardes, et disposés à ne relâcher cette incessante tension que quand ils en auront reçu l'ordre d'en haut. On apprécie chez eux l'absence du désir de s'immiscer dans la vie de famille, l'attitude froidement correcte et la parfaite honorabilité qui les distinguent de leur entourage.

17. – Cadavres de torturés. – Sang-froid japonais.

Près d'Ourioum, le 26 octobre 1919.

Les voies et les ponts ont été partout réparés par les sapeurs japonais. Ce matin, nous avons repris place dans notre train et continué notre voyage. A une quarantaine de verstes Nord de Zilovo, on nous signale un cadavre nu, posé dans la neige, tout près des rails. Quelques centaines de mètres plus loin, un autre, et ainsi de suite: sept pauvres corps mutilés. Nous en reconnaissons quatre: ce sont des cosaques envoyés en reconnaissance par le colonel Oumeda près de Bouchoulé, et tombés dans les mains des rouges.

Un vieillard d'abord, qui n'est autre que le père de Sédiakine, vieux cosaque de 64 ans, homme tranquille et de mœurs simples, n'ayant jamais pris part aux conflits politiques, et ne pouvant avoir été tué que pour être un "bourgeois". Les rouges l'ont traité non sans indulgence: après lui avoir allongé la bouche au couteau, ils lui ont coupé la moitié du cou et l'ont ensuite tué à coups de baïonnette, dont un lui a percé le cœur.

Les six autres ont dû souffrir horriblement avant de mourir.

Chez tous, corps et jambes sont couverts d'innombrables cicatrices provenant de coups de nagaïka, et chez quelques-uns de multiples incisions superficielles, faites au couteau dans la peau du bras et de la jambe. Les cartouches étant rares chez les rouges, ils les ont tués à J'arme blanche. Sur un seul corps, celui d'un cosaque, je compte 34 coups de baïonnette. Dans trois visages, les yeux sont crevés, le visage haché de petites blessures sans nombre, les lèvres et la langue arrachées. Coups de sabre aux bras, aux épaules, au crâne, au cou. Chez un vieux cosaque, en voulant lentement couper le cou, on a ôté la chair de la poitrine par longues tranches, et le sabre ou le couteau s'est, à plusieurs reprises, glissé sous la peau de la gorge.

Tous les cadavres sont nus et ont les bras courbés en haut et en arrière, comme si, pendant la longue torture, des personnes s'y sont assises pour rendre les corps immobiles. Un froid de 20 degrés a figé dans ces cadavres tous les horribles détails de la scène, leur attitude de martyrisés, les convulsions et les sursauts des membres, les souffrances dans les traits des visages et comme les cris dans les bouches tordues qui semblent continuer à hurler ou gémir.

Les rouges ont voulu nous effrayer par cette curieuse exhibition de cadavres le long de la voie ferrée ; ils n'ont réussi qu'à exaspérer la troupe.

Il nous parvient, de loin, le bruit d'une fusillade irrégulière: nos troupes sont à nouveau aux prises avec l'ennemi. Quelques heures plus tard, les rapports nous parviennent : une compagnie, avançant par la vallée, a été prise sous le feu d'une très nombreuse colonne rouge, cachée derrière les crêtes qui à cet endroit se rapprochent du chemin de fer. Le commandant japonais ayant ordonné de se cacher dans les plis du terrain, et de ne tirer que sur des buts visibles et jamais au hasard, Japonais et rouges se sont canardés pendant plus de deux heures, pendant lesquelles il a été impossible aux Japonais de se lever pour attaquer les cosaques d'en haut. Bientôt les rouges reçurent un train avec des renforts, mais, de notre côté, un détachement mit l'ennemi en fuite par un mouvement enveloppant. On trouva sur la crête trois cadavres, parmi lesquels celui du chef des rouges. Sur le dernier, on saisit des lettres de la part de Parfionof, avec des détails sur les bandes rouges aux environs.

Pendant cette escarmouche, les dépenses en munitions, du côté japonais, n'ont été que de sept cartouches par tête.

8. — Scènes de détresse et Pannykhides.

Zilovo, le 27 octobre 1919.



Les sept cadavres ont été ramenés et identifiés. J'assiste à des scènes fort pénibles, quand on les confronte avec les veuves et orphelins. Point de larmes dans ces faces qui restent presque immobiles, mais des cris perçants et des hurlements de fauve, de grands gestes des bras, une douleur tout extérieure et peu communicative. Je me trouve en face d'une psychologie à part, aussi éloignée de l'âme occidentale, qui ne se permet que les marques les plus discrètes de ses sentiments, et de celle de l'Orient, toute composée de dignité et de maîtrise de soi. Devant le malheur et la souffrance, ces pauvres femmes ne trouvent que les gestes de soumission et d'adoration que l'Église leur a enseignés : elles se prosternent devant les cadavres déchiquetés, avec les mêmes signes de croix, les mêmes flexions du corps que si elles vénéraient, consternées, le Verbe devenu chair.

Zilovo, le 28 octobre 1919.

Quand j'arrive à la maison du président du conseil régional de la Zemstvo, Sédiakine, j'y trouve toute une foule, pour la plus grande partie composée de femmes. Après une courte attente, deux officiers japonais, qui représentent le colonel Oumeda, arrivent, et nous nous rendons dans une pièce voisine, où la bière a été déposée sur une longue table de bois blanc. On a réussi à cacher les cruelles blessures du mort sous des couronnes de fleurs et des guirlandes de feuilles vertes. Même l'expression de souffrance, que le mort avait conservée a disparu, et ce visage livide, d'où on a fait disparaître les traces du crime, respire presque le repos. La "couronne des vainqueurs", plat bandeau orné d'images de saints, cache l'entaille faite par un coup de sabre au front. Les mains sont croisées sur la poitrine, où les baïonnettes avaient été tournées dans leurs blessures profondes.

Nous nous rangeons, debout, autour du cercueil. A la tête du mort, le prêtre se place entre deux grands chandeliers où de larges taches de cuivre se montrent contre le léger vernis d'argent. Les vêtements sacerdotaux d'un brocart râpé, d'un dessin simple, conservent, sous la pauvreté et la négligence, un peu de cette beauté primitive et attendrissante du culte des humbles.

L'audience ne compte presque pas d'hommes. Ils n'oseraient être vus dans cet entourage, où, sous l'appareil de respect, de piété et d'adoration, rampe déjà la délation, et où la torture que les fleurs ont recouvertes mais que l'imagination vivifie, semble devenir contagieuse. Les femmes, au contraire, semblent surexcitées par ce contact avec l'inutile et bestiale cruauté et rapprochées des extases religieuses. Le prêtre prend la parole, en homme qui connaît les siens et qui a l'habitude d'en diriger la pensée.

"À quoi cette révolution a-t-elle servi? Quels espoirs avait-elle éveillés, et que nous a-t-elle donné, si ce n'est ce désordre qui dévore les restes de notre bien-être, dissout nos mœurs et qui nous verse une incessante peur dans l'âme? On s'entre-tue, sans but, on massacre petits enfants et vieillards. Le vieux Sédiakine a-t-il espéré et mérité autre chose, que d'expirer tranquillement parmi ses enfants et petits-enfants qui réciteraient les prières des mourants et croiseraient ses bras sur sa poitrine? La Russie suffoque du sang de ses enfants. Quittez les combats, quittez la lutte des partis, rendez-vous à l'église «et priez en larmes que Dieu vous vienne en aide et fasse cesser «cette guerre inutile, etc., etc.»

On nous met des cierges allumés dans les mains jointes, et les pannykhides commencent. Le diacre, vêtu d'un vieux paletot monte jusqu'au cou pour cacher ses haillons, accompagne d'une voix de tonnerre le chant mélodieux du prêtre. Le service est terminé, et les douleurs éclatent. La veuve, vieille courbée sous l'âge, semble tantôt anéantie par le chagrin, tantôt s'élançer vers le cadavre pour l'embrasser avec frénésie. Le fils, d'abord résigné, éclate en sanglots, la tête dans les mains. Le capitaine japonais qui s'est tenu très raide pendant le service et, comme moi, un peu étranger à la scène, se tourne vers moi : "I am very sorry for him", et regarde à nouveau le cierge allumé qu'il tient, dans sa main crispée.

Le prêtre se retire avec le diacre, la scène des "adieux au mort" commence. La veuve, prise d'un spasme de douleur ou du désir impérieux de la montrer à son entourage, se met à danser comme affolée, tout près de la tête de son mari, en chantant des phrases inintelligibles. Une vieille servante, animée par l'exemple, se met à hurler, avec des gestes de démente, et on fait le possible pour la calmer. Ensuite les membres de la famille et puis les autres défilent devant le mort pour le baiser d'adieux. Sédiakine, en pleurant, l'embrasse sur la bouche : «Ah, les rouges qui t'ont tué!» Une petite fille qu'on pousse vers la bouche du cadavre, fait un petit mouvement de ses lèvres, mais sans vouloir toucher le mort. Les autres enfants, pour qui leur grand-père a bien définitivement cessé d'exister, évitent l'attouchement, mais posent de légers baisers sur la "couronne des vainqueurs" et sur l'amulette impuissante que le vieux père avait portée au moment du supplice.





Combien plus vigoureuse fut la scène de l'enterrement que j'ai décrite plus haut.<sup>41</sup> Dans cette assemblée de bourgeois et d'officiers, provoquée par un assassinat abominable, personne n'a poussé un cri de vengeance ou de colère. Entre ces deux pannykhides, c'est la même distance qui sépare le bolchevisme victorieux de l'"intelligentsia" déchue. Que cela eût été joli — et combien peu dangereux d'ailleurs — de jurer la punition des bourreaux devant le cadavre ensanglanté de la victime! Mais le fils, ancien officier, et les autres spectateurs, pleurant des larmes stériles, acceptent le malheur et se résignent à l'injustice. Combien leur réponse à la prière chrétienne du prêtre semble-t-elle hypocrite et inhumaine, chez des hommes si jeunes et ayant tant à perdre ! Les deux Japonais m'interrogent d'un regard scrutateur : ce sont les leurs qui se chargeront de la revanche!

Le cortège se dirige au cimetière, et ensuite commence, dans l'après-midi, le repas quasi public de la pannykhide. A la tombée de la nuit, les habitants du village s'accumulent autour de la maison : il y a du samagonka, et la soif le gagne sur la crainte d'être associés à cette cérémonie funèbre, sur laquelle pèse encore, à une distance de cent kilomètres, la main sanglante des gardes rouges.

### 19. — Épilogue. — Le tribunal extraordinaire de l'ataman en session secrète.

Tchita, le 3 novembre 1919.

Aussitôt rentré à Tchita, je me suis rendu chez l'ataman Semeonof, avec qui j'ai entretenu des relations aimables. Je lui ai parlé à peu près en ce sens :

— On s'étonne parfois de l'opiniâtreté des rébellions dans les districts que vos soldats occupent. Permettez-moi de vous demander si vous avez l'impression que vos troupes se battent convenablement contre les bandes rouges? Vos trains blindés engagent-ils des combats avec les rebelles?

— Il m'est connu que le Grozny a dû dernièrement rebrousser chemin devant un train blindé bolchevik dont l'équipage était beaucoup plus nombreux que le sien.

— La vérité est que les bolcheviks n'ont jamais disposé de trains blindés, que la plupart d'entre eux ne possèdent que des fusils Berdan, qu'ils en sont venus au point de devoir fabriquer dans les ateliers de gare leurs cartouches, mais que, néanmoins, leurs bandes réussissent le plus souvent à mettre en fuite vos cosaques et vos trains blindés. Vous est-il connu qu'une compagnie, sous le capitaine Tchesinski, attaquée par une bande de rebelles, en nombre inférieur, a laissé une mitrailleuse entre leurs mains?

— Non, cela ne m'était pas connu.

Et Semeonof nota les détails et les noms.

— La population vous déteste, bien injustement d'ailleurs. Savez-vous que vos troupes ne suivent les Japonais — qui sont seuls à se risquer — que pour tuer et piller? Avez-vous remarqué, qu'à part les mercantis<sup>42</sup>, la population quasi entière, également opposée au régime rouge et à celui des trains blindés, préférerait une domination japonaise?<sup>43</sup> Si l'appui des habitants vous manque souvent, qui en est coupable, sinon votre division de trains blindés?

— Non, c'est la défaite de Koltchak et l'approche des armées soviétiques qui font partout naître les insurrections.

— Pardon, pourquoi la plus grande partie de la bourgeoisie est-elle devenue insensible et indifférente à la lutte politique? Pourquoi les cosaques de la région de Nertchinsk, dont vous êtes le chef élu, ont-ils depuis longtemps pris les armes contre vous? Il vous est connu, à vous qui êtes cosaque, que c'est un tout autre crime de violer une fille d'ouvrier ou une fille de cosaque !

— On me raconte ces blagues depuis déjà longtemps. J'ai, à plusieurs reprises, nommé une commission d'enquête pour ces horreurs rapportées, et jamais on n'a rien pu trouver. Tenez, il y a deux semaines, un vice-

---

<sup>41</sup> Voir ce même chapitre, No. 12.

<sup>42</sup> La bande internationale des mercantis qui se sont rués sur la Sibérie Orientale s'est journellement — par la voie de l'ignoble presse de Vladivostok, Kharbine, etc., — prononcée contre chaque occupation militaire des Alliés, *in casu* des Japonais et Tchèques. Malheureusement cette campagne a été encouragée par certaines missions.

<sup>43</sup> Le fait que je signale semble en contradiction avec l'action pénétrante de la presse sibérienne, qui — comme ailleurs — représente non le désir ou l'intérêt du pays, mais les vues d'un petit groupe de financiers. Je ne veux citer que le mot — d'ailleurs imprudent et exagéré — d'un archiprêtre de Nertchinsk, le père N... : « Tout le pays est las des rouges et des Semeonofsky. Dieu veuille que bientôt l'empereur du Japon soit ici le maître ! »



consul américain est venu me faire des plaintes à ce sujet. Je lui ai demandé ses preuves. Il n'a pu fournir que des on-dit. Je l'ai alors prié de quitter cette ville.

Je montre alors à l'ataman la déposition de la femme Dovgal<sup>44</sup> et d'autres rapports. Il les parcourt attentivement. Je continue :

— Cette déposition ne constitue évidemment pas une preuve. Mais je vous demande alors d'appeler ici cette femme Dovgal, dont vous garantiriez la sécurité, et de la confronter avec l'équipage du train blindé. Je saurais ensuite vous indiquer d'autres témoins qu'il serait utile d'entendre.<sup>45</sup>

— Non, je fais mieux. Voici un papier qu'on soumet à ma signature et qui est un décret de mise en accusation de deux officiers que vous inculpez, le colonel Popof et le sous-capitaine Skriabine. Vous recevrez une invitation d'assister à la procédure. Je vous prie de vous y rendre et d'y apporter vos rapports et dépositions que vous voudrez bien soumettre au tribunal.

— Ne croyez-vous pas qu'il serait utile de changer intégralement le personnel des trains blindés, officiers et soldats? Les hommes qui ont pris de telles habitudes ne pourront pas les changer.

— J'agirai surtout contre les officiers. Je les ferai fusiller. J'avais essayé des moyens divers de punition : simple dégradation, envoi dans un bataillon de travailleurs, mais tout cela n'a servi à rien. Il faut en tuer quelques-uns. Ces scandales ont duré trop longtemps. Vous verrez bien que je désire vivement que cela finisse!

Tchita, le 22 novembre 1919.

Aujourd'hui, à 3 heures dans l'après-midi, je me suis rendu au bureau de l'état-major de la "division de Mandchouria", où le tribunal extraordinaire doit se réunir. L'aîné des quatre officiers dont il est composé compte 26 ans et a le grade de colonel. La fonction d'accusateur public est remplie par le capitaine Grant, de triste réputation.<sup>46</sup> Immédiatement après notre arrivée, les accusés, colonel Popof et capitaine Skriabine, furent introduits, sous escorte militaire. J'avais un moment pensé à une comédie, mais je commençai à douter en écoutant le prikaze de mise en accusation. Il ne mentionna nullement des atrocités. Le seul point qu'on y reprochait aux deux officiers était la résistance armée à un ordre d'arrestation. Voici ce qui s'était passé :

On avait persuadé Semeonof qu'un changement de commandement pour les trains blindés s'imposait. Le jeune colonel Stepanof, responsable du désordre qui sévissait dans cette division, fut envoyé en mission au Japon. Le général Bogomolitch, officier de l'ancien régime, qui lui succéda, était résolu aux mesures fortes. Il y a une semaine, les deux accusés, ivres, avaient introduit la fiancée de Popof dans le wagon qu'habitaient les femmes des officiers. Violentée par les deux individus, elle poussa de hauts cris, auxquels répondirent les plaintes des autres. Popof et Skriabine menacèrent celles-ci d'entrer chez elles par la force. Ce fut un beau scandale. Le général Bogomolitch envoya un officier avec l'ordre de les arrêter, mais ces messieurs, que Stepanof avait accoutumés à une liberté illimitée, tirèrent leurs pistolets, sautèrent dans le train blindé Miestitel et ordonnèrent au mécanicien de quitter Tchita pour un but inconnu. Le général Bogomolitch fit arrêter le train et reconduire les récalcitrants.

Après lecture de l'acte d'accusation, Popof, long, mince, arrogant, répliqua avec hauteur; Skriabine, plus petit, avec des yeux perçants dans un visage abruti, se borna à tout nier. Quand Grant lut la déposition de la femme Dovgal, Skriabine sortit de sa stupeur et me jeta un regard persistant et envenimé. Il ajouta d'une voix assurée: "Mensonges !" Quant aux exécutions, qu'une autre déposition que je venais de déposer lui reprochait, il les reconnut:

"Pour les exécutions, tout est exact. J'ai fait fusiller à Zilovo un certain nombre d'habitants (nonchalamment), je ne sais plus, trois ou quatre femmes et une vingtaine d'hommes."

Les juges ne répondirent pas; cela leur semblait naturel. Les accusés n'avaient pas d'avocats, on ne les avait laissés parler que pour la forme; la séance fut donc interrompue, les juges allèrent délibérer. Ils rentrèrent après

---

<sup>44</sup> Voir ce chapitre, No. 15.

<sup>45</sup> Il aurait été impossible à l'ataman d'accepter ma proposition, qui lui ôtait l'initiative des réformes; qui donnerait un corps aux vagues accusations des missions étrangères, et qui l'aurait obligé — par la proximité des représentants étrangers — de punir une centaine de ses officiers.

<sup>46</sup> Ce capitaine Grant est le même qui, en coopération avec le colonel Sipailof et le capitaine Godlevski, noya, le 5 janvier 1920, les 31 otages d'Irkoutsk dans le lac Baïkal.



cinq minutes: l'acte de condamnation, écrit à la machine, avait été préparé depuis longtemps, on n'eut qu'à le signer.

On fit réintroduire les accusés et on leur lut le jugement : exécution, le soir même. Popof, très droit et inflexible, demanda:

– Puis-je faire une observation ?

Le président du tribunal:

– Non.

Les deux officiers firent demi-tour et furent conduits chez le commandant de la ville. Grant me pria de l'attendre et sortit pour présenter le jugement à l'ataman. Une demi-heure plus tard, il me le montra, avec sa signature. Il me proposa encore d'assister à l'exécution. Je refusai, les balles obéissant parfois, dans la nuit, à de singuliers hasards.

Grant m'a assuré que les deux condamnés seraient, aujourd'hui, à 8 heures, dégradés devant le front d'une compagnie, et amenés, les mains ligotées derrière le dos, au service du contre-espionnage, qui se chargerait désormais d'eux. A 10 heures, ils seraient, après avoir eu l'occasion de se confesser, transportés en camion automobile au champ d'exécution, situé à une dizaine de verstes de la ville. Leurs amis et parents n'obtiendraient pas l'autorisation d'inhumer leurs cadavres en terre bénie. La fonte des neiges en découvrit les os blanchis parmi les dizaines de mille squelettes qui reposent sur ce champ désert, dont les habitants de Tchita devinent l'emplacement sous les vastes nuages de corbeaux qu'ils y voient tourbillonner au-dessus des collines.<sup>47</sup>

---

<sup>47</sup> La révoltante insouciance avec laquelle les droits des accusés ont été foulés aux pieds pendant ce simulacre de jugement, dénote des habitudes prises par un tribunal, accoutumé à juger des ennemis politiques. Ce désordre moral caractérise les révolutions et on ne peut se défendre de sourire, quand on entend invoquer leur nécessité pour le redressement de la justice. Ce dédain des révolutions pour le droit et la justice n'a jamais été plus clairement défini que par le décret du 22 prairial, voté aux applaudissements quasi-unanimes des 760 membres de la Convention:

« Tout citoyen a le droit de saisir et de conduire devant les magistrats, les conspirateurs et les contre-révolutionnaires: il est tenu de les dénoncer dès qu'il les connaît.

« La formalité de l'interrogatoire préalable est supprimée comme superflue.

“S'il existe des preuves, soit matérielles, soit morales, il ne sera pas entendu de témoins, à moins que cette formalité ne paraisse nécessaire pour découvrir des complices.

« L'unique règle des jugements: la conscience des jurés éclairés par l'amour de la patrie.

“Pas de défenseurs: la loi n'en accorde point aux conspirateurs.

“Une seule peine: la mort.

La Tchéka soviétique ne semble qu'une application – peut-être adoucie – de cette loi.



## CHAPITRE IX

### L'ATAMAN SEMEONOF

#### I. – L'homme.

Les événements des deux dernières années ont mis la curieuse figure de l'ataman Semeonof fortement en relief. La faveur des Alliés l'a depuis longtemps abandonné. Les jalousies de ses compétiteurs sibériens lui sont restées fidèles. Ses anciens camarades d'armes de Kharbine, comme ses nouveaux collègues à Vladivostok l'envient également pour ses succès militaires et financiers.

Au commencement de 1918, ce capitaine de cavalerie avait en main une chance unique de reconquérir sa malheureuse patrie, de la rendre à son peuple abusé, et peut-être de la conduire vers de plus heureuses destinées. Rien ne lui manquait pour remplir cette enviable mission: ni l'admiration attentive des foules, ni les encouragements et le secours des gouvernements intéressés. Mais les destinées des hommes sont écrites dans les cieux. Cette intrépidité qui fixa tous les yeux sur lui fut peut-être son unique grande qualité. Le vaillant chef d'escadron, devenu ataman de campagne des cosaques du Transbaïkal, de l'Amour et d'Oussouri, fait l'effet du pion que des forces intelligentes ont poussé à travers toute la largeur de l'échiquier vers la dignité si encombrante de la Reine.

L'ataman est de stature moyenne et solidement bâti. Sous un très beau front, de petits yeux, tantôt fixes, tantôt timides, il parle sans gestes, choisit bien ses mots qui font la même impression que l'homme tout entier: de la simplicité, du bon sens. J'ai eu plusieurs fois le plaisir de m'entretenir avec lui, dans son train, dans sa petite maison de Tchita et en excursion avec lui dans les collines du Transbaïkal, Il m'était aussi impossible de me soustraire à la sympathie qu'il inspire à tout le monde, que de ne pas le plaindre et de ne pas plaindre la Sibérie, pour n'avoir pas mieux résisté contre son entourage et ne pas s'être laissé inspirer par des principes de gouvernement plus sains. Aussi me semble-t-il moins heureux qu'il ne le fut au glorieux début de sa campagne contre les "ennemis de la Russie et du genre humain", quand sa bravoure inspirait son détachement. Il est une énergie brute, un jeune Samson auquel on a coupé les cheveux, à l'exception toutefois d'une seule boucle, celle de Napoléon, que, chaque matin, une main amoureuse arrange sur son front.<sup>48</sup>

#### 2. – Son oeuvre.

Semeonof est un cosaque du Transbaïkal, natif d'une stanitsa dans les environs de Nertchinsk. Parti en guerre en 1914, avec le grade de khorounji, il se distingua au front allemand par une action qui lui valut la croix de Saint-Georges. Son régiment, surpris par un fort détachement de uhlands, avait perdu son drapeau. Semeonof réussit à le leur reprendre, en réattaquant avec une force inférieure.

Envoyé par Kérenski en Extrême-Orient pour y organiser un régiment de Mongolo-Bouriates (peuplade qui occupe plusieurs villages au Transbaïkal), il fut arrêté en Sibérie par la seconde révolution, puis par les pourparlers de paix de Brest-Litovsk. Fin de 1917, il habitait, avec onze camarades, un petit hôtel dans la ville-frontière Mandchouria. Les soldats russes s'étaient affranchis de toute discipline, et des commissaires bolchevistes les poussaient vers l'action. Après s'être rassasiés de la joie d'être libres, ils allaient se préparer à cette autre: d'être des maîtres. Chaque nuit, les douze officiers se barricadaient dans une vieille caserne chinoise abandonnée, pour ne pas être surpris par la garnison.

Un soir de janvier 1918, les 200 soldats qui occupaient la gare Mandchouria étaient rassemblés en "meeting politique" dans leur caserne. La poignée d'officiers, sous les ordres de Semeonof, cerna le bâtiment. Le lieutenant Urbanovitch entra, une grenade dans chaque main:

"Haut les mains! Vous êtes entourés. Toute résistance est inutile. Livrez vos armes, ou je vous mets en pièces !"

Les soldats levèrent les bras en l'air, un officier fit le tour de la salle et désarma l'assemblée. Le capitaine Semeonof fit ensuite une entrée théâtrale, chassa le comité de la tribune où il monta. En braquant d'une main un revolver, de l'autre une grenade au-dessus des soldats en panique:

"Je pourrais vous faire fusiller tous. Remerciez Dieu que je me sois résolu à me contenter d'un discours. Tas d'idiots, etc., etc."

---

<sup>48</sup> Son entourage l'appelait: "le Napoléon russe." On répandait sa photo, la fameuse boucle pendant sur le front.



Les soldats, apaisés et reconnaissants, applaudirent furieusement. Semeonof fit enfermer les soldats en six wagons de bagages qu'il envoya le même soir en Sibérie. Il disposa d'armes et de munitions et offrit au général Khorvat de se battre contre les rouges. Malheureusement, il eut les officiers de Kharbine contre lui.

Ceux-ci, parmi lesquels de nombreux officiers intelligents et braves, refusèrent de suivre un capitaine de cosaques. Les généraux de Kharbine, Péréverzief, Pléchkof, Samoïlof, ne furent pas les chefs que les circonstances exigeaient. On créa de nombreux détachements, auxquels l'âme manqua. Les officiers s'habituaient à l'oisiveté dans cette ville chinoise, où les bolcheviks ne viendraient pas les trouver, par peur des Chinois. Lentement ils glissaient dans des fonctions administratives, et déchurent dans la banque et le commerce.

Le général Samoïlof caractérisa Semeonof: "Mauvais officier, mauvais camarade, presque chassé du régiment !" Les jolis officiers de Kharbine remarquent que "Semeonof n'étant pas officier breveté, ne pourrait pas conduire un combat". Et puis «on n'a pas besoin de se battre, puisque les rouges n'attaquent pas, et attaquer sans nécessité est une faute!» Mais au début de 1918, parmi les milliers d'officiers, hébétés par le malheur, ce «mauvais officier», ce «médiocre stratège» fut le seul à agir. Pour juger ce brave capitaine qui sera un si lamentable administrateur, il faut se rappeler que les partis modérés étaient tellement abattus, que la "bourgeoisie" s'abandonnait avec une telle veulerie et trahissait ses convictions avec une telle inconsistance, que la seule marche en avant de Semeonof valait, pour le redressement des caractères, plus que dix conférences de diplomates.

Abandonné et contrecarré par ses camarades, Semeonof, résolu à l'action, commença son œuvre de libération avec presque exclusivement des étrangers. Il entra en campagne avec 170 Russes (artilleurs), 700 Mongolo-Bouriates, 300 Serbes, 400 volontaires japonais.

Il y eut au début coopération avec les détachements de Kharbine, par l'entremise du général Khorvat. Quand le colonel Vrakhtel, avec ses 260 cavaliers et ses 3 pièces de campagne, vint secourir les Semeonofsy en plein combat, ils sourirent de cette sale petite bande de lieutenants qui avaient dû dessiner avec le crayon l'insigne de leur grade sur leurs guenilles. Bien nourris et équipés, ils étaient devant les yeux de ces maigres et furieux mousquetaires leurs larges galons (lampas) de général. Après dix jours de campagne, ils quittèrent leur poste sans autorisation, pour aller se reposer, définitivement, à Kharbine.<sup>49</sup> Parmi tous ces commandants de détachement, Rakhilski, Vrakhtel, Orlof, Potapof, Doumanievsky, Semeonof fut le seul chef. Lui et les siens; jeunes, pauvres, patriotiques, braves, risquaient tout, n'ayant rien à perdre que l'honneur. Ce fut leur meilleure époque. Les succès de Semeonof n'avaient pas encore attiré la bande d'intrigants et de voleurs qui iraient faire la cour au "grand ataman", au "second Napoléon", à "un des plus grands hommes que l'histoire ait connus". Ce ne fut que plus tard, quand les Semeonofsy se sentirent en sécurité derrière le cordon allié (tchéco-japonais) qu'ils allaient guerroyer pour s'enrichir.

Les généraux et colonels de Kharbine auraient dû se précipiter sous le commandement du sabreur et homme d'action – phénomène plus rare qu'un officier breveté – que fut Semeonof. En boudant contre lui, ils l'abandonnaient à son entourage de jeunes aventuriers, qui allaient le perdre par une politique de violence et de cupidité.

### 3. – Son entourage.

La *Bushido*, cet admirable monument de l'honneur militaire, prescrit sévèrement au guerrier le mépris de toute recherche du gain. Le militaire occupe la plus haute, le commerçant la plus basse marche de l'échelle sociale, comme de juste. Il est juste que le guerrier qui possède si souvent, par ses armes, le moyen pour s'enrichir, apprenne à s'en détourner avec dédain.<sup>50</sup> L'alliance avec l'honneur doit être un mariage sans dot.

Semeonof permit à ses officiers une conduite moins désintéressée. Je lui parlai une fois, pendant une course dans les environs de Tchita, des brigandages (réquisitions) qu'on leur reprochait. Il me donna une réponse inquiétante: "Les conceptions morales changent dans l'histoire d'un pays, comme les saisons !" Je répondis en tirant l'espoir qu'on reviendrait aux idées anciennes.

---

<sup>49</sup> Les autres détachements se sont conduits de la même façon.

<sup>50</sup> Récompenser un général victorieux par un don d'argent est une conception de marchand. La considération d'une grande victoire comme une affaire commerciale bien conduite, l'élévation d'un trafiquant heureux à une noblesse d'origine militaire sortent du même ordre d'idées.



En novembre 1918, 655 envois par le chemin de fer, du poids de 8.000 tonnes, avaient été pris par les Semeonof et vendus. Ces ventes s'effectuent par une « symbiose » avec les commerçants de Tchita et Kharbine. L'ancien dédain de l'officier pour la classe des commerçants a – malheureusement – disparu avec l'ancien régime. On est bien ensemble; Les relations entre Mars et Mercure sont étroites et profitables. Chaque wagon qu'on réquisitionne à Tchita ou à Mandchouria est immédiatement payé et vidé par les marchands, qui épargnent ainsi à l'officier le déshonneur – on ne voit de telles choses qu'à Kharbine – de se faire boutiqueur.

Jusqu'aux « boutiques Semeonof », créées pour venir en aide aux pauvres, se prêtaient à des procédés savants et subtils qui rappellent la haute finance. On y vendait les articles de première nécessité à la population pauvre. Le gérant de l'ataman ne les vendait que contre de bons billets tsaristes, dont seulement les banquiers et leurs complices disposaient. Impossible donc pour les pauvres de se procurer de la farine dans les boutiques de bienfaisance. Les marchands les leur vendaient dans d'autres boutiques qui s'étaient impunément à côté, à un prix majoré. Officiers et commerçants se partageaient le bénéfice de la transaction.

En province, les réquisitions font partie du système d'occupation. Exercées aux dépens des cosaques, elles en font des ennemis du régime.

Le lecteur trouve dans un autre chapitre<sup>51</sup> des précisions sur les atrocités commises par quelques officiers de Semeonof. Elles sont la – maladroite – continuation des procédés auxquels Semeonof dut recourir au début de sa régence. Exerçant un pouvoir encore mal établi sur une population de colons farouchement indépendants et excités par des conspirateurs entreprenants, il s'est vu souvent obligé de frapper fort et vite. A une telle époque, l'Évangile agirait comme un poison mortel, et la cruauté se laisse défendre. Mais « une cruauté bien appliquée est celle qu'on n'applique qu'une seule fois pour sa sécurité, et qu'on utilise ensuite, autant que possible, pour le bien des sujets. »<sup>52</sup> Derrière l'action de Semeonof, il n'y avait aucun système de gouvernement. Aucun désir sérieux de pacification et d'apaisement. La guerre ne cessait plus. Autour de Semeonof, se trouvaient engagés des officiers russes, natifs de villes situées à des milliers de lieues du Transbaïkal, étrangers au pays et à la populace, et prêts, si cela allait tourner mal, à aller jouir à l'étranger des capitaux depuis longtemps amassés dans les banques de Chine.

Semeonof, sans vouloir les interminables scandales, qu'il ignore pour une partie, auxquels il prétend ne pas croire pour une autre partie, et que d'ailleurs toutes les enquêtes osent nier, laisse faire. S'il est vigoureusement poussé, il punit quelques coupables, mais de semblables mesures tardives sont mal comprises et mal digérées par un corps d'officiers, habitués à une liberté absolue et qui se cabrent, subitement menaçants.<sup>53</sup>

#### 4. – Épilogue.

##### Tchita, fin novembre 1919.

Les ambitions personnelles de l'ataman Semeonof ne dépassent pas les provinces du Transbaïkal, de l'Amour et d'Oussouri. Il rêve d'une domination en Mongolie, et je crois qu'il aurait – à une époque moins inquiète – des chances d'y réussir. Le Russe est né pour gouverner les Mongols.

On essaie de nier ses droits sur un commandement en Extrême-Orient, en prétendant que les événements se sont chargés de l'écarter. Mais dans ce monde de petites communes et de fanatiques de l'indépendance, aucun gouvernement ne saurait remplacer le pouvoir légitime disparu, s'il ne dispose d'une police solide et dévouée. Chaque nouveau gouvernement y sera acclamé, parce qu'il aura chassé l'ancien. Si Semeonof parvenait à abattre les soldats rouges de Tchita, il rentrerait dans sa capitale sous les guirlandes. Le problème Semeonof reste donc entier.

Mais il y a plus. L'amiral Koltchak, sur les instances des représentants alliés, l'avait depuis longtemps reconnu comme ataman, c'est-à-dire chef régional et commandant de corps d'armée, donc grand dignitaire russe, quand,

---

<sup>51</sup> « Parmi les troupes japonaises en Sibérie. »

<sup>52</sup> Machiavelli, *Il Principe*, 8

<sup>53</sup> Après l'exécution de quelques officiers, sur ordre de l'ataman, un colonel me dit que Semeonof devait prendre garde: il y avait d'autres chefs que lui, par exemple le baron von Ungern-Sternberg, supérieur comme décision et instruction. Je répondis, d'ailleurs, que celui-ci ne serait qu'un maître, tandis que le fameux cosaque du Transbaïkal était un chef.

Après le départ de Semeonof et des siens en Chine, seul ce baron von Ungern est resté et a continué l'œuvre de son chef. Trahi – évidemment – par les Mongoles qu'il conduisit contre les rouges, il a été capturé, et il est mort en héros.



à la fin de son règne expirant, il le nomma commandant en chef de toutes les forces militaires en Sibérie.<sup>54</sup> Aux mérites de son beau début, se superpose chez l'ataman la succession légitime au pouvoir militaire en Sibérie, auquel aucun des généraux de Vladivostok ne saurait prétendre.

Les avis sont partagés à son sujet. Les uns le croient incapable d'un commandement sérieux quelconque. Si cela était vrai, ce ne serait pas un argument concluant dans ce pays des faits accomplis, et où les faits accomplis finissent toujours par se faire reconnaître.

Les autres craignent qu'on ne crée une nouvelle question, en écartant brutalement l'ataman qui jamais ne se résignerait à disparaître. Ils croient que sa bravoure, son bon sens, son ascendant sur les hommes, lui font mériter un nouveau commandement, mais qui serait limité par l'étendue de ses talents. Sa place serait surtout là où il a excellé: au front, comme officier de troupe, comme animateur des belles troupes qui savent, si admirablement, suivre, si elles sont bien menées. On lui pardonnerait ses fautes, en se rappelant qu'il appartient à la race des grands chefs de cosaques, par son éducation et ses conceptions réalistes. Un gouvernement élu, composé d'hommes d'État expérimentés, l'emploierait, en respectant son autonomie dans ses fonctions de pokhodny ataman, vers laquelle ses cosaques l'ont appelé. On lui inculquerait surtout la notion que la force pure ne peut être qu'un instrument, et jamais un principe de gouvernement.

---

<sup>54</sup> L'amiral avait ajouté la clause: "Sauf confirmation par le général Dénikine." Ce dernier n'a montré aucune velléité de contester la nomination, et le temps lui a manqué pour la confirmer.



## CHAPITRE X

### L'intervention japonaise en Sibérie

#### I. – Semeonof. – Interventions échelonnées.

Fin de janvier 1918, toute résistance des Russes contre le régime soviétique semblait définitivement éteinte. En Russie, l'armée des volontaires perdait le Don. En Sibérie, on vit les officiers russes, hébétés par une impitoyable succession de malheurs, errer, sans chefs, et essayer par tous moyens de gagner les États-Unis et l'Europe, dont les consuls alliés leur défendaient l'accès.

Ce fut à ce moment qu'une figure inconnue se dégagait du chaos et que les espoirs des chancelleries se portèrent sur un seul nom. Le capitaine Semeonof, cosaque du Transbaïkal, venait d'organiser en Mandchourie un détachement de volontaires qui se battit avec des succès intermittents contre les rouges.

Le général Khorvat, gérant du chemin de fer de l'Est, auquel le jeune chef avait demandé un secours en armes et argent, s'adressa aux gouvernements français, anglais et américain, par l'intermédiaire de leurs représentants à Kharbine. Le gouvernement américain, qui espérait des accords avec les Soviets, sur avis de sa légation de Pékin, et peut-être aussi du consul Moser et de l'ingénieur Stevens, refusa à deux reprises toute aide. Les Anglais accordèrent immédiatement une somme de 100.000 roubles, et ensuite 300.000 roubles par mois (10.000 livres sterling), dont le gouvernement français payait la moitié. Khorvat ne consulta pas les Japonais.

Pour les armes et le concours technique, la question fut plus difficile. Français et Anglais étaient absorbés par le front occidental. En février, le War Office anglais fit adresser par le général Tanaka, attaché militaire à Londres, la prière au gouvernement japonais de vouloir bien s'intéresser au capitaine Semeonof, qui méritait un appui immédiat. Le gouvernement impérial consentit. Le ministre Terauchi envoya son agent Kawakami, puis le général Nakadzima chez Khorvat, offrir des armes. Ce dernier leur demanda<sup>55</sup> des assurances officielles que le gouvernement japonais ne désirait pas d'avantages territoriaux. Le général Nakadzima répondit que le Japon n'espérait que des concessions d'ordre commercial, déclaration que confirmèrent des dépêches des généraux Tanaka et Terauchi, et du baron Goto: "Le Japon désirait des relations amicales avec la Russie."

Au mois de mars 1918, Trotski jouait avec les Alliés un jeu serré. L'avance sur Paris n'avait pas encore commencé. Les missions étrangères alliées, dupées par des hommes de paille, espéraient reconstruire en Russie un front contre l'Allemagne, et Trotski fit soigneusement cultiver cet espoir. L'agent diplomatique Lockhart à Moscou, et le major Fitz-Williams à Kief, décidèrent le Foreign Office à un changement d'orientation politique. Les diplomates russes en Extrême-Orient ne furent plus consultés par leurs collègues anglais, et on leur refusa l'emploi du chiffre dans leurs dépêches. Au commencement d'avril 1918, les Anglais invitèrent vivement les Japonais à cesser leur appui à Semeonof. Ceux-ci refusèrent, et ils eurent raison: un mois plus tard. Français et Anglais, désabusés, recommencèrent leur subvention mensuelle, qu'ils continuèrent à verser jusqu'au mois d'octobre de la même année.

Jusqu'au mois de juin 1918, le subside du gouvernement français avait été versé au prince Koudachef, ministre à Pékin, pour le transmettre à Khorvat (et Koltchak). Semeonof fut ainsi considéré comme un officier subalterne, au service du centre politique de Kharbine. On s'aperçut bientôt que la subvention était absorbée, pour la plus grande partie, pour organiser des détachements qui ne manifestaient aucun désir de se battre. Le gouvernement français fit donc parvenir son secours financier directement à Semeonof, ce qui lui fit la position d'un chef quasi indépendant.

A Semeonof, officier brave et patriote, mais sans envergure, les Anglais opposèrent l'amiral Koltchak, auquel un caractère honorable, quoique violent, et son habile attitude comme commandant de la flotte de la mer Noire, avaient assuré l'estime universelle. Koltchak ne réussit pas à coopérer, ni avec les petits chefs, Semeonof, Kalmykof, Gamof, etc., dont chacun s'était distingué de sa façon, ni avec les Japonais, qu'il choquait par des actes et des paroles d'une violence extrême, que notamment le général Nakadzima ne semble pas lui avoir pardonnées. Quand Koltchak s'aperçut, plus tard, qu'il serait impossible aux Russes de se tirer, seuls, d'affaire et s'adressa au ministre de la Guerre à Tokyo, il ne put arriver à aucun accord.

Au mois de mai 1918, les Alliés n'avaient pas encore pu arrêter une politique définie à l'égard de la Russie. Masaryk avait conseillé aux Alliés (en avril) de reconnaître les Soviets. Les échelons tchèques, trahis par Trotski,

---

<sup>55</sup> Khorvat me dit plus tard avoir "posé cette *condition* au secours des Japonais".





parcouraient la Sibérie, animés de sentiments peu tendres pour les rouges, mais faisant eux-mêmes de la politique et s'opposant à celle de Koltchak, Semeonof et les autres.

A Irkoutsk, un représentant allié força les Tchèques<sup>56</sup> à rendre les armes aux troupes bolchevistes dont ils avaient été trahieusement attaqués et qu'ils avaient réussi à désarmer. Tout en protestant contre cette action, les Tchèques continuèrent à "protéger la révolution". A Vladivostok, quelques commerçants, érigés en consuls, empêchèrent les efforts de Khorvat contre le socialiste-révolutionnaire Gerber, qui y avait établi un gouvernement: les officiers russes furent désarmés par ordre des consuls alliés, qui leur firent en outre arracher les insignes de leur grade. En somme, les diverses autorités alliées préconisaient une politique de non-intervention qui les obligeait sans cesse à de nouvelles interventions, qui ne contentaient personne et dont les bolcheviks furent les seuls à profiter.

En juillet 1918, Vladivostok, dégagé par les premiers échelons tchèques, fut menacé par d'importantes forces rouges auxquelles s'étaient joints des corps de prisonniers austro-allemands. Les Tchèques demandèrent un secours militaire. Le général Paris, chef de la mission militaire française, proposa d'urgence la descente d'au moins deux divisions japonaises. Le G.E.M. japonais fit, le 25 juillet, une proposition d'envoyer immédiatement deux divisions, proposition à laquelle les gouvernements alliés, à l'exception de celui des Etats-Unis, s'associèrent.

L'intervention alliée en Sibérie aurait été motivée de plein droit par la nécessité d'empêcher la formation d'un front ennemi en Sibérie. Le président Wilson, qui fut, par son isolement même, l'arbitre de la situation, se laissa fléchir par un argument qui a été maintenu, par la suite, pour expliquer la présence des Alliés en Sibérie. Ce fut un argument d'ordre sentimental: on jugea impossible d'abandonner les braves troupes tchèques, aux prises avec les rouges.

Le président Wilson, gagné simultanément par les idées contraires d'un secours collectif aux Tchèques et de la non-intervention dans les affaires russes, prit ainsi l'initiative d'une proposition qu'une seule division japonaise de 17.000 baïonnettes, à laquelle la population sibérienne se joindrait, irait tirer les Tchèques d'embarras, et que l'intervention armée ne dépasserait pas l'Oussouri.

Une déclaration japonaise du 2 août décréta la mobilisation de la 12<sup>e</sup> division d'infanterie et l'expliqua comme une mesure prise par le gouvernement impérial pour venir en aide aux Tchèques, sur la proposition de l'Amérique, et après que les autres gouvernements eurent pris d'analogues mesures.

Les 17.000 Japonais débarquèrent à Vladivostok, le 12 août, à peu près en même temps que 7.700 Américains (de Honolulu), 500 Français de Pékin et 800 Canadiens. Les événements ultérieurs donnèrent raison au général Paris, qui déclara cet envoi insuffisant.

## **2. – L'affaire de Kraevsky.**

Au moment du débarquement des troupes alliées, il se trouvait entre Irkoutsk et Vladivostok à peu près 35.000 bolcheviks armés (parmi lesquels des milliers de prisonniers, encadrés d'officiers allemands), auxquels Khorvat ne put opposer que les 1.500 hommes de Semeonof et 3.400 de Khorvat (d'ailleurs opérant par groupes indépendants de 900, 600, 200 hommes), avec 22 canons et 50 mitrailleuses.

Le 19 août, Vladivostok fut menacé par 5.000 rouges en première ligne et 3.000 en réserve. Un fort détachement, dit "international", avança le long du chemin de fer, en cinq trains blindés, flanqué par des groupes épars, entre autres un détachement de déserteurs tchécoslovaques. Les Alliés leur opposèrent, près du village Kraevsky, et à cheval sur la voie ferrée, 4.000 hommes, composés d'un bataillon français, un bataillon anglais, quatre bataillons tchèques et cinq escadrons de Kalmykof, le tout sous les ordres du colonel Pichon. Le général Ooi, avec 4.000 Japonais, se tint en réserve.

La bataille, peu considérable en elle-même, refléta d'une façon remarquable les complications de la politique internationale. Le commandement tchèque semble avoir intentionnellement engagé une force très restreinte, afin de provoquer l'intervention étrangère que le gouvernement américain jugeait presque superflue, mais qui dégagerait les troupes tchèques, peu désireuses de rester accrochées à la guerre civile russe. Les Japonais, dont le moment n'était pas encore venu, se tinrent soigneusement à l'écart, à une quinzaine de kilomètres en arrière.

---

<sup>56</sup> Avec la menace qu'ils ne seraient pas transportés en France.



L'attaque, bien menée, se produisit le 20 août, avant le lever du soleil, par l'avance foudroyante de 1.000 rouges, au flanc droit des Alliés, tendant à les contourner et les faire prendre entre deux feux. Les Anglais lâchèrent immédiatement pied et entraînaient les autres. Le général Ooi, sommé de venir au secours du front menacé, répondit que le moment propice n'était pas arrivé.

Quand la retraite des troupes russo-anglo-tchéco-françaises fut un fait accompli, le général Ooi laissa ses troupes en réserve, à l'endroit exact d'où il avait jusque-là observé le combat, et arrêta l'offensive des rouges. Du 21 au 23 août, les Japonais maintinrent un front passif. Le 24, vers l'aube, le général Ooi fit marcher ses hommes qui, avec la vigueur coutumière de leur race, poussèrent l'adversaire jusqu'à Médoveya.

Pendant les engagements dont je parle, il se produisit une scène frappante: le feu des obusiers japonais avait détruit la voie derrière un train blindé rouge, armé de canons et mitrailleuses. Le train, immobilisé sur un remblai élevé, était chargé de combattants – parmi lesquels plusieurs femmes – qui attendaient l'attaque de pied ferme. Le général Ooi, voulant peut-être offrir à ses alliés, qui assistaient à la scène, un spectacle unique, ordonna l'assaut du train, par deux demi-compagnies, postées à droite et à gauche de la voie. Les rouges tirèrent des fenêtres, des marchepieds, de la locomotive, sur laquelle une trentaine d'hommes s'étaient amassés. Les soldats japonais avancèrent, à pas de course, baïonnette au canon, contre un feu nourri. Ils eurent une trentaine de morts, mais escaladèrent le remblai et tuèrent les rouges survivants: ceux qui se sauvèrent par les fenêtres furent achevés par les baïonnettes des camarades en bas.

Le major tchèque Zikha, commandant un bataillon tchèque, assista au spectacle à côté du général Ooi et lui fit remarquer qu'il aurait été préférable de détruire à coups de canon le train immobilisé. Le général Ooi répondit que le plus important était de faire vite et de ne laisser échapper personne de l'équipage. L'ennemi, définitivement battu, se retira sur Khabarovsk, où il fallait maintenant aller détruire les restes de ses forces.

Les Français avaient perdu une vingtaine d'hommes, les Japonais trois cents.

### **3. – L'incident de Mandchourie du 28 août 1918.**

Le 18 juin 1918, un accord avait été conclu entre le Japon et la Chine, stipulant que la Mandchourie serait gardée contre l'invasion bolcheviste par des troupes chinoises et japonaises, dont la tâche consisterait en la protection des nombreux étrangers habitant la frontière. Les bolcheviks n'avaient aucun désir de mécontenter les Chinois par une escapade en Chine, mais il fut à craindre qu'ils ne continuassent à considérer le chemin de fer de l'Est comme terre russe. La 7<sup>e</sup> division japonaise, sous le général Foudziy, dont le quartier général se trouvait à Jaou-Jan, avança le long du Transsibérien jusqu'à la frontière sibérienne, que les prescriptions du président Wilson ne lui permirent pas de franchir.

Semeonof se trouva, à ce moment, à Mandchouria, avec ses 1.500 hommes, abrités derrière les baïonnettes japonaises. Le parti militaire au Japon désirait, aussi ardemment que Russes, Français, Tchèques et Anglais, une entrée en action, mais le gouvernement japonais évitait avec soin chaque motif de conflit avec les États-Unis, et le ministre de la Guerre n'osa pas accepter la responsabilité d'une opération contraire à l'accord avec l'Amérique.

Les esprits oscillaient ainsi entre de futiles considérations diplomatiques et de très urgentes nécessités militaires, quand, le 28 août, Semeonof somma le général Foudziy de lui prêter secours contre une nouvelle avance bolcheviste. Des forces importantes, convenablement commandées par le général von Taube, Russe baltique, s'approchèrent de Daouria, où un nombre de grands bâtiments, favorablement situés, leur auraient permis d'organiser une forte position devant Mandchouria. Il fallait les en déloger le même jour.

Le général Foudziy se trouva ainsi pris au dépourvu. Il dépendait non du général Otani, commandant les forces expéditionnaires en Sibérie, mais du général Nakamura, commandant militaire de Corée, siégeant à Port-Arthur. Une coopération avec les troupes japonaises de Vladivostok n'aurait pu se faire que par ordre de son chef et du ministre de la Guerre, ce qui aurait signifié une inappréciable perte de temps. Il préféra ne pas interposer des responsabilités moins clairvoyantes dans le problème que le moment lui posait, et le trancha comme un soldat. Il tint à son état-major le discours suivant:

“Je suis envoyé ici pour garder le territoire chinois contre les bolcheviks. J'ai reçu ordre de ne pas franchir la frontière, mais ne crois pas devoir obéir cette fois. Je ne puis, à ce moment décisif, abandonner le seul Russe qui



veut et peut se battre contre notre commun ennemi. Si l'empereur me désapprouve, je saurai ce qu'il restera à un samouraï à faire.<sup>57</sup>

Le même jour, un bataillon d'infanterie et une compagnie d'artillerie japonais franchirent la frontière sino-russe, derrière le détachement de Semeonof. Les bolcheviks, ne connaissant pas le nombre exact des Japonais, se retirèrent sans combat, de Daouria d'abord, d'Olovianaia ensuite.

L'incident politique ainsi créé par le général Foudziy inquiéta les diplomates japonais, mais fut bientôt réglé par le bon sens des représentants alliés à Tokyo. Seul, le gouvernement américain garda un silence désapprobateur, "un silence méprisant", me dit un de ses représentants à Tokyo.

#### **4. – L'occupation du Transsibérien.**

La poursuite des bolcheviks fut fastidieuse, mais facile. La 12<sup>e</sup> division japonaise remonta la voie de Vladivostok vers Blagoviéchtchensk, où elle devrait se rencontrer avec une brigade de la 7<sup>e</sup>, venant de Karimskaia, tandis que l'autre brigade de cette division se dirigea sur la même ville, par Tchitchikar, afin de couper aux rouges la retraite en Chine. Les troupes russo-japonaises saisirent quelques centaines de rouges, que les Japonais traitèrent en prisonniers de guerre, les Semeonofsy comme brigands. Quelques bolcheviks échappèrent dans les toundras au Nord, puis retournèrent à Vladivostok, où ils furent internés par les soins des Américains.

Bientôt, la 3<sup>e</sup> division japonaise releva la 7<sup>e</sup> qui retourna en Chine, pour reprendre la garde sur le chemin de fer de l'Est. En octobre 1918, les Tchèques, voulant former un nouveau front dans les Ourals, prièrent Semeonof de les relever. Ce fut en réalité un appel aux Japonais. La question des garnisons russes au Transbaïkal ne s'est jamais posée autrement.<sup>58</sup> A partir de cette époque, les 3.500 kilomètres de chemin de fer entre Tchita et Vladivostok, par les branches de l'Amour et de la Chine, furent gardés par trois divisions japonaises.

La tâche militaire qui fut confiée aux Japonais dans l'ensemble des opérations interalliées fut la garde du Transsibérien entre Verkhné-Oudinsk et la mer. Plus tard, les troupes américaines montèrent la garde sur un tronçon particulièrement tranquille: entre Verkhné-Oudinsk et le lac Baïkal.

Dans les régions accidentées de l'Amour, fourmillant de bandes rouges, la garde de la voie fut celle de la vallée contre les attaques venant des collines. Les Japonais durent poser de petites garnisons dans les gares et auprès des principaux ponts, tandis que des détachements volants faisaient, sans cesse, des reconnaissances en trains blindés.

La guerre était difficile. Si les Japonais étaient mieux armés et plus solidement disciplinés, les rouges, renforcés par des détachements de cosaques, mécontents du régime de Semeonof, employaient des méthodes de guerre dans lesquelles ils excellaient. Leur tactique consistait invariablement en une destruction du chemin de fer (à simple voie). Après avoir isolé quelque garnison, souvent composée d'une section seulement, les rouges attachèrent leurs chevaux aux arbres des forêts voisines, derrière les collines, et commencèrent un siège en règle de la gare, située dans la vallée. Parfois ils eurent raison de la poignée de Japonais, dont la résistance désespérée se terminait toujours par d'horribles scènes de suicide et de tortures des blessés survivants. Si des renforts arrivaient, les rouges sautaient en selle et disparaissaient dans la "taïga".

Les troupes japonaises ne furent ni aimées, ni détestées, comme une presse vendue le prétend. Elles se tinrent à l'écart de la population. Mais partout où je suis entré au milieu d'eux, dans quelque village de l'intérieur du pays, j'assistai à des scènes d'allégresse: leur arrivée mettait toujours fin à quelque régime d'anarchie insupportable, soit celui des bolcheviks, soit des Semeonofsy. Pour connaître la véritable opinion du pays sur leur présence, j'ai tenu à consulter les prêtres, qui ont généralement conservé leur influence sur la populace. Je n'ai jamais trouvé des prêtres orthodoxes opposés à leur présence dans le pays. Tous admirèrent en eux les vertus militaires pour lesquelles ils sont justement célèbres, et l'absence de prétextes hypocrites, pour expliquer leur présence en Sibérie. Leurs officiers se tenaient enfermés dans une attitude froidement correcte et ne manifestaient nulle intention de se mêler des questions intérieures russes.

---

<sup>57</sup> Le général Foudziy connaissait le désaccord entre les vues du G.E.M. et celles des Affaires étrangères, désaccord qui a si curieusement éclaté dans l'affaire de l'île Prinkipo, où l'attitude du représentant japonais fut inspirée par le désir de ne pas trop s'écarter de la politique américaine. Il avait juré à ses ancêtres de commettre harakiri, en cas de désaveu par son gouvernement.

<sup>58</sup> Voir plus loin le chapitre "Avec les troupes japonaises."



Les journaux de Kharbine, Vladivostok, etc., leur étaient généralement hostiles. Cette presse, toujours Israélite, défendait des intérêts commerciaux, que la politique sibérienne du Japon menaçait.

##### **5. – Politique japonaise en Sibérie. – Coopération avec les Semeonofsky.**

La politique japonaise, constamment contrecarrée par les Anglais et Américains, consistait en la création de sphères d'influence autour des garnisons japonaises, où l'industrie et le commerce japonais puissent s'infiltrer.

Elle entra par ce fait en conflit avec les intentions américaines, qui se cristallisaient dans la mission Stevens. Cette mission, composée de 200 ingénieurs américains, avait été autorisée par Kerenski à réorganiser complètement le Transsibérien. Cette réorganisation aurait compris l'entière direction des transports, c'est-à-dire la mainmise sur la principale artère sibérienne. Les Japonais proposèrent l'internationalisation du secours technique, sous une direction russe. Stevens refusa de partager sa mission avec des citoyens d'autres pays – et le moins du monde avec les Japonais, qu'il jugeait peu qualifiés en matière de chemins de fer. Chacun essaya alors de gagner pour soi le personnel du Transsibérien. La plus sérieuse des *captationes benevolentiae* américaines consistait en un train spécial, couvert d'affiches immenses: "Secours fraternel aux fonctionnaires du chemin de fer", qui répandait gratuitement, parmi les employés du Transsibérien, des vêtements chauds et des couvertures de qualité excellente, qu'on retrouva par la suite presque intégralement sur les marchés des villes. Les Japonais, de leur côté, organisèrent près des gares des hôpitaux, etc.

La politique anglaise fut moins simpliste. Elle ne distribua parmi les cheminots ni bibles, ni sucre à bon marché, ni sous-vêtements. Elle ne bâtit pas d'hôpitaux, mais elle avait mis la main sur un chef. Elle visait un but limité mais précis, et cherchait à y atteindre par son influence sur Koltchak, que la mission Knox avait amené à Omsk, sans avoir préalablement consulté les Alliés.

L'arrivée de l'amiral au pouvoir n'avait pas pour résultat d'aplanir les difficultés. Pendant quelques mois, il y eut deux chefs en présence, qui ne voulaient pas s'entendre et qui représentaient deux conceptions opposées. Sur l'initiative du général Janin, les Japonais s'employèrent, par l'intermédiaire de Khorvat, à réconcilier les adversaires.

La politique étrangère du gouvernement d'Omsk fut dirigée dans un sens hostile au Japon et favorable aux Etats-Unis, dont on espérait jusqu'au dernier moment une intervention de facto, qui ne se produisit pas.

Un rapprochement avec le Japon n'eut lieu qu'aux derniers mois de l'an 1919. Le gouvernement impérial n'avait envoyé un haut-commissaire qu'en septembre de cette année (M. Kato). Celui-ci avait proposé aux Alliés une complète reconnaissance de l'amiral, sans résultat. Des démarches sérieuses pour un accord entre le gouvernement sibérien et celui du Japon ne furent faites que pendant la retraite, après le transfert des ministères à Irkoutsk. M. Trétiakof avait remplacé M. Soukine comme ministre des Affaires étrangères. Il me dit, le 13 décembre:

"Nous-mêmes, et la population russe tout entière, nous n'avons plus d'espoir que dans une étroite coopération avec les Japonais. Nous ne demanderons au Japon que l'occupation d'un front, passant à 100 verstes Ouest d'Irkoutsk, par les mines de Tcheremkhovo, qui ne doivent pas tomber aux mains des rouges. Leur seule présence et la certitude de leur concours suffiront pour ranimer le moral de nos troupes, que nous serons obligés de réorganiser complètement, avant de les relancer à nouveau dans le combat. Mais nous désirons rester fidèles à notre principe et ne mener la guerre contre les bolcheviks qu'avec nos propres troupes.

"L'intervention japonaise, présentée comme égoïste, n'a nullement été plus intéressée que celle des autres puissances. Je ne saurais dire quels avantages le Japon a remportés jusqu'ici, pour ses efforts, pour ses énormes dépenses et le sang que ses soldats ont versé. Si le Japon voulait organiser nos mines et nous procurer le charbon qui ne nous arrive plus, nous accepterions une telle aide avec empressement. La population sibérienne n'a rien contre eux, et nous non plus. Les Russes sentent de plus en plus qu'une alliance entre Japonais et Russes, embrassant non seulement l'Extrême-Orient, mais la Russie entière, serait chose simple et naturelle.

"Le gouvernement sibérien aurait été content de recevoir du secours des Américains, mais la sympathie qu'ils nous ont témoignée est restée stérile. Ils nous ont apporté le secours de leur Croix-Rouge – comme d'ailleurs les Japonais – mais non pas là où nous l'aurions encore plus apprécié: au front, à nos pauvres soldats. Le gouvernement américain a, dès le commencement, commis la faute d'espérer que le bolchevisme renferme un bon et utile noyau d'idées réformatrices. Il n'en est rien. Les opinions du président ont changé pendant son séjour en Europe, mais la politique d'un pays ne pourrait changer d'un jour à l'autre.



“Le gouvernement suppose que les conditions du Japon pour l'intervention que nous leur demandons ne seront pas dures. Nous n'attendons que l'arrivée de l'amiral pour proposer au gouvernement japonais un plan complet d'action.”

J'ai fidèlement reproduit cette partie de ma conversation avec M. Trétiakof, parce que ses opinions concordaient exactement avec celles des autres “intellectuels” d'Irkoutsk.

L'accord avec le Japon ne s'est pas fait. Profilant de l'absence du chef suprême, que les Tchèques avaient arrêté en route, les socialistes-révolutionnaires d'Irkoutsk fondèrent un gouvernement, qui servit – comme tous les gouvernements socialistes-révolutionnaires qui l'avaient précédé, – à préparer un prochain régime bolcheviste. Peut-être le G.E.M. japonais a-t-il un moment espéré organiser un front contre les armées soviétiques (ce fut l'avis des militaires japonais en Sibérie). Mais deux divisions n'auraient pas suffi, et le gouvernement américain désirait encore toujours se tenir aux engagements du mois d'août 1918. Il est certain qu'un fort détachement japonais (comprenant plus qu'une brigade d'infanterie, de la cavalerie, etc.) a été embarqué, en décembre 1919, dans un port japonais, à destination de Sibérie. Mais une note américaine a arrêté les navires déjà chargés.

Désormais, aucun point d'appui en Sibérie, pour une politique russo-japonaise. Koltchak, arrêté et presque prisonnier entre Novo-Nikolaievsk et Irkoutsk, avait chargé Semeonof du commandement en chef des armées sibériennes. Mais la chute et la fin de Koltchak redonnèrent à Semeonof un pouvoir régional, sans espoir de continuité. Le capitaine Semeonof, en janvier 1918, ce fut l'annonce d'un chef populaire, et la promesse d'un relèvement national. L'ataman Semeonof, au début de 1920, c'est un général déchu, abandonné des cosaques qui l'avaient élu, se débattant dans une situation sans issue. Le gouvernement japonais allait-il engager une nouvelle politique avec un général russe que ses alliés pourraient désavouer?

Et puis, la presse japonaise commença à dresser le bilan de l'expédition sibérienne. Il ne semble pas certain que la presse japonaise représente toujours l'opinion de la nation. Comme les grandes entreprises industrielles et financières, elle dispose d'une liberté et d'une indépendance remarquables et pas toujours recommandables. Elle avait, depuis longtemps, mené une campagne sourde contre l'intervention en Sibérie. Les actions d'éclat de ses soldats, leurs souffrances, leur attitude si conforme aux antiques vertus nationales avaient été ignorées à dessein. La presse avait souvent manifesté des tendances qu'aurait pu lui inspirer la haute finance, répugnant aux divergences avec la politique américaine. Comme partout ailleurs, au Japon, les journaux sont un moyen d'influencer le public, quitte à lui prêter leurs opinions ensuite.

Les journaux demandèrent donc si les avantages commerciaux et les garanties futures en Sibérie valaient les 707 hommes tués au front et les 470 morts par suite de maladie.<sup>59</sup> En effet:

«Aucune mine d'or ou de fer ne vaut le sang d'un seul soldat japonais, m'avait dit le général Hosono, mais nous sommes là pour défendre au bolchevisme l'accès en Chine et au Japon. Et nous réussissons facilement, si nous n'étions gênés par la jalousie de deux de nos alliés.”

Ce fut alors le danger bolcheviste qu'on allait nier. “Ce n'est pas avec des mitrailleuses qu'on peut combattre des idées !”, etc. D'ailleurs, les commerçants n'étaient pas contents. Le cours du rouble rendait le trafic malaisé et ne permettait que l'entrée de la camelote. Le climat, supportable pour les Sibériens du Nord, gens trapus et solides, est difficile pour les Japonais: on trouvait parfois des sentinelles mortes de froid. Les troupes japonaises, que les populations avaient, au début, si bien accueillies, rencontraient chez les habitants des dispositions de moins en moins favorables, et dans certaines villes, des comités socialistes-révolutionnaires et bolchevistes, ouvertement encouragés, allèrent jusqu'à recommander le boycottage des marchandises japonaises et l'assassinat des sentinelles.

Entre temps, le gouvernement américain avait retiré son corps expéditionnaire, sans en excepter ses services de la Croix Rouge. Les Japonais avaient été placés devant des chefs successifs, dont chacun avait été à son tour encouragé par une mission alliée, et, à son tour, faute d'appui suffisant, avait sombré. Ainsi Gaïda, Rozanof, plus tard Medvedief, Boldyrief, etc. Pendant quelque temps, les troupes du général Ooi<sup>60</sup> coopérèrent même avec des socialistes-révolutionnaires, qui permettaient journellement des attaques contre des soldats japonais isolés. On voyait chaque matin la terrible figure de samouraï du commandant japonais parcourir les rues à pied pour se

---

<sup>59</sup> Déclaration du ministre Tanaka à la Chambre des Députés, le 22 janvier 1920. Ces pertes comprennent l'époque d'août 1918 à janvier 1920.

<sup>60</sup> Qui a succédé au général Otani commandant du corps expéditionnaire.



rendre à son état-major, accompagné de quelques officiers armés, toisant les habitants hostiles et leur imposant le respect.

Depuis, la politique japonaise en Sibérie s'est laissé inspirer par le principe de non-intervention, qu'il est évidemment impossible d'appliquer au contentement de tous les partis. Dans les zones occupées (Vladivostok, Khabarovsk, etc.), on favorise le parti militaire, qui fonctionne avec un minimum de programmes politiques. Dans les autres régions, les Japonais ont cherché des accords avec les petits gouvernements locaux.<sup>61</sup>

La chute du gouvernement Koltchak et la résistance contre l'infiltration du bolchevisme, c'est-à-dire l'absence des deux principes centralisateurs de la révolution russe, placent la Sibérie dans une situation fort curieuse. La démocratie russe se manifeste ici dans sa forme la plus pure: le morcellement en petites communes et républiques, ne subissant la contrainte d'aucun pouvoir central, qui sera éternellement considéré comme un empiètement aristocratique par de petits groupes citoyens, sur les libertés de la majorité. Que cet insupportable patronage soit exercé par des représentants d'un empereur, par les fonctionnaires d'une République ou par des commissaires bolchevistes, il sera également exécuté par les primitifs. Il n'y a que dans ces petites communes, dont chaque citoyen connaît son voisin et peut apprécier les intérêts de sa communauté, où il pourrait conserver l'illusion d'être à peu près maître de sa destinée. A côté de cet avantage, la forme du gouvernement qui la lui ferait perdre importerait peu. En Sibérie, sous la garde impassible et indifférente des patrouilles japonaises, on voit la révolution démocratique russe aboutir tout naturellement à l'application des idées qui en ont assuré le succès.

---

<sup>61</sup> Parmi les quelques milliers de petites Républiques, il s'en est formé cinq qui sont, un peu plus considérables: Verkhne-Oudinsk, Tchita, Blagoviéchtchensk, Khabarovsk, Vladivostok. Ces cinq villes «démocratisées» essayent de soumettre les villages environnants. Le commissaire israélite Tabelson (Krasnotchokof), disposant de pleins pouvoirs conférés par Trotski, fait des efforts pour les soumettre à un pouvoir central soviétique, qui gouvernerait un « État-tampon », obéissant à Moscou, c'est-à-dire à des étrangers, vivant à une distance de 4.000 kilomètres. Des pourparlers ont été entamés par Tabelson avec les Japonais, pour aboutir à la formation et à la reconnaissance de cet État-tampon par le gouvernement impérial. Voici un court résumé historique:

30 avril 1920. – Le général Ooi propose au gouvernement de Verkhne-Oudinsk la création d'une zone neutre, dans laquelle ni les troupes japonaises, ni celles des Soviets ne pénétreront.

Commencement de mai. – Les Soviets ont retiré de Sibérie le gros de leurs forces, à l'exception de 3 divisions à l'Est d'Irkoutsk, une à Minousinsk, une à Iéniséi, une à Barnaoul, et une à Semipalatinsk.

6 mai. – Le gouvernement de Verkhne-Oudinsk (c'est-à-dire Tabelson) fait une proclamation: il accepte la proposition japonaise, à condition que le gouvernement japonais cesse toutes relations avec Semeonof.

Le général Ooi refuse de confondre les deux questions. Il envoie à Verkhne-Oudinsk une commission, sous le général Takayanagi.

25 mai. – Les pourparlers commencent à Verkhne-Oudinsk, mais n'aboutissent à rien, les Japonais refusant de discuter la question Semeonof. Les derniers retournent à Tchita.

31 mai. – Le gouvernement de Vladivostok affiche une proclamation: puisque le général Semeonof empêche un accord d'intervenir entre le Japon et le gouvernement de Verkhne-Oudinsk, il faut renverser le pouvoir de Semeonof.

Commencement de juin. – Semeonof soutient de sérieux combats près de Tchita. Le gouvernement de Verkhne-Oudinsk ayant consenti à la création de la zone neutre que les Japonais avaient proposée, la 5<sup>e</sup> division se retire de Tchita. Quoique l'amitié du commandement japonais pour Semeonof, leur camarade d'armes, persiste, sera-t-il possible de continuer à prêter à celui-ci une aide efficace ?

3 juin. – Le gouvernement japonais envoie le général Tsouno avec 6 bataillons à Nikolaievsk, où la garnison, le personnel du consulat et les habitants japonais, hommes, femmes et enfants, ont été massacrés, dans les circonstances les plus atroces. Le consul japonais, entouré par les rouges, a incendié sa maison, tué sa femme et ses enfants, et s'est ensuite jeté dans les flammes.

14 août. – Semeonof quitte Tchita et s'établit à Daouria. Les seuls Japonais qui se trouvent auprès de lui sont: le capitaine Suzuki, avec une petite mission militaire, et un nombre de volontaires japonais ne faisant partie d'aucune organisation militaire japonaise.

10 septembre 1920. – Rapatriement des derniers Tchèques. A partir d'aujourd'hui, la présence japonaise n'est plus motivée par le devoir d'aider les Tchèques à retourner chez eux, mais par la nécessité de protéger l'Empire japonais contre des agissements bolchevistes.

